NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

Tome Sixiéme.

Besoin d'aimer, Comedie Françoise.
Prince travesti, Comedie Françoise.
Fausse Suivante, Comedie Françoise.
Le Dedain affecté, Comedie Françoise.

LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN:

OU

RECUEIL GENERAL DES COMEDIES

Representées par les COMEDIENS ITALIENS Ordinaires du Roy.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée des Pieces nouvelles, des Argumens de plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comedies representées depuis le rétablissement des Comediens Italiens.

TOME SIXIEME.

58117

BIBLIOTECA FACOLTÀ DI LETTERE TORINO

A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LA FILLE INQUIETE,

OU

LE BESOIN D'AIMER;

COMEDIE,

POUR LE THEATRE ITALIEN.

Le prix est de 25. sols.



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PERSONNAGES
du premier Divertiſſement.

UNE BERGERE chantant.
UNE GROSSE PAYSANNE chantant.
BERGERES & PAYSANNES danſans.

PERSONNAGES
du ſecond Divertiſſement.

DEUX PETITS AMOURS habillez en Arlequins.
CYRUS & MANDANE.
D. QUICHOTTE & DULCINE'E.
LE CHEVALIER DES MIROIRS, & L'INFANTE MICOMICON.
CELADON & ASTRE'E chantans.
BERGERES & BERGERS danſans.

PERSONNAGES
du troiſieme Divertiſſement.

LES JEUX & LES RIS ſous la forme des Comediens Italiens.
UNE DAME RAGONDE.
UN POLICHINEL.

LE BESOIN D'AIMER,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

POUR LE THEATRE ITALIEN.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PANTALON, LISETTE.

PANTALON.

Lisette, dés qu'Arlequin sera revenu de Paris, envoie-le moi, je suis impatient de lui parler.

LISETTE.

Bon ! Monsieur, il y a deux heures

qu'il eſt ici, le pauvre garçon a marché toute la nuit.

PANTALON.

Hé bien donc à la fin, Monſieur le DocteurLanternon viendra-t'il me guerir de mes vapeurs ?

LISETTE.

Monſieur le Docteur ne peut pas venir ſi-tôt ; mais il doit vous envoyer ce matin Monſieur Trivelin ſon éleve, pour voir en quel état vous êtes ; & avec lui le Maître de Philoſophie que vous lui avez demandé pour Mademoiſelle votre Fille.

PANTALON.

Je vois bien que le Docteur eſt encore fâché contre moi. Ah ! ma pauvre Liſette, quel malheur d'être brouillé avec ſon Medecin ! je ſuis un homme mort, mort, mort.

LISETTE.

Hé là, là, Monſieur, vous n'êtes pas encore tout-à-fait mort ; Arlequin vous apporte de ſa part une Ordonnance & un régime par écrit qu'il faudra obſerver bien exactement, ſi vous voulez guerir.

PANTALON.

Je n'y manquerai pas d'un iota. Qu'eſt-ce que cette Ordonnance ?

LISETTE.

Ce sont les ingrediens d'un breuvage qui vous soulagera, en attendant qu'il vienne. J'ai déja commandé à Violette de le préparer.

PANTALON.

Ah! bon, bon, cela, c'est déja quelque chose. Tu es la meilleure fille du monde, ton soin me charme, & je t'aime * de tout mon cœur.

LISETTE.

Doucement donc, Monsieur, cela n'est pas ordonné dans le régime.

PANTALON.

Mais tu fais toûjours la revêche, comme si je ne t'avois pas promis de t'épouser tôt ou tard.

LISETTE.

Eh oui; voilà de quoi vous leurez vos jeunes Gouvernantes, vous autres rusez Barbons. Mais tenez, je m'y attens si peu, qu'au contraire je vous avertis qu'il faudra bien-tôt nous quitter.

PANTALON.

Quoi, tout le monde m'abandonne?

LISETTE.

Ma patience est à bout. Je perds ici ma jeunesse, & peut-être ma réputation.

* *Il veut la baiser.*

Vous me faites manquer l'occasion de Monsieur Trivelin qui me recherche ; Garçon d'esprit & qui se poussera. Je suis chez vous dans une bonne Maison, il est vrai, chez un riche Commerçant, chez un Cresus ; mais qui ne vous déplaise, est un peu avare, un peu vilain...

PANTALON.

Ah, ah, point de complimens.

LISETTE.

Chez qui j'ai beaucoup de peine & peu de profit, gouvernante du pere, femme de Chambre de la Fille, femme de Charge dans la maison ; que sçai-je moi, ce que je ne suis point ? & vous voulez encore que j'aïe pour vous des complaisances qui ne me meneront à rien ; car je ne vois pas que vous vous mettiez en état de me tenir ce que vous m'avez tant de fois promis.

PANTALON.

Mais, tu sçais bien que pour être en liberté de t'épouser, il faut que je marie ma fille auparavant.

LISETTE.

Hé que ne le faites-vous donc ?

PANTALON.

Personne ne me la demande.

LISETTE.

Le moyen qu'on vous la demande ? Sçait-on seulement que vous avez une fille ? Vous la tenez toûjours aussi resserrée que votre argent ; ma foi vous ne voulez vous défaire ni de l'un ni de l'autre.

PANTALON.

Puis-je m'en défaire, de l'humeur dont elle est devenuë depuis quelque temps, toûjours triste, toûjours fâchée ?

LISETTE.

Peut-elle être autrement quand elle ne voit personne, & n'a aucuns plaisirs ? A Paris, vous ne lui permettez ni visites, ni jeux, ni promenades, ni spectacles...

PANTALON.

C'est qu'à Paris tout cela est dangereux.

LISETTE.

Ici même, voilà un Opera forain qui va en Campagne avec tout son bagage, & que nos Bourgeois ont arrêté dans le Village pour quelque temps ; lui avez-vous permis de le voir ?

PANTALON.

Hé bien, elle le verra, ne te fâche pas.

LISETTE.

Voilà le fils de votre Jardinier qui se marie, & qui vous a prié de lui prêter notre Sallon pour danser, cela pourroit la divertir, & cela ne vous plaît pas.

PANTALON.

Que toutes les Filles du Village y viennent, je le veux bien, mais point de garçons.

LISETTE.

C'est que les Filles vous plaisent, & que vous craignez je pense que des Paysans ne nous tentent; allez, vous n'êtes pas raisonnable, & vous privez tellement la pauvre Silvia de joie, qu'elle en mourra d'inanition.

PANTALON.

Ne fais-je pas tout ce que je puis pour lui en procurer, de la joie ? elle aime la musique, elle a un Clavessin & une Vielle; elle aime la lecture, manque-t'elle de livres ?

LISETTE.

Oüi, oüi des Livres, voilà de beaux amusemens pour une fille. Et quels livres encore lui donnez-vous ? des livres de Philosophie, des livres de morale. Haaaa, cela me fait bailler.

PANTALON.

Que veux-tu donc que je lui donne, des contes de Fées, ou l'histoire des Ogres ? & ne m'a-t'elle pas demandé elle-même un Maître de Philosophie ?

LISETTE.

Ah ! pour un Maître encore passe, c'est quelque chose de plus qu'un livre. Je m'étonne bien que vous ayez fait l'effort de lui accorder cela.

PANTALON.

J'en sçai les consequences, mais je prétens y avoir l'œil.

LISETTE.

Allons, allons, Monsieur remontez dans votre Chambre, & tenez-vous chaudement pendant que votre breuvage s'apprête.

SCENE II.

LISETTE *seule*.

JE vois bien que ce vieux satyre-ci me remet aux Kalendes grecques, & qu'il n'a pas plus d'envie de marier sa

fille que de m'épouſer. En tout cas, il faut s'en conſoler. Nous n'y avons rien mis du nôtre par bonheur. De plus, ne s'agit-il que d'être riche en mariage? Il s'agit d'être heureuſe, & je ſens bien que pour me rendre telle, Trivelin me convient mieux que Monſieur Pantalon; mais je veux me vanger des mauvaiſes fineſſes du vieillard, auſſi-bien la mélancolie de ſa fille me fait pitié. Elle en diſſimule la cauſe; car pourroit elle l'ignorer? Une fille qui eſt tantôt parvenuë à l'âge de vingt ans, ſans avoir entamé la moindre amourette, ne ſçait-elle pas ce qui lui manque, & d'où nait ſon chagrin? Si elle l'ignore, il faut l'en inſtruire. Développons lui le beſoin d'aimer qu'elle porte au fonds de l'ame, & la forçons de demander un époux à ſon Pere. Par-là, du moins ſi je n'avance mes affaires avec lui, je démaſquerai le fourbe, & le mettrai pleinement dans ſon tort.



SCENE III.

TRIVELIN, LISETTE.

LISETTE.

AH ! vous voilà déja, Monſieur Trivelin ? je ſongeois tout-à-l'heure à vous.

TRIVELIN.

Mademoiſelle, je ſuis votre trés-humble ſerviteur, & votre ſouvenir m'honore beaucoup, mais...

LISETTE.

Remettons les complimens à tantôt. Etes vous ſeul ici ?

TRIVELIN.

Non, Mademoiſelle, j'ameine avec moi le maître de Philoſophie.

LISETTE.

Où eſt-il donc ?

TRIVELIN.

Dans l'Hôtellerie voiſine où nous ſommes deſcendus, & pendant que je viens l'annoncer, il s'amuſe à jaſer avec quelques danſeuſes d'un Opera qui loge au même lieu.

LISETTE.

Dites-moi donc vîtement pourquoi votre Maître se fait tant prier pour venir ici, & ce qui l'a broüillé avec le mien.

TRIVELIN.

Volontiers, mais que cela n'aille pas plus loin, s'il vous plaît.

LISETTE.

Soit, & quoi que fille, je sçais me taire.

TRIVELIN.

Vous sçavez, peut-être, que le Docteur a laissé un fils à Venise dans le service de la Republique?

LISETTE.

J'en ai entendu parler.

TRIVELIN.

Octave, c'est le nom du fils, vint ici il y a environ quatre ans, & vit par hazard la jeune Silvia, dont il devint tout d'un coup amoureux éperdument.

LISETTE.

Ah! ah!

TRIVELIN.

Le Docteur, charmé de la passion de son fils, va aussi tôt chez Pantalon faire la demande de sa fille, Pantalon s'excuse sur sa trop grande jeunesse, & le remet à un autre temps. Franche défaite

LISETTE.

Seroit-il possible ?

TRIVELIN.

Vous en allez juger. Octave prend patience & retourne à Venise à son devoir; deux ans aprés survient une violente maladie à Pantalon : Le Docteur profitant de l'occasion, remet le mariage sur le tapis. Le besoin qu'on avoit de lui, engage le malade jusqu'à faire le contrat, dans lequel on lui passe tout ce qu'il veut, il remet pourtant à le signer au temps de la conclusion, qu'il differe encore le plus qu'il peut. A la fin Octave revient, on croit la chose faite, point du tout, Pantalon déclare au pere à l'oreille, comme à son ami, qu'étant veuf, âgé, infirme, il a besoin de sa fille, & n'a aucun dessein de la marier, & n'a pas seulement voulu voir le garcon.

LISETTE.

Ah ! le fourbe, qui disoit tantôt qu'on ne la lui avoit jamais demandée, cela me met dans une colere horrible. Et la fille a-t'elle vû, Octave ?

TRIVELIN.

Non plus que son pere, ils ne le connoissent ni l'un ni l'autre.

LISETTE.

Ho je veux quelle le voye, moi, & je trouverai bien moyen de terminer l'affaire.

TRIVELIN.

Il n'eſt plus temps ; par malheur, il s'en eſt retourné à Veniſe, épouſer par deſeſpoir une jeune veuve, fort belle pourtant, & trés-riche dont il étoit aimé à la fureur.

LISETTE.

Vous avez grand tort, Monſieur Trivelin, de ne m'avoir pas parlé de cela dans le temps.

TRIVELIN.

Voulez-vous que je vous diſe la verité, on me l'avoit deffendu, car on croit dans le monde que vous avez quelque interêt de faire prendre à la fille le parti du Convent.

LISETTE.

J'entends ce que vous voulez-dire, mais je ſuis ſûre que vous ne le croyez pas ; je me ſuis aſſez expliquée là-deſſus, & je ferai bien voir aux autres qu'ils ſe trompent. Je ſuis au deſeſpoir.

TRIVELIN.

J'ai un moyen tout prêt de déſabuſer le monde, & de vous conſoler ſi vous

voulez, & c'eſt le veritable ſujet qui m'amene ici.

LISETTE.

Quel eſt-il ce moyen ? vîte, dites le moi.

TRIVELIN.

Un autre amant de Silvia qui vaut bien le premier, qui ſçait que vous avez de la confiance en moi, & qui m'a prié d'implorer pour lui votre ſecours.

LISETTE.

Ah ! de tout mon cœur, vous me rendez la vie, & pour peu que l'amant dont vous parlez ſoit de miſe, je vous garantis le ſuccez de l'affaire.

TRIVELIN.

Elle eſt donc de complexion un peu amoureuſe, la belle Silvia, elle tient de ſon pere ?

LISETTE.

Oh ! qu'elle dit bien que non ! elle fait la fille forte, & traite l'amour de bagatelle, de foibleſſe ; mais tout cela, fanfaronades de vertu, & j'entrevois qu'à la premiere occaſion elle ſera encore plus foible qu'un autre.

TRIVELIN.

Sur quoi fondez vous une ſi heureuſe eſperance ?

LISETTE.

Sur mille raisons. C'eſt qu'il faut aimer tôt ou tard, *primò*, & que plus on differe, plus le beſoin devient preſſant. C'eſt qu'une fille comme elle qui n'a j'amais vû le monde, n'ayant pas pû s'y aguerrir contre les Amans, en eſt plus en priſe au premier qui l'attaque. C'eſt que quand on en voit pluſieurs, l'embarras du choix peut ſuſpendre les deſirs; mais qu'à certain âge, le premier qui ſe preſente ſemble toûjours parfait; le beſoin détermine, le cœur ſe précipite; c'eſt en un mot que la nature ne veut perdre aucun de ſes droits.

TRIVELIN.

Ho voilà de bonnes raiſons, je compte preſque la fille à nous.

LISETTE.

Mais, expliquez moi donc quel eſt cet Amant?

TRIVELIN.

Cela ſeroit trop long. Menez-moi d'abord à Monſieur Pantalon, quand j'aurai fait avec lui, nous jaſerons nous deux à loiſir des affaires de l'Amant; & un peu des miennes, s'il vous plaît.

LISETTE.

Ah! Monſieur Trivelin, croyez que je ſuis toûjours la même, & que...

TRIVELIN.

A tantôt le reste.

LISETTE.

Arlequin vient ici, je l'entends chanter. Avec votre permission que je lui dise un mot.

TRIVELIN.

Qu'est-ce que votre Arlequin, il me paroît drôle ?

LISETTE.

C'est un petit animal si rare en son espece, qu'on a peine à le comprendre. Il est bien le meilleur garçon, le plus ingenu, mais l'esprit le plus lourd & le plus fou que je connoisse, & avec cela pourtant, l'Amant le plus sage & le plus attentif à ses devoirs d'Amant. Sa passion m'étonne, & sa naïveté m'interesse pour lui. Ah ! le voilà ; je gage qu'il rêve à ses amours.



SCENE IV.

ARLEQUIN, LISETTE, TRIVELIN.

ARLEQUIN, *après avoir rêvé, tressaillit, & saute de joie en disant.*

VIolette m'a donné une commission.

LISETTE.

Arlequin:.. Il n'entend pas.

ARLEQUIN.

O câra Violetta!

LISETTE.

Il n'est occupé que de sa Violette. Arlequin veux-tu bien m'écouter? Je te dis de m'attendre là, je vais revenir tout à l'heure pour te parler.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi Signora Violetta, je vous entends; Signora Lisetta, veux-je dire.

SCENE V.

ARLEQUIN *seul.*

IL faut avoüer que cet amour est une drôle de chose! je viens de Paris toute nuit, je n'ai pas encore déjeûné, j'étois tout à l'heure fatigué comme un cheval de Fiacre; Violette me donne une commission de courir par tout le Village lui chercher mille drogues, & tout d'un coup je sens que je ne suis plus las; me voilà prêt à galoper sur nouveaux frais, sain, gaillard, leger & dispôt comme un basque. Avant que de m'envoïer courir elle vouloit me faire prendre une tasse de Chocolat, notre Maîtresse lui en laissa l'autre jour cinq ou six tablettes qu'elle a oubliées; mais elle pourroit s'en souvenir, & les lui redemander, on la gronderoit, & ce seroit ma faute. Oh que nenni!

Violetta mia cara! mon cœur! mon ame! mes amours! mes macarons! mon fromage de Milan! mon tout! que je suis content quand je songe à toi!

Quand nous sommes nous deux tête à tête, là, comme cela, elle me dit d'un ton qui va au cœur : *m'aimes-tu bien, Arlequin ? oui Violette. Mais bien fort, bien fort ? autant que tu es belle. Ce n'est guere ? Comment ce n'est guere ? on ne peut pas davantage. Quand tu n'aurois pour beauté que ces deux gros ... Soïez sage, Arlequin. Mais laisse-moi t'expliquer cela. Hola point de badinerie, ou je te donnerai un bon souflet. Bon, c'est ce que j'aime, tes souflets me chatoüillent. Un bon coup de poing. Tant mieux. Mais je crois, Arlequin, que vous perdez l'esprit ? il n'y a pas grand perte.* A la fin je dérobe un baiser sur le coin de l'épaule. Elle me donne de toute sa force un petit coup de poing mignon, & me voilà plus content que le grand Turc avec tout son Sérail. Mais, songeons à notre commission. Diable ! elle m'embarasse la mémoire.

Il faut d'abord aller querir chez l'Apoticaire ce qui est écrit dans ce papier-ci; ensuite demander au Jardinier pour la Ptisanne de Monsieur, de la racine de fraisier, de la racine d'ortie, de la racine d'oseille, de la racine de peinprenelle, de la racine cocla... coclia... ah ! voici le diable ; j'oublie toûjours ce nom-là. Ah !

malheureux, ne devoit-on pas me l'écrire! de la racine de co... attendez, je me souviens qu'il y a du cocu dans son nom, cocula... cocluaria, coclerie... Le ciel en soit loué.

Il danse de joie en chantant, cocle, cocle, coclearia, coclearia.

SCENE VI.

ARLEQUIN, LISSETTE, *parlant à Trivelin qui ne fait que passer.*

LISETTE.

Allez donc le querir votre Philosophe, & revenez au plus vîte.

à Arlequin qui danse de joie.

Comment, tu danses dés le matin, qu'as-tu donc qui te rende si joïeux?

ARLEQUIN *en dansant.*

Et coclearia & coclearia. A vous dire le vrai, j'aurois plus besoin de boire un coup que de danser. Vous avez la clef de la cave, & vous dormiez tantôt quand je suis arrivé de Paris; or trois lieuës de

chemin que j'ai faites à jeun, ouvrent diablement l'appétit, fur-tout quand on n'a guerre foupé la veille.

LISETTE.

Dans un moment tu déjeuneras ; mais auparavant, va vîte chez le Fermier lui demander un bon chapon pour faire du boüillon à Monfieur ; a ton retour tu auras double portion de vin.

ARLEQUIN.

Double portion de vin ? oh que de biens ! je parts. Racine de fraifier, racine de peinprenelle...

LISETTE.

Que veux-tu dire avec tes racines ? je te dis un chapon.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi, j'entens bien. Racine d'ofeille, d'orties, de cocu... cocula... coclearia. Je m'y en vas tout à l'heure.

LISETTE.

Où vas-tu ?

ARLEQUIN.

Chez le Jardinier.

LISETTE.

Je te dis chez le Fermier, m'entens-tu ?

ARLEQUIN.

Chez le Fermier, c'eft ce que je voulois dire.

LISETTE.

LISETTE.

Lui demander quoi ?

ARLEQUIN.

Des racines de fraisier & de cocu... cocularia.

LISETTE.

Voilà un cerveau bien bouché. Un chapon, pecore, un chapon.

ARLEQUIN.

Eh oüi, un chapon, je sçai cela par cœur. Adieu, adieu.

SCENE VII.

LISETTE, SILVIA *un moment après.*

LISETTE.

CEt original-là m'inspire la joie, malgré ses étourderies. Ah ! voici notre mélancholique, nous allons changer de notte, & passer du comique au serieux.

SILVIA.

Lisette.

LISETTE.

Que vous plaît-il, Mademoiselle ?

SILVIA.

Fais-moi donner un fauteuil.

LISETTE.

Etes-vous déja laſſe ? vous ſortez du lit ; qu'avez-vous donc ?

SILVIA.

Je ne ſcai.

LISETTE.

N'eſt-ce point que vous vous trouvez mal ?

SILVIA.

Oüi, j'ai mal à l'eſprit.

LISETTE.

Qu'appellez-vous, s'il vous plaît, mal à l'eſprit ?

SILVIA.

Belle demande ! de l'inquietude, de l'ennui, de la langueur, que ſcai-je ! du je ne ſcai quoi que je ne connois pas. Cherche-moi quelque choſe qui me divertiſſe, ou qui m'occupe du moins.

LISETTE.

Allez-vous-en à votre Claveſſin, la Muſique eſt bonne à diſſiper tout cela.

SILVIA.

Bon ! à mon Claveſſin ? Tiens, j'ai du Corelli, du Luiggi, de l'Adagio, de l'Allegro juſqu'au nœud de la gorge : toûjours des Sonnates, des Villanelles, des

Allemandes qui n'ont que des ſons & point de paroles, cela n'amuſe que les oreilles, & laiſſe toûjours l'eſprit vuide, j'aime autant faire des nœuds.

LISETTE.

Oh ! Monſieur votre Pere ſe gardera bien de nous donner des Cantates ni des Opera, les paroles en ſont trop tendres ; il craint qu'elles ne vous inſpirent de l'amour.

SILVIA.

Mon Pere ſe trompe. Bon, de l'amour, à moi ? je ſonge bien à cela.

LISETTE.

Eh mais ! entre nous, quand vous y ſongeriez un peu, feriez-vous ſi mal ?

SILVIA.

Oh ! quand j'y ſongerois, quand j'y ſongerois ! Encore un coup je n'y ſonge point.

LISETTE.

Il y a de certaines choſes à quoi l'on ſonge ſans y penſer.

SILVIA.

A quoi l'on ſonge ſans y penſer ? le beau raiſonnement ! Y a-t'il du ſens à cela ?

LISETTE.

Je ne ſçai s'il y a du ſens, mais vous

l'entendez pourtant, puisque vous vous en fâchez, il touche peut-être l'endroit sensible.

SILVIA.

Voilà de tes discours ordinaires : tais-toi. Va me chercher mon petit livre de Philosophie.

LISETTE.

Lequel ?

SILVIA.

Les entretiens sur la pluralité des mondes.

LISETTE.

Eh ! vous le sçavez par cœur. A force de nous dire que la terre tourne, vous nous faites tourner la cervelle.

SILVIA.

N'importe, il me plaît toûjours.

LISETTE.

Vous l'aurez tout à l'heure ; prenez un peu de tabac en attendant, de peur de vous ennuïer.

SILVIA.

C'est bien dit. Mais Lisette, je vous avois défendu de mettre cette tabatiere-là dans ma poche, elle a une odeur qui ne me plaît pas.

LISETTE.

Voyez ce que c'est que l'imagination !

Vous avez donnée à Violette, la tabatiere qui vous déplaît; elle étoit ovalle, celle-ci est ronde, voyez plûtôt.

SILVIA.

Tu as raison : je crois que j'ai les yeux aussi troubles que l'esprit.

LISETTE.

Tenez, voila votre livre favori.

SILVIA.

Reporte-le, je ne sçai ce que je veux.

LISETTE.

Quand on est chagrine, on ne s'accomode de rien. Tout me plaît à moi, j'ai le cœur guai, j'ai vû mon amant ce matin.

SILVIA.

Qui est-il ton amant ?

LISETTE.

Je vous l'ai tant dit, c'est Monsieur Trivelin.

SILVIA.

Comment, est-ce qu'il est ici ?

LISETTE.

A propos, j'oubliois de vous le dire; il vient d'arriver, il a parlé à Monsieur votre Pere., qui lui a ordonné de faire avancer un maître de Philosophie qui est ici prés.

SILVIA.

Tant mieux, cela pourra m'amuser.

LISETTE.

Je n'en crois rien, ce n'est point encore là ce qu'il vous faut, je connois votre maladie.

SILVIA.

Tu la connois ? comment cela se peut-il, je l'ignore moi-même ?

LISETTE.

Voilà le malheur; car si vous la connoissiez, j'en sçaurois bien le remede moi, mais je n'ose pas vous la découvrir.

SILVIA.

Ah ! tu me ferois plaisir de me l'apprendre; je te le permets de tout mon cœur.

LISETTE.

Vous vous fâcheriez j'en suis sûre.

SILVIA.

Non je te le jure, parle librement.

LISETTE.

Votre maladie est... de l'amour, j'ai lâché le mot.

SILVIA.

De l'amour ? eh ! où l'aurois-je pris, je ne vois personne ?

LISETTE.

Vous ne l'avez peut-être pris nulle part, & si vous en avez. A votre âge, ce mal là vient fort bien tout seul.

SILVIA.

Tu ne sçais ce que tu dis mon enfant, peut-on avoir de l'amour dans le cœur que quelque objet ne l'y ait fait naître.

LISETTE.

Oh! fort bien, ne vous y trompez pas. Tenez, Mademoiselle, l'amour vient comme les dents que l'on apporte au monde sans qu'elles paroissent d'abord, parce que la nature les a cachées au fond des gencives, comme elle a mis l'amour au fond du cœur *incognito*. Quand vos dents ont voulu se montrer, elles vous ont causé de la douleur, n'est-ce pas?

SILVIA.

Sans doute, eh bien?

LISETTE.

Eh bien! vous voilà arrivée au temps où l'on sent dans le cœur de l'inflammation, des élans, des picottemens; tout cela signifie que l'amour veut percer.

SILVIA.

Belle comparaison!

LISETTE.

Mais ne vous fâchez donc pas.

SILVIA.

Je ne me fâche point je t'assûre ; mais tu ne me persuades rien.

LISETTE.

Mademoiselle, vous êtes plus jeune que moi, croyez-en mon experience. J'ai passé comme vous par un temps de triste indolence, de chagrins inconnus, de langueur insupportable. Heureusement, Monsieur Trivelin vint alors me déclarer sa passion, & me fit connoître le besoin que j'avois d'aimer & d'être aimée. Je sentis aussi-tôt une secrete joie qui me remit dans mon état naturel, & depuis ce temps là, j'ai toûjours été de bonne humeur.

SILVIA.

Voilà comme on juge d'autrui par soi-même. Ma pauvre Lisette, tu te trompes, tu ne me connois pas.

LISETTE.

Ouvrez moi donc votre cœur; voyons, examinons ce qui peut vous mettre dans l'état où je vous vois, car il me fait de la peine en verité. Ne seroit-ce point votre solitude perpetuelle ?

SILVIA.

Je ne crois pas ; j'ai été élevée en Italie jusqu'à l'âge de douze ans, j'y suis accoutumée.

LISETTE.

Oüi, mais il y a plus de sept ans que vous n'en avez plus douze, & à l'âge où vous êtes, on est bien aise de voir un peu plus le monde.

SILVIA.

Eh bien! ne sortons-nous pas quelquesfois pour aller à nos devoirs, ou pour faire des emplettes? mon Pere ne nous mene-t'il pas promener à l'Arsenal de temps en temps.

LISETTE.

Hom, le moins qu'il peut, & encore les matins quand il n'y a personne.

SILVIA.

Je n'aime pas la cohuë, ni à me voir exposée aux regards d'une sotte populace, dont les plus mal-bâtis sont les plus effrontez.

LISETTE.

Mais quand de jeunes gens bien faits marquent du plaisir à vous regarder, cela vous fait moins de peine, je crois?

SILVIA.

Les yeux des honnêtes gens blessent moins que ceux du petit Peuple.

LISETTE.

N'auriez-vous point gardé l'idée de quelqu'un de ces honnêtes gens là?

SLLVIA.

Oh ! nenni, point du tout. J'en ai remarqué un ſeulement, parce que le haſard me l'a fait rencontrer pluſieurs fois.

LISETTE.

Eſt-il bien fait, cet un-là ?

SLLVIA.

Il eſt d'aſſez bonne mine.

LISETTE.

Voici quelque choſe. Et dites-moi, dormez-vous tranquillement la nuit ?

SLLVIA.

Pas trop, je ne fais que révaſſer.

LISETTE.

On dit que ce que l'on a vû le jour revient quelque fois la nuit en rêve. L'homme de bonne mine que vous avez remarqué ne vous y eſt-il jamais revenu ?

SILVIA.

Je crois que ſi. On dit vrai.

LISETTE.

Ne vous a-t'il point auſſi cauſé quelques diſtractions dans vos lectures ?

SILVIA.

Je ne lis preſque plus, un livre m'ennuie, j'en ſuis fâchée.

LISETTE.

Eſt-ce un ſi grand malheur ?

SILVIA.

Oui, la lecture sert toûjours à meubler l'esprit.

LISETTE.

Ma foi, Mademoiselle, quand l'amour monte une fois du cœur à l'esprit, adieu les livres, il jette les meubles par la fenetre. Votre mal est de l'amour, tout me le confirme.

SILVIA.

Mais Lisette, à la fin, je me fâcherai, je vous dis que je n'ai point d'amour.

LISETTE.

Oh bien, Mademoiselle, si vous n'en avez pas, cherchez en, vous en avez besoin.

SILVIA.

Taisez-vous, vous êtes une sotte.

LISETTE.

Ah! vous voilà retombée dans votre humeur ordinaire.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, SILVIA, LISETTE.

LISETTE.

EH bien! as-tu de quoi faire de bon bouillon?

ARLEQUIN.

J'ai tout ce qu'il me faut.

LISETTE.

Voïons. Qu'est-ce? Ce ne sont que des Racines? Où est donc ce Chapon?

ARLEQUIN.

Monsieur le Medecin Lanternon n'a point mis de Chapon dans son ordonnance.

LISETTE.

Mais je t'ai ordonné, moi, de m'aller chercher un Chapon au plûtôt.

ARLEQUIN.

Mais quand il s'agit d'un malade, c'est au Medecin qu'il faut obéir avant toutes choses.

LISETTE.

Vous verrez que le Chapon ne sera de deux heures au Pot.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas le boüillon qui guérit, c'est le breuvage, il a le pas devant.

SILVIA.

Voilà un coquin qui a trop de caquet, je le crois yvre dès le matin.

LISETTE.

Ce n'est pas moi, du moins qui lui ai donné du vin.

SILVIA.

Je n'en sçai rien, je ne me fie plus à vous, parce qu'il vous divertit vous le gâtez, je vais vous faire ôter la clef de la cave tout a l'heûre.

ARLEQUIN.

Mais Mademoiselle, faites-moi donc donner auparavant ma petite portion pour mon déjeûné, car en verité j'en ai grand besoin.

SILVIA.

Tu ne boiras de vin de huit jours pour te punir de tes mauvaises plaisanteries.

ARLEQUIN *est contristé d'abord de la menace, & puis reprend tout d'un coup sa joie, & sort en dansant & en disant.*

Pour nous consoler allons porter notre commission à Violette.

SCENE IX.

SILVIA, LISETTE.

LISETTE.

EN verité, Mademoiselle, ce pauvre garcon-là me fait pitié, & dûssiez-vous me gronder encore plus fort, je ne puis m'empêcher de vous dire que ce que vous faites à son égard est injuste.

SILVIA.

Cela est vrai, je n'ai pourtant pas dessein de l'être, & je vais lui faire donner ce qui lui faut, mais il me semble que je me soulage en diminuant un peu sa joie excessive qui ne fait qu'aigrir mon chagrin.

LISETTE.

Et quand je vous offre moi, l'unique moïen de le dissiper, ce chagrin, vous rebuttez mes conseils & me querellez. Il faut une bonne fois vous prouver que

j'ai raison. Ecoutez-moi. Arlequin, vous le sçavez, est ici dans une condition où il y a trés peu de gages; mal vêtu, mal nourri, accablé de travail, souvent rossé, car votre Pere est un peu prompt; cependant, malgré son malheureux sort, vous le voïez toujours content, toûjours de bonne humeur; d'où croïez-vous que cela vienne?

SILVIA.

C'est ce que je ne puis comprendre, je l'avouë.

LISETTE.

Il est dans l'âge où l'amour se fait sentir, il aime, il est aimé, voilà tout son malheur effacé, il est heureux.

SILVIA.

Il aime? quoi au milieu des peines qu'il a, il trouve le temps d'aimer?

LISETTE.

C'est son unique affaire.

SILVIA.

Et qui aime-t'il?

LISETTE.

Violette, la fille de votre Jardinier.

SILVIA.

Je ne m'en suis point apperçûë.

LISETTE.

Je le croi bien; pour connoître l'a-

mour en autrui, il faut l'avoir ſenti ſoi-même.

SILVIA.

Tu me dis là des effets de l'amour qui me ſurprennent.

LISETTE.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai; vous le voyez revenu de Paris tout de nuit, trés fatigué. A peine eſt-il arrivé qu'on le fait courir par tout le Village. Il eſt à jeun, j'en ſuis ſûr; au bout de tout cela il eſt bien grondé, & vous le privez de vin pour huit jours, dés qu'il aura vû Violette, le voilà conſolé.

SILVIA.

Cela n'eſt pas poſſible?

LISETTE.

Tenez, cachez-vous dans ce Cabinet, je vais les faire reſter ici ſous quelque pretexte, vous en ſerez témoin vous même.

SILVIA,

J'avouë que je voudrois voir cela, je ne le puis croire.

LISETTE.

Entrez, entrez ſeulement.

SCENE X.

LISETTE, ARLEQUIN, VIOLETTE, SILVIA *cachée.*

LISETTE.

RAngez ici, tous deux, le Maître de Philosophie y va venir donner leçon.

Elle sort.

ARLEQUIN, *s'empresse de ranger tout.*

Mais tout est rangé, que veut-elle que nous fassions ? Violette, dis-moi donc pourquoi tu pleures, afin que je sçache pourquoi je pleure aussi.

VIOLETTE.

Tu dis que Mademoiselle a défendu qu'on te donnat du vin de huit jours.

ARLEQUIN.

N'est-ce que cela qui te fait pleurer ? eh que m'importe ce que je boive pourvû que tu m'aimes toûjours ?

VIOLETTE.

Mais tu ne m'aimera peut-être plus

guere toi, car j'ai remarqué que quand tu as bû du vin, tu m'en aimes d'avantage.

ARLEQUIN.

Je t'aime en tout temps de toute ma force, mais il me paroît au contraire que quand le vin m'a rendu gai, c'est toi qui ne m'aimes pas tant.

VIOLETTE.

Pourquoi t'imagines-tu cela ?

ARLEQUIN.

Parce qu'alors, quand je suis de bonne humeur, je voudrois de certaines petites choses que tu ne veux jamais, toi.

VIOLETTE.

Mais tu sçais bien que je ne dois vouloir que ce qui est raisonnable.

ARLEQUIN.

Allons dons, prenons patience.

VIOLETTE.

Mais dis moi, n'as-tu point le cœur un peu foible ?

ARLEQUIN.

Je l'avois tout à l'heure, mais auprés de toi cela se passe.

VIOLETTE.

Il faut te le fortifier, cela reviendroit, tu es trop fatigué ; mais comment faire ? nous sommes tous deux sans argent. Il

n'y a que quatre jours que tu es dans le Village, tu n'y connois personne qui te fasse boire, & tu n'as pû rétablir crédit au cabaret.

ARLEQUIN.

Eh bien il faut boire de l'eau.

VIOLETTE.

Mais si tu tombes malade, que deviendra la pauvre Violette ? Tien, voilà une tabatiere d'argent que Mademoiselle m'a donnee, je t'en fais present ; va dire ici prés qu'on te prête du vin dessus.

ARLEQUIN.

O cara Violetta, tu te mocques de moi ! je te remercie pourtant de ta bonne volonté, mais je ne reçois point ta tabatiere, & n'emprunte rien dessus, j'aimerois mieux mourir de la pepie.

VIOLETTE.

Je le veux, je le veux absolument.

ARLEQUIN.

Je n'en ferai rien, te dis-je.

VIOLETTE.

Si tu n'obeïs, je te haïrai à la mort.

ARLEQUIN.

Je ne crains point cela, je te connois.

VIOLETTE.

Vous aimez donc à me mettre au desespoir, Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh bien, là, ne pleure pas, je veux bien la garder quelque temps pour la baiſer, quand j'aurai ſoif, cela me vaudra du vin de Champagne.

VIOLETTE.

Je me trouve mal moi-même, va me chercher du vin, je te prie.

ARLEQUIN.

Je connois ta fineſſe.

VIOLETTE.

Il n'y a point là de fineſſe, je veux du vin, & je prétens que tu prennes la taſſe de chocolat que tu as refuſée tantôt, je viens de la préparer.

ARLEQUIN.

Eh bien ! compoſons, prenons-en chacun la moitié.

VIOLETTE.

Viens, viens, il y a de quoi en faire deux, chacun la nôtre. Nous n'avons rien à faire ici. Allons, mon cher Arlequin, mon ami, te voilà déja pâle comme la mort.

ARLEQUIN.

Haïe, haïe, en me prenant le bras tu me chatoüilles, tu me reſſuſcite.



SCENE XI.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

AH! ma chere Lifette, je fuis dans une émotion que je n'ai jamais fentie, & que je ne puis t'exprimer. Si tu fçavois ce que je viens d'entendre...

LISETTE.

Je fçais tout, j'écoutois à la porte.

SILVIA.

Eft-il poffible que dans un rang fi bas on ait des fentimens fi beaux, fi genereux, fi délicats même!

LISETTE.

Vous le voyez, voilà de l'amour tout pur, il n'y a point d'art chez eux.

SILVIA.

Cette inquiétude que chacun fent pour ce qu'il aime, ce tendre intereft! ces égards réciproques! oüi, je trouve de l'heroïque là-dedans.

LISETTE.

C'eſt que le propre de l'amour eſt d'élever l'ame auſſi-bien que d'éclairer l'eſprit. Avez-vous remarqué avec quelle adreſſe Arlequin, tout groſſier qu'il eſt, a ſçû tantôt ſe diſculper d'avoir préfere la commiſſion de Violette à la mienne? qui eſt-ce qui lui fourniſſoit tant de raiſon? l'amour.

SILVIA.

Voilà une paſſion admirable. Oüi, par ce que je viens d'entendre, il s'en faut peu que je ne la croïe capable d'adoucir les plus grands chagrins. J'ai ſenti du plaiſir à la voir agir en eux. Je veux en joüir encore une fois, & les remettre tous deux dans une ſituation fâcheuſe, pour examiner de plus prés leurs ſentimens, & connoître à fond juſqu'où peut aller leur amour. Fais-les revenir.

SILVIA.

Arlequin, Violette, revenez.



SCENE XII.

ARLEQUIN, VIOLETTE, SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

VIolette, rendez-moi la tabatiere que je vous ai donnée, je n'ai pas songé qu'on me l'avoit prêtée. Tenez, en voilà une autre qui vaut mieux; tenez donc, qu'est-ce? vous cherchez long-temps?

VIOLETTE.

Mademoiselle, je crains de l'avoir égarée.

SILVIA.

Comment! est-ce là le cas que vous faites de ce que je vous donne! trouvez-là tout à l'heure; vrayement si elle étoit perduë, vous me feriez de belles affaires.

VIOLETTE.

Hé bien, Madame, rabattez là sur mes gages, elle est perduë en effet.

Arlequin tâche d'approcher de Violette

pour lui rendre sa tabatiere, Lisette lui barre toûjours le chemin.

SILVIA.

Où allez-vous, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Je vais l'aider à la chercher.

SILVIA.

Ne bourgez de là, je vous l'ordonne. Qu'avez-vous à rire ?

ARLEQUIN.

Je ris de ce qu'elle ne se souvient pas non plus que moi, que quand je partis hier pour aller à Paris, elle me la donna pour faire racommoder la charniere qui alloit mal, la voilà.

SILVIA.

Voyez la belle memoire de fille ! fiez-vous-y.

ARLEQUIN.

Mais, Mademoiselle, vous aviez bien oublié vous-même qu'on vous l'avoit prêtée.

LISETTE *à part.*

Mademoiselle, Arlequin vous donne votre reste.

SILVIA *à part.*

J'en suis charmée, mais je vais les embarrasser mieux. Lisette, fais-moi je te prie une tasse de chocolat, & une aussi pour toi si tu en veux. LISETTE,

LISETTE.

Volontiers, mais donnez moi donc des tablettes, car je n'en ai plus.

SILVIA.

Demandés-en à Violette je lui en laiſſai l'autre jour plus qu'il n'en faut pour deux taſſes.

Arlequin & Violette ſe deſeſperent en ſecret.

ARLEQUIN.

Je l'ai bien prédit. Ah malheureux!

VIOLETTE.

Sia maledette la chicolata!

SILVIA.

Qu'avez-vous donc Violette, vous voilà bien troublée?

VIOLETTE.

Mademoiſelle, je ne ſçai ce qu'eſt devenu votre chocolat.

SILVIA *feint une grande colere.*

Qu'en avez-vous donc fait?

VIOLETTE.

Je l'avois ſerré ſur une tablette dans l'Office, je ne l'y ai plus retrouvé.

SILVIA.

Ah! ah! je le vois bien, ce que vous en avez fait. Mademoiſelle vient de le prendre tout à l'heure; elle en a encore deux mouſtaches aux côtez de la bouche.

VIOLETTE *en s'essuiant la bouche.*

Pardonnez moi, Mademoiselle, je ne l'aime pas, il me dégoutte.

SILVIA.

Vous êtes bien hardie d'en user ainsi sans ma permission, & d'oser me le nier en face, de plus, quand je vous prends sur le fait. Sortez d'ici tout à l'heure, & n'y rentrez jamais. Votre Pere le sçaura, & s'il ne vous en punit comme il faut, je le chasserai lui-même.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, il faut dire la verité, elle ne l'a ni pris ni égaré.

SILVIA.

Où est-il donc ?

ARLEQUIN.

Il est là chaudement dans mon estomac. Quand vous m'avez refusé du vin tantôt, je suis entré plein de desespoir dans la Cuisine, où je n'ai trouvé personne qu'une caffetiere au feu pleine d'eau boüillante, de-là je suis passé dans l'Office, où j'ai vû sur une tablette le satan de chocolat qui m'a tenté; je l'ai mis dans la caffetiere, & delà dans une écuelle, & cloc, cloc, sans le faire mousser en conscience.

SILVIA.

Comment, coquin ! du chocolat excellent, que je m'épargnois à moi même ! Hola quelqu'un, qu'on me charge ce fripon-là de coups d'étrivieres.

ARLEQUIN.

Soit, je le ſouffrirai en patience.

VIOLETTE.

Ah ! Mademoiſelle, j'aime mieux être chaſſée d'ici. Il eſt innocent, c'eſt moi qui l'ai pris, il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Non, Mademoiſelle, c'eſt moi en verité, c'eſt moi, c'eſt moi vous dis-je.

Ils l'importunent à force de s'accuſer.

SILVIA.

Paix-là ; taiſez-vous tous deux. Liſette, je cede ; voila deux Amans parfaits ! allez mes enfans, je vous le pardonne, gardez chacun la tabatiere que vous avez, je vous en fais preſent, & toi, Violette, ſoit dépoſitaire de la clef de la Cape pour toujours, & donne à Arlequin du vin tant qu'il en voudra, il le merite.

Tous deux l'importunent à force de la remercier.

Oh ! laiſſez-moi en paix, ou je reprens la clef de la Cave.

Violette arrache Arlequin des pieds de

Silvia en le faisant souvenir de la clef de la Cave, ils sortent en joie.

SCENE XIII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

LIsette, je n'en puis plus, je suis hors de moi.

LISETTE.

Allons courage, Mademoiselle, vous venez déja de faire une bonne action que vous devez à l'amour, ne le haïssez donc plus tant.

SILVIA.

Je crains qu'à la fin tu ne me persuades, mais qui est cet homme-là qui passe avec ton Amant.

LISETTE.

C'est apparemment le Maître de Philosophie.

SILVIA.

Ah ciel!

LISETTE.

Qu'avez-vous donc?

SILVIA.

S'il étoit un peu plus doré, je le pren-

[illegible] pour l'homme que j'ai rencontré ſi ſouvent, il lui reſſemble comme deux gouttes d'eau.

LISETTE.

Quoi ! à cet homme de bonne mine qui vous revient quelquefois dans vos rêves ?

SILVIA.

A lui-même.

LISETTE.

Il y a là quelque choſe de ſingulier.

SILVIA.

Liſette, tu te trompes, ce n'eſt pas là un Philoſophe, il a l'air trop raiſonnable.

LISETTE.

En effet, je ne lui trouve pas la mine aſſez rebarbative. Mais qui ſeroit-ce donc ? Attendez, il me vient une penſée, ne ſeroit-ce point quelqu'Amant qui ſe déguiſeroit pour approcher de vous ?

SILVIA.

Ah ! ah ! cela ſeroit plaiſant, je voudrois le ſçavoir par curioſité.

LISETTE.

Quoi ! cela ne vous fâcheroit point.

SILVIA.

Je crois que non.

LISETTE.

Ecoutez, cela pouroit bien être, car Monſieur Trivelin m'a dit de certaines choſes...

SILVIA.

Que t'a-t'il dit ?

LISETTE.

Qu'il y avoit dans le monde un homme de merite qui vous aimoit à la fureur, & qui imploroit mon ſecours auprès de vous.

SILVIA.

Et ne t'a-t'il point dit qui c'étoit ?

LISETTE.

Il n'en a pas eu le temps, mais dès qu'il aura fait avec votre Pere, il viendra me le dire, il me l'a promis.

SILVIA.

Je ſuis impatiente de le ſçavoir.

LISETTE.

Voyez ce que c'eſt que l'amour ! l'eſpoir d'un amant, tout incertain qu'il eſt, vous tire déja de votre indolence, vous agite & vous réjouit un peu ce me ſemble.

SILVIA.

Tais-toi donc tu es une folle.

LISETTE.

Voilà Monſieur Trivelin qui revient, vous ſerez bien-tôt éclaircie.

SCENE XIV.

PANTALON, TRIVELIN, SILVIA, LISETTE.

TRIVELIN.

IL faudra donc, Monsieur, comme je vous ai eu l'honneur de vous le dire, prendre un grand verre de Prisanne, deux heures après le repas, & continuer de deux heures en deux heures ; & immédiatement apres chaque verre, faire deux ou trois tours de Jardin, ou même monter à cheval si vous pouvez, & galoper un peu par la Campagne. Sindanam fameux Medecin Anglois ordonnoit à ses malades de courir la poste pour les guerir des vapeurs.

PANTALON.

Diable ! Sindanam étoit un habile homme, puisqu'entre ses mains on guerissoit en poste ; mais par malheur je suis mauvais Cavalier.

TRIVELIN.

Hé bien, marchez beaucoup. En un mot, après la portion il faut de l'exerci-

ce, cela est de conséquence.

PANTALON.

Oh! Monsieur, je n'ai garde d'y manquer ; allons je veux vous conduire & vous voir partir.

SILVIA

Le voir partir, Lisette ! ah ciel !

PANTALON.

Vous m'acheverez l'histoire d'Octave chemin faisant.

TRIVELIN.

Mais la voilà finie. Octave vouloit se marier ici, je ne sçai avec qui, il n'a pas pû, il s'en est retourné à Venise épouser sa belle & riche veuve, & il a bien fait.

PANTALON.

Et vous le croyez marié ?

TRIVELIN.

Sans doute, la veuve avoit trop d'impatience de ne l'être plus.

PANTALON.

Dites bien à Monsieur le Docteur que je le prie de n'être plus fâché contre moi, & de venir au plûtôt, je lui donnerai toute sorte de satisfaction.

SILVIA.

Lisette, songe donc à l'arrêter.

LISETTE.

Mais comment faire ?

TRIVELIN.

Cependant Monsieur, mon Maître m'avoit commandé de rester auprès de vous jusqu'à ce qu'il y put être lui-même.

PANTALON.

Allez, partez, quand il vous verra, cela le fera plûtot venir, & je suis pressé.

SILVIA.

Non, mon cher Pere, je ne souffrirai pas que Monsieur Trivelin vous abandonne, s'il vous survenoit quelque accident, où en serions-nous?

PANTALON.

Voila une bonne fille, quel naturel! va je t'en tiendrai compte.

LISETTE.

Monsieur, en cas de malheur, Monsieur Trivelin est habile homme, il vous soulageroit, il entend cela mieux que moi.

PANTALON.

He oüi, oüi, je sçai les raisons que vous avez de le faire rester.

LISETTE.

Moi? je n'en ai point d'autres que votre santé.

PANTALON.

Monsieur le Docteur n'est pas trop bon lui-même pour me la rendre.

TRIVELIN.

Me prenez-vous pour un ignorant ?

PANTALON.

Allons Monſieur partons, & ne vou fâchez pas.

SCENE XV.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

NOus ne ſçaurons rien de lui, cel me chagrine.

LISETTE.

Je n'en ſuis pas fâchée, ce petit chagrin-là eſt de bon augure.

SILVIA.

Ah ! ce n'eſt qu'une curioſité.

LISETTE.

Hé bien elle ſera ſatisfaite, puiſque l Philoſophe nous reſte ; les Amans ne ſon pas muets.

SILVIA.

Mais il n'en eſt pas un, nous n'ap prendrons pas qui eſt celui dont Triveli t'a parlé.

LISETTE.

Il n'y a qu'à se donner patience, nous le sçaurons tôt ou tard; ce qu'il y a de semblable, c'est que toujours nous revient-il un amant de cette affaire-ci. Est-ce que vous aimeriez mieux que ce fut le Philosophe?

SILVIA.

Si je le préferois, c'est que la maniere dont ils s'y prennent, promet une Comedie assez divertissante, à cela près, je me soucie aussi peu de l'un que de l'autre.

LISETTE.

Hom! cela est pourtant bon, un Amant! vous riez?

SCENE XVI.

PANTALON, SILVIA, LISETTE, LES FILLES *de la Nôce*, & LE PHILOSOPHE *peu après*.

PANTALON.

Silvia, ma chere enfant, ma bonne fille, pour reconnoître ta bonne amitié, je vais te donner un Maître de Philosophie, il est là-haut, & voilà les Filles de la Nô-

ce que je t'ameine qui te divertiront.

SILVIA.

Ah! mon Pere, je vous remercie; me ſemble que vous vous portez mieu cela me réjoüit.

PANTALON.

Tu me parois auſſi de meilleur hume que de coûtume. Allons, allons, que l' danſe comme il faut.

SILVIA.

Faites venir auſſi le Maître de Philoſ phie pour danſer, afin de vous réjoüir d vantage.

PANTALON.

Eſt-ce qu'un Philoſophe ſe mêle danſer?

SILVIA.

Et c'eſt juſtement parce qu'il ne s' mêle pas que ſon embarras ſera plaiſan

PANTALON.

Qu'il vienne, je le veux bien.



DIVERTISSEMENT.

LES FILLES *de la Nôce*, BERGERES & PAYSANNES, *chantent & danſent.*

Une groſſe Payſanne.

Lucas n'oſe me toucher,
Il a peur de me fâcher,
Eſt-il un amant plus lâche?
Qu'il eſt ſot ce pauvre Lucas?
S'il ne ſçait pas
Que j'aimons bien qu'on nous fâche.

On danſe.

Une Bergere.

Vive un peu de badinage,
Mais ſur tout loin du Hameaux,
Car badiner ſous l'Ormeau,
Aux yeux de tout un Village,
Cela n'eſt pas beau.
Quand le grand jour nous éclaire,
Il faut faire la ſevere,
On craint la Tante & la Mere,
Si l'on rit on ne rit guere,
Il vaut mieux cent fois
Rire au fond d'un Bois.

Le Chœur.

Il vaut mieux cent fois
Rire au fond d'un Bois.

La Payſanne.

Quand je danſons tous en ronde,
Lucas ſaute, il eſt joyeux,
Ne danſons-nous que nous deux,
Au milieu de tout le monde,
Il eſt tout honteux.
Il n'a pas bien la pratique,
De danſer à la Muſique,
Il craint qu'on ne le critique,
Car ſa danſe eſt à l'antique;
Mais Lucas au Bois
Danſe mieux cent fois.

Le Chœur.

Mais Lucas au Bois
Danſe mieux cent fois.

La Bergere.

Pour rire en toute aſſurance,
Cherchons l'ombre & le ſilence;

La Payſanne.

De peur de la médiſance,
Soit qu'on rie, ou ſoit qu'on danſe,

Enſemble.

Il vaut mieux cent fois,
Faire tout au Bois.

On danſe.

SILVIA.

Allons, je veux danſer auſſi; Mon

Faute de Philosophe, dansons nous deux.

LE PHILOSOPHE.

Mais Mademoiselle, un Philosophe ne sçait danser qu'en baroco.

SILVIA.

Hé bien, qu'on nous donne quelque Menuet baroc.

Fin du premier Acte.

Le Musicien a arrangé autrement les Chansons de ce Divertissement sans consulter l'Auteur, & ça a fait un très-beau morceau de Musique, mais un peu aux dépens de la Parole.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul, à demi yvre.*

A Cause que j'ai les jambes un peu foibles d'avoir trop marché, ils disent là-bas que je suis yvre; le monde est bien médisant! hé bien, quand cela seroit il n'y a point de la faute à Violette, une fois. On lui a ordonné de me faire boire

tant que j'aurois ſoif. Or là-deſſus, j'a
pris dans la cuiſine mon déjeûné, & l'a
ſuivie à la cave pour lui épargner la voi
ture; elle m'a donc mis auprès d'un ton
neau d'excellent vin de Bourgogne pou
boire à diſcretion. Vive la diſcretion
c'eſt une belle choſe! On ne peut pa
boire plus diſcretement ce me ſemble
que de boire à diſcretion; c'eſt pourquo
j'ai bû là pluſieurs razades diſcretes, pre-
mierement à la ſanté de mes amours, cel
étoit juſte; & puis à celle de Made
moiſelle Silvia, en memoire de la cle
de la cave, mais razade au moins
car je ſçais vivre, moi; & puis deu
autres razades en mémoire de nos deu
tabatieres: on ne pouvoit pas moins
honnêtement. Et puis j'ai bû encore en
mémoire de pluſieurs autres choſes dont
j'ai perdu la mémoire; & afin de finir diſ
cretement, je voulois boire encore une
autre razade à Violette pour le dernie
coup, elle n'a pas voulu; elle a bien fait
car on dit qu'il n'y a que le dernier coup
qui enyvre, or je ne l'ai pas bû, le der-
nier coup, *ergo* je ne ſuis pas yvre. Fi
cela eſt vilain d'être yvre, & un homme
ſage ne devroit jamais boire le dernier
coup.

SCENE

SCENE II.

LISETTE *entre & se tient à part*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *bronchant*.

OUais ! il me semble que la terre n'est pas bien ferme sous mes pieds. La Signora Silvia disoit l'autre jour qu'un certain Philosophe Cobirnic, Coprinic disoit que la Terre tourne, que les Maisons tournent, que tout tourne. Il étoit Allemand, dit-elle, Cobirnic; le drole buvoit du vin, depuis que j'en ai bû, je trouve qu'il a raison. Hola; *il trébuche*. Hola, minher Cobirnic, faites tourner la Terre un peu plus doucement ; mais j'apperçois là-bas un fauteuil qui fait appetit de dormir, allons nous y reposer, en attendant que la Terre ait fait ses quinze tours.

LISETTE.

Voilà un garçon bien nourri, je me suis doutée que la clef de la cave donnée a Violette feroit cet effet là. Elle aura eu de la compassion, Arlequin de la complesance. Le zele d'un Amant s'échauffe

en buvant à l'objet de ses vœux, & l'a-
mour est souvent complice de son yvress

SCENE III.

SILVIA, LISETTE, ARLEQUIN *endormi à part.*

SILVIA.

Lisette, où est Arlequin? mon Pe
m'a dit qu'il venoit de le voir entr
ici.

LISETTE.

Quoi Monsieur Pantalon l'a vû dan
l'état où il est?

SILVIA.

Oüi, je lui ai conté moi-même com
me tout est arrivé; j'en ai pris sur moi l
faute, comme si je n'avois fait tout cel
que pour dissiper un peu ma mélancolie
il lui a tout pardonné en lui commandan
d'aller dormir.

LISETTE.

Il est enfant d'obéissance, tenez, voyez

SILVIA.

Ah! ne troublons point son repos, j
te prie, le pauvre garçon en a grand be
soin.

LISETTE.

Vous devenez bien tendre pour lui ?

SILVIA.

Il est vrai que son bon cœur me touche, & j'ai reconnu à son occasion que le Philosophe pourroit bien être un Amant ; car pour obtenir sa grace de mon Pere, il a joint ses prieres aux miennes avec un zele tout particulier.

LISETTE

Il peut ne l'avoir fait que par pitié pour Arlequin, ou tout au plus par complaisance pour vous, sans que l'Amour s'en mêle.

SILVIA.

Il a fait plus : sur ce que j'ai marqué dans la conversation, que j'avois envie de voir l'Opera, il va me le faire venir sous mes fenêtres, dans le Jardin de ce gros Financier notre voisin.

LISETTE.

Quel pouvoir a-t'il par tout là ?

SILVIA.

Cela seroit long à t'expliquer.

LISETTE.

N'est-ce point aussi parce que vous souhaittez qu'il soit un Amant, que vous le croïez tel, car je ne sçai, je lui trouve moi un certain air serieux, un ton pedagogue qui ne marquent point cela.

SILVIA.

Oüi, devant mon Pere, mais il m'a di quelques mots en particulier d'un to tout different.

LISETTE.

Que vous disoit-il encore ?

SILVIA.

Ah ! je ne sçai, ma timidité m'a rendue oute interdite, toute tremblante.

LISETTE.

Ce frisson-là n'est pas loin de la fiévre n'allez pas vous engager avec celui-c avant que d'avoir vû l'autre dont Trivelin nous a parlé.

SILVIA.

Oh ! ne crains rien ... mais celui-ci ne me paroît pas si méprisable.

LISETTE.

Il a l'air trop fait, & je lui voudrois quelques années de moins.

SILVIA.

Un jeune sot ne me plairoit pas.

LISETTE,

Il a la taille un peu pleine, ce me semble ?

SILVIA.

Je trouve que l'embonpoint ne lui messied pas ; il est grand à proportion.

LISETTE.

Vous me paroiſſez déja bien prévenue en ſa faveur ? voilà l'effet du beſoin d'aimer : il fait tout trouver bon, & ſans conſulter on s'attache au premier venu.

SILVIA.

Ne m'accuſez donc point de cela, Liſette, vous me faites rougir.

LISETTE.

En pourquoi rougir d'avoir de l'amour quand il en eſt temps ? rougit-on d'avoir froid en Hyver & chaud en Eté ? l'amour eſt de même l'effet d'une des ſaiſons de la vie, une impreſſion naturelle, néceſſaire & commune chez tout le monde, qui ne dépend non-plus de nous que le beau temps. A quinze ou ſeize ans une Fille eſt-elle honteuſe de voir naître cet embonpoint ſi joli qui rend ſes appas complets, & ne ſçait-on pas que l'amour & lui viennent toûjours de compagnie ? & c'eſt l'amour qu'on devroit le moins cacher.

SILVIA.

Il ſeroit beau, vraiement, qu'une fille dit tout haut qu'elle a de l'amour.

LISETTE.

Ne ſeroit-elle pas mieux que de le diſſimuler par des grimaces inutiles ? car, tenez toutes les vôtres ne ſervent à rien

votre âge, votre inquiétude vos yeux tout le déclare, il n'y a que votre bouche qui n'en dit rien : belle discretion !

SILVIA

Quand cela feroit, l'effort que l'o fait pour le taire est toujours loüable c'est un effet de la pudeur, de la vertu.

LISETTE.

De la vertu, je le veux bien ; mais je n comprends pas le mauvais emploi qu'u ne fille fait de son courage; qu'il lui pren ne un caprice d'avoir un ornement, u habit, un colifichet, souvent peu néce saire, & qui ne dure au plus qu'un mo ou deux : pour l'obtenir elle ne crain point de presser un Pere avec instanc avec persévérance ; & elle n'ose lui d mander un mari dont on ne peut se pa ser, & qui dure autant que la vie.

SILVIA.

C'est que demander des ornemens ch que beaucoup moins la bienséance.

LISETTE.

Mais en n'osant demander un mari votre âge, on reste en proie à certa chagrin secret qui donne de fâcheux m mens ; il y a bien des gens qui sont à l'a fût de ces momens-là, & alors on est danger de la choquer bien plus, la bien séance.

SILVIA.

Cela ne me regarde point, je crois.

LISETTE.

Je le crois aussi, mais il y a toûjours de la [illegible] à ne se pas défier de tout. Hazardez vous donc un peu, osez demander vos vrais besoins; car si vous ne parlez la premiere, il ne commencera parler, & je sçais de bonne part qu'il ne veut jamais vous marier.

SILVIA.

Qu'il ne me veut jamais marier, ne dites donc point cela, Lisette, vous m'en feriez venir l'envie.

LISETTE.

Oh! elle est toute venue, mais la mauvaise honte vous poignarde, vous ne voulez seulement pas m'avoüer que vous l'avez, à moi qui le connois, qui vous le dis, & qui me tuë de vous y chercher du remede.

Les Laquais au fond du Theatre veulent emporter Arlequin..

SILVIA.

Qu'allez-vous faire là, vous autres? laissez-le reposer.

UN LAQUAIS.

Nous n'avons garde de l'éveiller, Mademoiselle; Monsieur le Philosophe nous a bien recommandé de l'apporter tout endormi.

LISETTE.

Ah ! puiſque c'eſt par ſon ordre, laiſ-
ſez les faire.

SILVIA.

Où eſt-il mon Maître de Philoſophie

LE LAQUAIS.

Il va venir, il n'eſt que dans ce Jardin
ici près.

SILVIA.

Dites-lui qu'il ſe dépêche, & que
nous l'attendons ici.

LISETTE.

Pourquoi donc êtes-vous ſi preſſée ?

SILVIA.

Parce que mon Pere voudra être pré-
ſent à la leçon, & s'il venoit à cette heu-
re, j'ai pris des meſures avec Violette
pour l'écarter de nous quand nous ſerons
en train de philoſopher.

LISETTE.

Hom ! vous avez beau le diſſimuler
il y a de l'amour dans ces fineſſes-là.

SILVIA.

Ceſſe donc tes jugemens ridicules
Non, mais c'eſt qu'il me déplaît qu'en
toute une journée nous ne puiſſions pas
découvrir ce que c'eſt que le Philoſophe
Depuis le matin qu'il eſt ici, n'eſt-il pas
honteux à nous de n'y pouvoir encore
rien

rien comprendre! cela me pique.

LISETTE.

Bon, bon, fort bien, à merveille, votre indolence diminuë à vûë d'œil, vous serez bientôt de bonne humeur. Ah! tenez, réjoüissez-vous, voilà nos gens qui viennent.

SILVIA.

Songe, toi, à avertir Violette quand il sera temps.

SCENE IV.

LE PHILOSOPHE, PANTALON, SILVIA, LISETTE.

PANTALON.

CA', Monsieur Lelio, car c'est ainsi qu'on vous nomme à ce que m'a dit Trivelin.

LELIO.

Pour vous rendre mes très humbles services, Monsieur.

PANTALON.

Commençons s'il vous plaît.

SILVIA.

Monsieur vous riez peut-être en secret de voir une fille se croire capable d'ap-

prendre la Philofophie. Je vous avou que ce qui caufe mon erreur eft un peti livre que j'ai lû, dans lequel un homm du monde fait entendre à une femme tou l'arrangement de l'Univers, & moi même par la feule lecture, je l'ai conç avec plus de facilité que je n'ai fait le je des échêts.

LELIO.

La Philofophie n'eft pas hors de votr portée, Mademoifelle. Vous lui fait même beaucoup d'honneur de la préfér aux plaifirs que pourroit vous donn votre jeuneffe.

PANTALON.

Monfieur, point de difcours inutile venons au fait, je fuis preffé.

LELIO.

J'obéis. Je vais donc, Mademoifell avant que de vous faire entrer plus ava dans la Philofophie, vous donner que que teinture des Mathematiques, fel le confeil de Platon.

PANTALON.

Des Mathématiques? qu'eft-ce q ces drôleries-là? par où commencen elles?

LELIO.

Par l'Arithmétique.

PANTALON.

Par l'Arithmetique ! oh oh, diable ! c'eſt donc une belle choſe que la Philoſophie ! quand j'appris la Finance, je ne commençai pas autrement. Me voilà Philoſophe plus que je ne penſois ; oh je lui enſeignerai bien cela moi, & de-là où la menerons-nous ?

LELIO.

Aux Elemens de Géométrie, enſuite à l'Algébre, & enfin au calcul ſur les Infinimens petits.

SILVIA.

Ceci commence à me paroître plus embaraſſant que le petit livre !

LISETTE.

Et a moi auſſi. Les Infinimens petits ! oh que cela eſt vétilleux ! ce n'eſt point là ce qu'il nous faut.

LELIO.

Hé bien, pour abreger paſſons tout cela, ne nous arrêtons pas même à la Logique. Voilà un petit livre, dans lequel vous pouvez l'apprendre toute ſeule.

PANTALON.

Oüi, oüi, prends le Livre, & l'apprends par cœur.

LELIO.

Or, comme vous ſçavez déja un peu

de Métaphisique, venons tout d'un cou
à la Physique.

PANTALON.

Qu'est-ce que cette Frisique ?

LELIO.

C'est la connoissance des choses natu
relles par leurs causes & par leurs effets.

PANTALON.

La connoissance des choses naturelles
il me semble que cette Frisique-là n'e
pas bonne pour une fille ?

LELIO.

Mais Monsieur, la Physique est fo
étenduë, & a plusieurs Parties ; Mad
moiselle en peut choisir quelqu'une q
lui convienne, & qui soit de son goû

PANTALON.

Laquelle, par exemple ? voïons, nor
mez-nous-en quelques-unes ?

LELIO.

Mademoiselle ne veut pas apprend
la Medecine, la Botanique, l'Anatomi

PANTALON.

L'Anatomie ! fy donc, ô la vilai
chose que cette Frisique-là ?

LELIO.

Encore moins la Méchanique, l'O
tique, la Dioptrique, la Cathoptrique,

LISETTE.

Miséricorde! je crois que ce sont là des mots de grimoire ; ah ! Monsieur, les noms seulement doivent lui faire peur ; je né sçai comment on peut les prononcer sans s'étrangler.

LELIO.

Passons donc à la morale.

PANTALON.

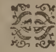
C'est bien dit, car c'est une belle chose que la morale! qu'est-ce qu'elle enseigne cette morale ?

LELIO.

Son nom l'indique, elle enseigne à regler les mœurs.

PANTALON.

Bon, bon, commencez vîtement, & donnez-lui de bonnes mœurs afin qu'elle soit bien obéïssante à son Pere.



SCENE V.

VIOLETTE, PANTALON, LELIO, SILVIA,

Silvia vient de faire signe à Lisette, qui s'absente un moment, & qui ramene Violette.

PANTALON.

SIlvia, écoutez bien.

VIOLETTE.

Monsieur, votre boisson est refroidie & il est temps que vous en preniez un verre.

SILVIA.

A propos mon Pere, vous l'oubliez vraiement, c'est bien là le principal.

PANTALON.

Paix, paix, écoutons la morale; dites donc vîte, Monsieur, je vous prie.

LELIO.

Je définis la morale, la science de se rendre le plus heureux qu'il est possible sans faire tort à autrui ni à soi même.

PANTALON.

Ah que cela est beau! oh je veux ap-

prendre aussi la morale, moi; Monsieur Lelio, repetons ensemble, s'il vous plaît. La morale est dites-vous la science...

LELIO.

De se rendre le plus heureux qu'il est possible.

PANTALON.

Fort bien, le plus heureux qu'il est possible. Ah que cela est bien dit! aprés.

LELIO.

Sans faire tort à autrui ni à soi-même.

PANTALON.

Sans faire tort à autrui ni à soi-même; cela est admirable! ô bella cosa sta morale! bella bella.

LISETTE.

Mais Monsieur, pour guérir les vapeurs, un verre de votre breuvage vaut mieux que cent prises de morale.

PANTALON.

Il n'est pas encore tems, nous sortons de table.

VIOLETTE.

Il y a plus de deux heures que vous en êtes sorti, venez voir à la pendule.

LISETTE.

Ah! Monsieur, elle a raison, & il ne faut quelquefois qu'un quart d'heure

de plus ou de moins pour faire manque
tout l'effet d'un remede.

LELIO.

Oüi, Monsieur, dans une maladie
nature offre quelquefois des momens fa
vorables à l'art; l'habile Phisicien doit l
connoître & en profiter, & si j'ose m'ex
primer ainsi, c'est proprement l'heu
du Berger pour un Medecin.

PANTALON.

Oüi, oüi, Monsieur, je compren
cela; tout à l'heure, tout à l'heure; ma
encore un peu de morale, s'il vous plaît
vîte, vîte.

LELIO.

Le moyen qu'elle emploïe pour arr
ver à sa fin, est de regler les passions.

PANTALON.

De regler les passions; entens-tu, Si
via, entens-tu? ô bella cosa! bella cosa
aprés, aprés.

LELIO.

De regler les passions, & non pas le
détruire, comme ont prétendu quelque
Philosophes, car la nature est trop sag
pour nous les avoir données si elles n
nous étoient pas nécessaires.

PANTALON.

La nature est trop sage! ah le beau dic

ton ! la nature est trop sage....

LISETTE.

Oh ! vous ne l'êtes gueres vous Monsieur, de vous amuser ici à des balivernes, & à risquer votre santé. Mort de ma vie si vous ne partez tout à l'heure je vais faire main-basse sur le coquemar, & tout renverser, puisque vous ne vous souciez pas de guerir.

PANTALON.

Allons, allons, avec votre permission, Monsieur, je vais faire un tour de Jardin, & je reviens. O bella cosa la morale ! bella cosa, bella cosa !

LISETTE.

O bella cosa, que de nous laisser en repos !

SCENE VI.

LELIO, SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Monsieur, vous venez de dire une chose que j'ai peine à comprendre; les passions dites-vous sont nécessaires ?

LELIO.

Oüi, Mademoiselle, nécessaires. Par

éxemple, dans l'enfance, la curiosité.
Dans la jeunesse, l'amour.

LISETTE.

Pour cela oüi.

LELIO.

Dans l'âge suivant, l'ambition; le desir de se faire un nom & une fortune; dans la vieillesse, le soin de conserver pour soi & pour les siens, ce que l'on est moins en état d'acquerir.

LISETTE.

J'entens, l'avarice.

SILVIA.

Je comprens déja que la curiosité dans l'enfance est utile à son instruction, mais je ne vois pas que la jeunesse ait besoin d'amour; expliquez-nous bien cela, s'il vous plaît.

LISETTE.

Oüi, oui, dépêchez vous de nous apprendre l'amour, pendant que Monsieur Pantalon n'y est pas.

LELIO.

L'amour est un besoin que la nature excite en nous pour son interêt & pour le nôtre, lequel besoin nous porte à nous unir à ce qui nous paroît aimable.

SILVIA.

Un besoin, dites-vous? mais Monsieur

un besoin me paroît une chose plus fâcheuse qu'utile.

LELIO.

Comment Mademoiselle, une chose fâcheuse ! eh que ne connoissez-vous l'amour ! vous sçauriez qu'il est le plus vif, le plus piquant & le plus délicieux de tous les plaisirs. Eh pourquoi l'est-il ? parce que la nature, qui le sçait le plus utile à ses desseins, en a fait de tous les besoins, le plus pressant.

LISETTE.

Elle a fort bien fait ; la nature a de l'esprit.

SILVIA.

Pourquoi donc, si elle éxige si fort que nous aimions, nos Parens l'empêchent-ils de toute leur force ?

LELIO.

Parce qu'ils craignent qu'on ne fasse un mauvais choix, ils voudroient que l'on s'en rapportât entierement à leur goût.

SILVIA.

Entierement à leur goût ? trouvez-vous cela tout à fait juste ?

LELIO.

Non vraïement, il faut que le choix soit aussi du goût des parties les plus interressées.

LISETTE.

Mais il y a bien pis. Suppofez qu'o[n] ait fait un choix raifonnable, quand u[n] pere ne veut jamais marier fa fille, qu[e] faut-il faire ?

LELIO.

Il faut s'aimer de plus en plus, & n'at[tendre] du fecours que de fa paffion, plu[s] elle eft vive & plus elle eft ingenieufe [à] trouver les moïens d'arriver à fa fin. [Il] faut de part & d'autre les chercher d[e] concert; & cependant, les foins de plai[re] forment le corps, ornent l'efprit, co[r]rigent l'humeur, & font la plus agréabl[e] & la plus utile occupation de la vie; le[ur] fuccès en fait la douceur; on joüit de mi[l]le plaifirs pleins de délicateffe & d'inno[]cence, fans lefquels la jeuneffe devien[t] un âge ferieux, une faifon trifte, un[e] vieilleffe enfin, où l'on tombe dans un[e] froide indolence, dans un morne affoû[]piffement qui ôte le goût de tous les au[]tres plaifirs.

SILVIA.

Hélas! Lifette m'avoit déja dit cel[a] fans être Philofophe.

LISETTE.

Je triomphe à la fin, votre mal eft c[e] que je difois, voilà déja un article vuide

ça Monſieur Lelio, vous qui connoiſſez ſi bien l'amour, avoüez-le nous franchement, n'aimez-vous point un peu ?

LELIO.

Ah Mademoiſelle! oſerois-je en faire l'aveu ?

SCENE VII.

LELIO, SILVIA, LISETTE, & PANTALON *qui arrive doucement pour écouter, Liſette l'appercevant fait quelque ſigne à Lelio que Silvia ne remarque pas, trop attentive à la leçon.*

LISETTE *touſſant.*

Hem, hem; Hé bien, ne le déclarez donc pas.

SILVIA.

Pourquoi non, Liſette ? il n'y a point de mal à cela. Dites, dites, Monſieur, nous ſommes diſcretes.

LELIO *voïant Pantalon du coin de l'œil.*

Moi, Mademoiſelle, j'aimerois ? je me ſuis bien gardé juſqu'à ce jour d'une telle foibleſſe, & je ferai tous mes efforts

pour m'en défendre toute ma vie. Ca enfin, il eſt temps de vous parler ſince rement : ſi je viens de vous exprimer l mieux que j'ai pû toute la force de l'a mour, toute ſa douceur, & preſque ſ néceſſité, c'étoit pour vous donner u éxemple de la perfide adreſſe des Aman dont j'imitois le langage. Voilà le rian côté par lequel ils vous le preſentent l'appas qu'ils vous offrent pour vous atti rer dans leurs pieges. Fuïez, Mademoi ſelle, fuiez la plus ſéduiſante & la plu dangereuſe de toutes les paſſions ; c'eſt à la Philoſophie à détruire ſes illuſions, à diſſiper ſes preſtiges, à faire tomber l maſque agréable qui cache ſa laideur c'eſt elle qui doit éclairer votre jeuneſſe & la conduire ſans péril au milieu des précipices dont elle eſt entourrée, & je vais à preſent vous marquer les plus ſûrs moïens de les éviter.

SILVIA.

En voilà aſſez pour aujourd'hui, Mon-ſieur, la leçon commence à m'ennuïer.

PANTALON.

Silvia, courage, *animo*, *animo*.

SILVIA.

Ah! mon pere vous voilà, je ne vous croïois pas ſi prés.

PANTALON.

Pourſuivez, Monſieur, pourſuivez, votre morale eſt fort belle.

SILVIA.

Remettons le reſte à tantôt, mon cher Pere, je vous prie.

PANTALON.

Non, non, quand on eſt en train il ne faut pas quitter.

SILVIA.

Quand les leçons ſont trop longues on les retient mal.

PANTALON.

Mais ma fille, je païe par leçons, il faut emploïer mon argent.

LELIO.

Monſieur, ne contraignons point Mademoiſelle, de deux petites leçons je n'en compterai qu'une, je ne ſuis pas intereſſé.

SILVIA.

Non Monſieur, ne parlons plus de Philoſophie, elle me donne un mal de tête horrible.

PANTALON.

Monſieur Lelio, pour lui délaſſer l'eſprit, allez faire venir l'Opera, tantôt la leçon lui profitera davantage. Montez dans ma chambre vous deux.

SILVIA.

Avez-vous pris votre Medecine, mo
cher Pere ?

PANTALON.

Il y a long-temps, j'ai fait un tour d
Jardin depuis.

LISETTE.

Mais Monsieur, ce n'eſt pas aſſez,
en faut faire âu moins trois ou quatre
Souvenez-vous de Sindanam, & de cou
rir la poſte.

PANTALON.

Ah! oüi, oüi, Sindanam, je vais le
faire en poſte à pied, montez toûjours.

SCENE VIII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Liſette, voilà un ſot Maître, nou
nous ſommes trompées.

LISETTE.

Comment nous nous ſommes trom-
pées ! je le croi un Amant plus que jamais
Ne l'avez-vous pas jugé par le commen-
cement de la leçon ?

SILVIA.

Oui, mais la fin a tout gaté.

LISETTE.

Vouliez-vous qu'il déclarât sa passion devant Monsieur votre Pere qui nous écoutoit? si je ne l'en avois averti, il alloit le faire, c'est par-là que tout étoit gâté.

SILVIA.

Est-ce qu'il y avoit long-temps que mon Pere étoit là?

LISETTE.

Je ne sçai, mais dés que je l'ai apperçû j'ai fait signe à Monsieur Lelio, voilà ce qui l'a fait changer de ton.

SILVIA.

J'étois aussi fort surprise de le voir passer tout d'un coup du blanc au noir; en verité il s'y est pris bien adroitement, bien joliment.

LISETTE.

Vous y passez vous-même, du blanc au noir, & d'un sot Maître le voilà tout d'un çoup devenu fort joli. Il me semble pourtant qu'il dansoit tantôt assez mal.

SILVIA.

Que dis-tu là! on voïoit bien qu'il déguisoit sa danse, mais malgré cela il avoit trés bon air.

LISETTE.

Vous commencez donc à le croire un peu un Amant?

SILVIA.

Mais je ne ſçai, je ne vois encore là rien de trop ſûr! Ah que mon Pere eſt venu mal à propos! je crois comme tu dis qu'il alloit ſe déclarer.

LISETTE.

Et comment auriez-vous reçû ſa déclaration?

SILVIA.

Hé mais, il auroit bien fallu s'en offenſer.

LISETTE.

Gardez-vous bien de le faire; en avez-vous le temps dans la contrainte où vous êtes? voilà ce que les Peres gagnent avec leurs précautions outrées; elles ne ſervent qu'à étrangler d'abord un Roman, où il faut que dés la premiere page deux Amans ſoient convenus de leurs faits.

SILVIA.

Allons, allons, montons chez mon Pere pour voir comment Monſieur Lelio conduira ſon Opera, & ce qu'il a fait d'Arlequin.

SCENE IX.

Le fond du Theatre represente le jardin magnifique d'un Financier : Arlequin y paroit endormi dans un Fauteuil, sous un Berceau de jassemins ; il s'éveille aussi-tôt tres-étonné.

ARLEQUIN *seul.*

MA foi pour un vrai dormir vive le vin de Bourgogne, il vaut mieux cent fois que le Champagne, il donne un sommeil dur, dur, & des rêves tendres, tendres ; je n'ai rêvé que de Violette depuis que je dors. Mais qu'est ceci ! que vois-je ! je me suis endormi dans la Salle de Monsieur Pantalon, & je me réveille dans un lieu enchanté que je ne connois point ! voilà pourtant bien le même fauteuil où je me suis assoupi, pourquoi n'est-ce plus ici notre sale ! ah, ah ! attendez, n'est-ce point que la terre a tourné, pendant que moi qui étoit las, je n'ai bougé de ma place ? mais non, je suis une bête, car quand la broche tourne, le chapon qui y tient tourne quand &

quand. Hé parbleu je crois que je dors encore; oüi c'est un reve, & si pourtant ... ma foi je ne sçai qu'en croire; tâchons de nous en informer à quelqu'un.

SCENE X.

VENUS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH! qui est cette belle Dame là? elle a l'air des plus courtois. Madame, je ne sçais pas trop bien si je suis éveillé ou endormi, qu'en pensez-vous, s'il vous plaît?

VENUS.

Mon enfant, pour endormi, non, tu ne l'es pas, mais tu es quelque petite chose de plus.

ARLEQUIN.

De plus qu'endormi? que diable serois-je donc!

VENUS.

Tu n'es que mort, voilà tout.

ARLEQUIN.

Je ne suis que mort? bagatelle; vous dites cela d'un air bien familier?

VENUS.

C'eſt que de toutes les Déeſſes, Venus eſt la plus familiere.

ARLEQUIN.

Quoi Madame! c'eſt vous qui êtes Venus? la Déeſſe des Amans?

VENUS.

Moi-même.

ARLEQUIN.

Hélas! ma bonne Déeſſe, ma Patrone, je ſuis un Amant, moi, dites-moi la verité, ſuis-je mort tout de bon?

VENUS.

Tout ce qu'on le peut-être; eſt-ce à toi que je voudrois mentir? mais pourquoi marques-tu tant de chagrin d'être mort?

ARLEQUIN.

Ah! Déeſſe, quand on eſt Amant, ſi vous ſçaviez comme il fait bon vivre!...

VENUS.

Mais tu n'es mort que pour avoir trop bû du meilleur vin de Bourgogne, & verſé par les mains d'une Maîtreſſe qui t'aimoit bien; voilà une mort ragoûtante de tous côtez.

ARLEQUIN.

Quoi! ma mort eſt de la façon de Violette?

VENUS.

Sans doute ; eſt-il rien de plus conſolant pour toi ?

ARLEQUIN.

Ah ! ſi ç'avoit été le lendemain de mes nôces, encore paſſe, mais mourir avant que d'en avoir fait ma femme ! je ne ſçaurois m'accoûtumer à croire cela.

VENUS.

Mais ſçais-tu le bonheur qui t'attend ici ? ſçais-tu que je te fais revivre, pour gouverner mon empire ?

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que votre empire ?

VENUS.

C'eſt le monde de Venus, que vous appellez là bas ſon étoile, le ſéjour des Amans heureux, le païs des Romans, c'eſt ici qu'ils aboutiſſent tous.

ARLEQUIN.

Et qui en ſont les habitans ?

VENUS.

Au Levant, les Amans héroïques ſous les loix du grand Cyrus : au Midi, les Amans viſionnaires gouvernez par Dom Quichotte : au Couchant, les Amans Champêtres, qui ont à leur tête le tendre Celadon ; & au Nord, les Amans raiſonnables, qui n'ont point encore de

Roi, & dont le Païs n'eſt pas encore bien connu, ce ſont nos terres auſtrales.

ARLEQUIN.

Quel métier font tous ces peuples-là ?

VENUS.

Autrefois les premiers gagnoient des batailles & forçoient des Villes pour délivrer des Princeſſes priſonnieres.

Les ſeconds pourfendoient des Géans, redreſſoient des torts, & abbatoient des félons Chevaliers.

Les troiſiémes faiſoient des chalumeaux, inventoient des jeux, & celebroient des fêtes paſtorales.

Les derniers, dans la ſaiſon d'aimer ſe prétoient à ce beſoin là, & parloient de leur amour aux heures de loiſir.

ARLEQUIN.

Mais pour des Amans, ce n'eſt pas aſſez faire que cela.

VENUS.

Ils s'occupoient auſſi à rendre ſervice à leurs Maîtreſſes dans l'occaſion, & à partager avec elles tous les plaiſirs de la vie.

ARLEQUIN.

Hé bien voilà comme nous vivions Violette & moi : Nous étions donc des Amans raiſonnables ?

VENUS.

Vous étiez les plus raisonnables de tous; c'est pourquoi je t'ai choisi, toi, pour te mettre à leur tête, dispenser ici mes loix, & servir de modele.

ARLEQUIN.

Mais je ne sçai ni délivrer des Princesses, ni pourfendre des Géans, ni faire des Flageolets.

VENUS.

Aussi n'est-ce plus en ce païs-ci qu'on fait ces métiers-là : on ne s'y occupe qu'à aimer d'abord, c'est le principal emploi; ensuite à chanter, danser, rire & boire tout le long du jour.

ARLEQUIN.

Boire? hé quoi boire, du vin?

VENUS.

Sans doute, & du meilleur; il y a long-temps qu'entre les Amans l'eau du Lignon n'est plus à la mode.

ARLEQUIN.

Et vous me voulez faire, dites-vous, le Roi de ce païs-ci?

VENUS.

Et tout à l'heure, même, cela ne te console t'il pas?

ARLEQUIN.

Non; à moins que Violette n'en soit aussi

aussi Reine, je vous remercie de votre Royaume.

VENUS.

Je pretens bien qu'elle le soit aussi, mais donne toi patience, il faut t'instaler dans le trone auparavant ; tout le peuple est ici sous les armes, & preparé pour la ceremonie.

ARLEQUIN.

Depêchez-vous donc.

VENUS.

Sujets d'Arlequin, paroissez, & venez lui rendre hommage.



SCENE XI.

On entend une Marche de Tambours & d'Instrumens, au bruit de laquelle le Peuple s'avance. Deux petits Amours habillés en Arlequins, sont à la tête, dont l'un lui presente la Couronne, & l'autre le Sceptre. Quatre Chevaliers la lance en arrêt, suivent les amours, & sont suivis de Syrus, de Mandane, & de quelques Amans heroïques. Après viennent Dom Quichotte & Dulcinée. Le Chevalier des Miroirs & l'Infante Micomicon; les Tambours cessent, des Flutes, & des Haut-bois continuent la Marche qui amene Celadon & Astrée suivis de Bergers & de Bergeres. Les Héros, les Chevaliers & les Bergers saluent le Roi chacun à leur maniere en passant devant lui, & se rangent des deux côtez du Théatre.

VENUS.

BErger Celadon, que l'on chante la gloire d'Arlequin.

Celadon & Astrée

Célebrons la flâme parfaite,
Du tendre Amant de Violette;

Que dans ce séjour plein d'attraits,
Il regne & triomphe à jamais.

Le Peuple repete ces quatre Vers.

VENUS.

Chevalier des Miroirs, Infante Micomicon, venez divertir le Roi.

Sarabande du Chevalier & de l'Infante.

VENUS.

Bergers, faites voir au Roi comme tout le monde boit ici, jusqu'à vous; allons du tendre, du tendre à present.

Astrée tenant une Bouteille verse du vin à Celadon qui chante ce qui suit,

Versez, versez, digne objet de ma flâme,
Ce vin reçoit de vous mille nouveaux appas:
Que par vos mains ou dans vos bras,
il est doux d'egarer sa raison ou son ame.

Les Bergers & des Bergers dansent une Musette, leur danse est mêlée de ce que chantent Astrée & Celadon.

Celadon & Astrée ensemble.

Aimons, aimons; que l'amour dans nos cœurs?

Répande à tous momens de nouvelles ardeurs.

Celadon.

Que les soins de la Bergerie
Rempliſſent mal tout l'eſpace d'un jour?
Quand on ſe refuſe à l'amour
Mille triſtes loiſirs font languir notre vie.

Enſemble.

Aimons, aimons, &c.

Aſtrée,

Pour les cœurs qu'amour intereſſe,
Les plus longs jours deviennent des inſtans;
Les Hyvers, des Printemps:
Plus de momens perdus, plus de ſombre triſteſſe.

Enſemble.

Aimons, &c.

On danſe, après quoi ARLEQUIN *dit*

Hé bien! Violette viendra-t-elle bientôt?

VENUS.

Hé mais tu es mort, toi pour venir ici, Violette y viendra quand elle ſera morte, dans ſoixante ou quatre-vingts ans.

ARLEQUIN.

Comment, je ne verrai ici violette que [illegible] ? au diable le Royaume, le Peuple & la Déesse. Violetta, Violetta.

Il chasse tout le Peuple à grands coups de batte,

VENUS.

Arlequin, arrête, arrête ; je vais t'envoyer [illegible] de Violette, que tu retrouveras aussi belle que moi : allons le renvoyer pour lui rendre sa raison.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PANTALON *seul.*

HOm ! Messer Philosopho, vous n'êtes pas assez fin pour tromper un homme de mon âge & de mon Pays. J'ai vû & entendu bien des choses qui me font soupçonner que vous êtes un fourbe ; mais à fourbe, fourbe & demi ; & je vais vous

jouer un tour auquel vous ne vous attendez pas. J'ai toûjours fait semblant de ne m'appercevoir de rien. Je me suis prêté à tous leurs divertissemens, à toutes leurs sottises. J'ai envoyé ma fille étudier son livre de Logique. J'ai écarté mes gens sous divers prétextes. On me croit dans ma chambre, bien endormi & pour long-temps. On va revenir ici continuer la leçon, cachons-nous dans ce Cabinet pour observer ce qui se passe; ce drôle-ci avec sa morale pourroit bien déranger la vertu de ma fille; il est vrai que je serois en droit de le faire pendre, mais quand il seroit pendu, cela ne racommoderoit rien : oh! parbleu, Monsieur Lelio, vous n'avez pas affaire à un Mamaluco, ... j'entens quelqu'un, entrons au plus vîte.

SCENE II.

SILVIA, LISETTE.

entrant par differens côtez.

SILVIA.

AH te voilà, Lisette, que fait mon Pere ?

LISETTE.

Votre Pere est allé se reposer, fatigué, m'a t'il dit d'avoir trop ri du prétendu-rêve d'Arlequin; & vous, avez-vous étudié votre livre de Logique bien tranquillement ?

SILVIA.

Ah ! il n'y a pas eu moyen; je n'ai que l'Opera de Lelio, je n'ai qu'Arlequin dans la tête, je l'admire de plus en plus, ne me parle que de lui; où est-il ?

LISETTE.

Arlequin ? il dort aussi de son côté dans sa chambre où on l'a fait porter.

SILVIA.

Non je voulois dire Lelio.

LISETTE.

Ah Lelio ? je le quitte; il est retourné à son Opera, préparer je crois quelqu'autre divertissement pour tantôt, car il voit que vous y prenez goût.

SILVIA.

Eh j'ai bien affaire de son Opera; que ne vient-il me donner leçon, pendant que mon Pere dort.

LISETTE.

Il sera de retour ici dans un moment; mais pour revenir à Arlequin.

SILVIA.

N'est-il pas vrai qu'il a conduit sa fête bien galament.

LISETTE.

Qui ?

SILVIA.

Lelio.

LISETTE.

Ah ah ! il est vrai qu'il a donné lieu à l'amour d'Arlequin, de triompher pleinement ; ce pauvre garçon me charmoit. Son indifference pour un Trône sans Violette, son impatience de la revoir, sa colere même, tout cela doit vous avoir bien fait plaisir.

SILVIA.

Ah ! tout-à-fait ; cet habit asiatique lui alloit à merveilles.

LISETTE.

A qui ?

SILVIA.

A Lelio.

LISETTE.

Voici du qui pro quo. Vous m'ordonnez de ne vous parler que d'Arlequin, & vous ne songez qu'à Lelio, voilà comme tantôt Arlequin amoureux ne songeoit avec moi qu'à la commission de Violette : mais avoüez donc que vous aimez.

SILVIA.

Allons, allons, ne badinons point. Non, mais je t'avouerai que je commence à le croire autre chose qu'un Maître de Philosophie.

LISETTE.

Si vous aviez entendu la converſation que nous venons d'avoir enſemble, vous le jugeriez l'homme du monde le plus galant.

SILVIA.

Ah! dis moi cela vîte, je te prie.

LISETTE.

Vous ne voulez donc plus que je vous parle d'Arlequin?

SILVIA.

Eh non! voions ce qu'a dit Lelio.

LISETTE.

Lelio eſt un Amant, il n'y a plus à en douter; mais malgré ma certitude, nous voila plus embarraſſées que jamais.

SILVIA.

Comment donc cela?

LISETTE.

C'eſt ce que je ne ſçai, ſi c'eſt de vous ou de moi qu'il eſt Amant.

SILVIA.

De vous, Liſette? il ne ſeroit donc qu'un Maître de Philoſophie?

LISETTE.

Qu'eſt-ce à dire, Mademoiſelle ? me croiez-vous indigne de l'amour d'un galant homme ?

SILVIA.

Je ſçai bien que vous ne manquez pas d'amour propre ; mais voions un peu ſur quoi vous le croiez votre Amant ?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas trop-tôt, je ne vous aſſûre pas tout-à-fait qu'il le ſoit.

SILVIA.

Venons au fait ; que vous a-t'il dit ?

LISETTE.

Mille galanteries ; qu'il me trouvoit la plus aimable fille du monde ; que j'étois pleine d'eſprit ; que mes manieres le charmoient ;....

SILVIA.

Et de moi rien ?

LISETTE.

Oh que ſi ; mais patience.

SILVIA,

Et quoi encore ?

LISETTE.

Il m'a dit de vous d'abord qu'il vous trouvoit l'eſprit plus formé, plus ſerieux qu'on ne doit l'avoir à votre âge ; qu'il démentoit votre air de jeuneſſe.

SILVIA.

Ah ah !

LISETTE.

Qu'avec tant de beauté, tant d'agrément, tant de vivacité, il étoit surpris que vous voulussiez vous amuser à être sçavante.

SILVIA.

Il t'a dit cela ?

LISETTE.

Oui, & tant d'autres choses !

SILVIA.

Dis tout, dis tout.

LISETTE.

Que votre application à sa leçon de tantot lui avoit fait plaisir d'abord ; mais que le dégoût que vous aviez marqué sur la fin l'avoit fâché, car il n'avoit point d'autre but que de faire de vous une bonne écoliere.

SILVIA.

Une bonne écoliere ? & qu'avez-vous répondu à cela ?

LISETTE.

Mais attendez donc ; là-dessus je l'ai pressé de me dire si c'étoit là le seul motif qui l'amenât ici.

SILVIA.

Hé bien ?

LISETTE.

Hé bien il est resté tout d'un coup interdit, il s'est déferé, il a rougi.

SILVIA.

Il a rougi ?

LISETTE.

Oh ! comme de l'écarlatte : il est timide, je le vois bien ; & il ne s'est tiré delà quen me débitant mille autres fleurettes, comme si c'étoit à moi tout de bon qu'il en voulut ; que j'étois plus dangereuse que je ne pensois, qu'il me craignoit comme le feu, & ne me vouloit déclarer ses vrais sentimens qu'après de longs services, qu'après m'avoir bien persuadée de ses intentions, & d'une sincere reconnoissance des bontez que j'aurois pour lui, & pour gage de la solidité de ses promesses, il m'a pris la main d'un air de bonne amitié, me l'a serrée en soûriant, & sous prétexte de la vouloir baiser, il m'a mis ce diamant-là au doigt, qui vaut cent pistoles du moins : je m'y connois.

SILVIA.

Comment ? il vous aimeroit donc tout de bon ?

LISETTE.

Eh que vous importe, Mademoiselle,

puisque vous ne l'aimez pas?

SILVIA.

Que m'importe? quoi je souffrirai qu'on vienne chez mon Pere faire des presens de cent pistolles à une fille? on devine bien à quelle intention cela se fait; & je vais tout à l'heure l'en avertir.

LISETTE.

Allez, Mademoiselle, si vous jugez si bien de son intention, car pour moi je n'y comprens rien encore, en verité.

SILVIA.

Il vous fait des protestations qu'il accompagne d'un present de cent pistoles, & son dessein vous paroît encore douteux?

LISETTE.

Vous ne l'aimez pas, dites-vous, & cependant vous vous échauffez comme si vous étiez jalouse.

SILVIA.

Il n'est point ici question d'amour ni de jalousie, il ne faut qu'aimer l'honneur que son procedé offense; rien n'est plus clair.

LISETTE.

Cela est admirable! la jalousie à force de nous troubler les yeux, nous fait voir clairement ce qui ne fut peut-être jamais;

n'importe, allez le dire à votre Pere.

SILVIA.

Mais comment cela pourroit-il ne pas être? voions.

LISETTE.

Le plus court est de le faire chasser d'ici, nous ne le verrons plus ni vous ni moi, il ne sera plus besoin d'éclaircissement; allez le dire à votre Pere.

SILVIA.

Je veux sçavoir sur quoi vous voulez fonder vos doutes?

LISETTE,

Cela est inutile.

SILVIA.

Ah! ne me mettez pas en colere.

LISETTE.

Hé mais Mademoiselle, il se pourroit fort bien faire que ce seroit un Amant qui sçauroit que votre Pere ne vous veut jamais marier, & que c'est moi qui le porte à cela, comme le bruit en court très injustement. Un Amant, dis-je, qui par politique dissimuleroit devant moi l'amour qu'il a pour vous, tâcheroit à me gagner par des caresses, des presens, des promesses magnifiques; qui d'ailleurs pourroit être prudent, & n'approcher de vous que bride en main, peut-être ti-

mide, car comme je vous ai dit; il me l'a paru tantôt....

SILVIA.

Il s'est déferé, dis-tu, quand tu lui as parlé de moi?

LISETTE.

Très fort.

SILVIA.

Il a rougi?

LISETTE.

Beaucoup; vous commencez à vous y connoître, vous remarquez les bons endroits.

SILVIA.

Mais tout son but, dit-il, n'est que de faire de moi une bonne écoliere?

LISETTE.

Politique.

SILVIA.

Et quand il t'a baisé la main, as-tu remarqué qu'il l'ait fait avec ardeur?

LISETTE.

Là là, assez.

SILVIA.

Il ne falloit pas recevoit le diamant.

LISETTE.

Il est décampé aussi-tôt; mais je vois bien que vous êtes délicate sur l'honneur.

SILVIA.

Peut-on l'être trop?

LISETTE.

Voilà une main baiſée que vous me reprocheriez tous les jours, il vaut mieux l'aller dire à votre Pere, & ſi vous n'y allez, je m'y en vas, moi.

SILVIA.

Donne t'en bien de garde, mon Pere ne ſe porte pas trop bien, ſans le fâcher encore.

LISETTE.

Au contraire, il ſe divertira à ſe moquer du Philoſophe.

SILVIA.

Oh! je vous défends tout de bon de lui en parler.

LISETTE.

Mais Mademoiſelle, quand l'honneur me le commande, trouvez bon que j'obéiſſe, s'il vous plaît.

SILVIA.

Ah! ma chere Liſette, ne fais point d'éclat, je t'en conjure.

LISETTE.

Hé bien donc ſoit, puiſque vous le voulez, remettons la choſe.

SILVIA.

Apprenons du moins auparavant à qui il en veut de nous deux; ah! le voilà qui vient par bonheur; preſſe-le de ſe déclarer, je te prie.

LISETTE.

Laissez-moi faire.

SCENE III.

LELIO, SILVIA, LISETTE.

LELIO.

ON dit Mademoiselle que Monsieur votre Pere repose, vous plaît-il que pendant ce tems-là nous reprenions la leçon ?

LISETTE.

Avec votre permission, Monsieur, l'allez vous continuer sur le ton que vous l'avez finie ?

LELIO.

Je m'en donnerai bien de garde, à moins que Monsieur Pantalon ne revienne nous écouter.

SILVIA.

Comment, c'est donc lui qui vous a fait changer de morale ?

LELIO.

Oüi, Mademoiselle : Irois-je inconsiderément me faire bannir d'auprès de vous ? & ne sçavez-vous pas que les Peres ont une morale particuliere ?

SILVIA.

Non vraiment, car il me ſemble que la bonne morale devroit être la même pour tout le monde.

LELIO.

Il eſt vrai, mais par malheur chacun l'accommode à ſes interêts.

SILVIA.

Comment donc connoître la meilleure?

LELIO.

Je crois vous l'avoir dit d'abord; la meilleure ſelon moi, eſt celle qui ſuit de plus prés la loi naturelle ſans bleſſer les autres loix.

LISETTE.

Ce n'eſt donc pas celle des Peres qui veulent qu'on reſte toûjours fille, car aſſûrement, cela n'eſt pas naturel.

SILVIA.

Mais celle que d'abord vous nous avez debitée étoit-elle ſans interêt de votre part? il me ſemble qu'elle a fait juger à Liſette que vous étiez Amant, & ſans l'arrivée de mon Pere vous l'alliez avoüer.

LISETTE.

Allons courage, Monſieur Lelio; faites-nous la confidence entiere, nommez-nous l'objet de vos amours.

LELIO.

Je craindrois trop de l'offenser.

LISETTE *à part.*

Ah! graces au ciel nous y voici.

SILVIA.

Eh! pourquoi l'offenseriez-vous, si vous n'avez que de bonnes intentions?

LELIO.

Parce que c'est une temerité à moi que d'aspirer à une personne si pleine de merite.

LISETTE.

Ce n'est pas un grand crime que d'être de bon goût.

SILVIA.

Voions quel est le vôtre; la belle est-elle blonde ou brune, faites-nous son portrait.

LELIO *rêve quelque temps.*

Son portrait? .. je le ferois indigne d'elle, les termes me manqueroient, j'aime mieux vous en montrer un où elle perdra moins que dans mon récit.

LISETTE.

Comment! vous avez son portrait?

LELIO *le cherchant.*

Je crois l'avoir pris sur moi si je ne me trompe.

LISETTE *à part pendant qu'il cherche.*

Mademoiselle, vous a-t'on fait peindre?

SILVIA.

Moi? jamais, trés-assûrement; mais vous Lisette?

LISETTE.

Qui moi, ah! beaucoup moins que jamais.

SILVIA.

Vous finassez, je crois?

LISETTE.

Faut-il vous en faire un serment affreux, & tout à l'heure...

SILVIA.

Nous nous sommes donc trompées, Lisette, je l'avois bien dit.

LISETTE.

Ah! il n'est que trop vrai, & voilà de part & d'autre nos esperances perduës.

LELIO.

Le voici par bonheur, je ne risque rien sans doute à vous le montrer, je sçai combien Mademoiselle Lisette vous est attachée, je remets mon secret en de bonnes mains.

LISETTE.

Gardez votre secret, Monsieur, & resserrez votre bijou, Mademoiselle étoit trop curieuse.

LELIO.

Si je croiois absolument faire une faute, je me garderois bien...

LISETTE.

Allez, allez, on n'a plus tant d'envie de le voir qu'on disoit.

LELIO.

Ah! cela étant ...

LISETTE.

Oüi, oüi, resserrez bien votre bijou, je ne crois pas l'objet rare.

SILVIA

Vous craignez bien qu'il me le montre, n'y a t'il point là de mystere?

LELIO.

Je me suis engagé dans un mauvais pas, je le vois, & j'ai mille raisons de trembler.

SILVIA *en l'arrachant.*

Voilà trop de façons; je le tiens, je n'en ferai pas la dupe: ah! ah! il y a un secret à la boëte, apparemment?

LELIO.

Non, Mademoiselle, il n'y en a point.

SILVIA.

Vous ne gagnerez rien à me le cacher, je mettrai tout en pieces.

LELIO.

Je vous jure Mademoiselle qu'il n'y a aucun secret.

SILVIA.

Mais je n'y vois qu'une glace.

LISETTE.

Le dépit lui bouche les yeux peut-être ; que je voie donc aussi avec votre permission ; ah ! ah ! j'entens, j'entens, la declaration est galante & adroite : ma foi, Mademoiselle, si ce que je vois est le portrait de sa maîtresse, c'est moi qu'il aime.

SILVIA.

Comment ! où est-il donc, votre portrait ? ce n'est là qu'un miroir encore une fois.

LELIO.

Regardez-bien, Mademoiselle.

SILVIA.

J'ai beau y regarder, je n'y vois que moi.

LELIO.

Hé bien Mademoiselle, c'est y voir tout ce que j'aime, tout ce que j'adore, & ce qui merite d'être adoré de toute la terre. Je sçai qu'un tel aveu doit vous offenser, sur tout de la part d'un homme qui jouë ici un personnage peu brillant, mais ne me condamnez pas tout-à-fait sur l'apparence, je l'implore à vos genoux, & permettez qu'en deux mots je me fasse connoître : je suis de la profession la plus noble, & sors d'une famil-

le qui n'est pas indigne de l'alliance de Monsieur votre pere. Le mien m'avance de cinquante mille écus sans s'incommoder, si avec cela la passion la plus tendre & la plus respectueuse n'obtient le pardon du stratagême dont je me sers pour approcher de vous, je vais mourir de desespoir à vos pieds.

LISETTE.

Voilà notre different terminé, mais dépêchez-vous de lui pardonner, Monsieur Pantalon peut descendre.

SILVIA.

Lisette, dois-je le croire?

LISETTE.

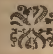
Oh! oüi, selon toutes les apparences.

SILVIA.

Levez-vous, Monsieur, si l'on vous surprenoit ainsi, nous ne nous reverrions jamais.

LISETTE.

Hé bien vous devez être content ce me semble; Mademoiselle craint déja de ne vous plus revoir.



SCENE IV.

PANTALON, *& les Acteurs précedens.*

PANTALON.

AH fourbe! ah traître! ah fcelerat! voilà donc la belle morale que tu enfeigne à ma fille? je vais tout à l'heure t'arracher l'ame du corps.

SILVIA.

Ah mon Pere! vous vous allez perdre, tuez-moi plûtôt.

LISETTE.

Doucement, Monfieur, vous ne le connoiffez pas, il n'a que de bonnes intentions, & ne tend qu'au mariage.

PANTALON.

Retirez-vous toutes deux, coquines que vous êtes; je ne fçai à quoi il tient que je ne vous puniffe vous-mêmes.

LELIO.

Point d'emportement, Monfieur, je fuis moins criminel que vous ne penfez; mais fur-tout ne m'approchez pas de plus prés, car naturellement je fuis obligé de me défendre

PANTALON.

Comment Philosophe de malheur, tu viendras ici controller la morale d'un Pere pour corrompre la vertu de sa fille? je t'enfoncerai ce poignard-là dans le cœur.

LELIO.

Monsieur Pantalon, je vous le répete: comme je n'ai point de tort je ne me laisserai pas tuer comme un sot; j'ai pour vous tout le respect que vous meritez, mais retirez-vous.

PANTALON *tremblant.*

Il ose se mettre en defense contre moi, le coquin, au secours, au meurtre, à la Justice, qu'on aille querir un Prevôt, des Archers, un Gibet, je veux le faire pendre prevotalement.

SCENE V.

LE DOCTEUR, TRIVELIN,

& les Acteurs précedens.

LE DOCTEUR.

QU'y a-t'il donc, Seigneur Pantalon? votre mal iroit-il jusqu'au transport?

PANTALON.

Ah! Sior Dottor, je suis au desespoir, je n'en puis plus. Retirez-vous, race maudite, & fuiez de ma presence.

SILVIA.

Laissons Monsieur Lanternon appaiser mon Pere, retirez-vous, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Pourquoi donc les armes à la main? qui voulez-vous tuer?

PANTALON.

Votre fripon de Philosophe qui veut apprendre à ma fille la filosofia naturale.

LE DOCTEUK.

Je ne vous entens pas, car il m'a toûjours paru trop sage pour avoir de mauvaises pensées, & si je ne l'avois connu tel, je ne vous l'aurois pas envoyé.

PANTALOR.

Il veut l'épouser, vous dis-je.

LE DOCTEUR.

Ah! pour cela passe; quoique dans le fond il ait tort d'y aspirer: mais que voul z-vous! c'est un pauvre diable qui cherche fortune, il faut le lui pardonner, & le chasser.

PANTALON.

Comment un pauvre diable? il se vante que son Pere l'avance de cinquante

mille écus, & sans s'incommoder encore.

LE DOCTEUR.

S'est-il fait connoitre à vous ?

PANTALON.

Non, mais il dit qu'il est de riche & honnete famille, qu'il a un emploi noble, & fait mille autres gasconnades.

LE DOCTEUR.

Oh ! pour le coup, c'est un coquin, puisqu'il ment avec tant d'effronterie, il faut qu'il ait un mauvais dessein.

PANTALON.

Je veux le faire pendre, il l'a merité.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'il auroit déja poussé les choses si loin ?

PANTALON.

Il en a la volonté, n'est-ce pas assez.

LE DOCTEUR.

Pas tout-à-fait, mais de quelle maniere votre fille a-t-elle reçû ses propositions ?

PANTALON.

Assez bien, la coquine.

LE DOCTEUR.

Fi, cela ne vaut rien, malepeste, puisqu'ils sont d'accord dés la premiere entrevûe, ils pourroient bien dans la suite faire quelques mauvaises manœuvres ; au

fond vous le meritez bien ; voilà ce que c'est que de ne pas marier sa fille quand on le peut & quand on le doit : je voudrois qu'il l'eût enlevée pour vous punir de votre injustice.

PANTALON.

Ah ! je tremble que ce coquin-là ne me joue un mauvais tour.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous point de remords de l'avoir refusée à mon fils, au fils de votre ami, & d'un homme qui vous a sauvé plusieurs fois la vie.

PANTALON.

Je vous en demande bien pardon.

LE DOCTEUR.

Vous me la promettez, vous nous faites attendre quatre ans, nous faisons un contrat comme il vous plaît, je fais revenir mon fils d'Italie, & au bout de tout cela vous vous mocquez de nous.

PANTALON.

Ah ! j'en suis bien puni.

LE DOCTEUR.

Le voilà encore, le contrat, je l'ai apporté exprés pour vous reprocher votre ingratitude, & malgré tout cela je viens encore vous guérir ; mais c'est pour la derniere fois de ma vie. Allez, vous ne

méprisez pas l'amitié d'un honnête homme, vous serez cause de la perte infaillible de votre fille, & je vous abandonne à votre mauvais sort.

SCENE VI.

PANTALON *seul.*

OUI, ouf, j'ai tort, il a raison, il vient de me percer le cœur; je devois la marier plûtôt, il est vrai, ma conscience me fait des reproches qui me bourrellent l'ame, & la pitié m'arrache des larmes * Ah Pantalon, Pancalon Pere barbare! a ton âge tu sens encore le besoin d'aimer, il te faut une Lisette, vieux pécheur, vieux coquin, & tu veux que la pauvre Silvia se passe de mari! oh, oh, cela est-il raisonnable! Oüi Silvia, oüi ma chere fille, tu en auras un. Signons le contrat, quand ce ne seroit que pour détruire tous les projets de ma fille & du Philosophe; OOctave n'est peut-être pas encore marié s'il l'est, on n'aura plus rien à me reprocher du moins.

* *Il pleure & tire son petit Mouchoir*

SCENE VII.

PANTALON, SILVIA, LISETTE

qui sort dans le moment.

PANTALON.

LIsette, que l'on cherche le Docteur, dites lui que je le prie de revenir ici, allez. Silvia, écoutez : je veux bien vous pardonner votre foiblesse pour le Philosophe, mais à condition que vous n'y retombiez jamais.

SILVIA.

Quelle faute ai-je donc faite, mon Pere, qui ait besoin de pardon ? Monsieur Lelio nous dit qu'il a une Maîtresse, il veut à toute force nous en montrer le portrait, & pendant que je le regarde, il se jette subitement à mes pieds, j'en ai été si étourdie que je n'ai pas entendu ce qu'il me disoit, mais je vous jure que je n'ai aucun penchant pour lui.

PANTALON.

Si cela est, j'en suis charmé : va, je vais t'en récompenser ; je suis raisonnable & sçai bien qu'il est temps de te marier, qu'en dis-tu ?

SILVIA.

Soyez persuadé mon Pere que j'ai aussi peu de penchant pour le mariage que pour le Maître de Philosophie.

PANTALON.

Tu ne dis pas ta pensée; oüi, oüi, il en est temps, & tu seras mariée aujourd'hui même, aujourd'hui.

SILVIA.

Aujourd'hui mon Pere? & à qui donc?

PANTALON.

A un gros garçon bien bâti, dit-on, très-riche, de fort bonne famille, & qui t'aime de toute son ame. Réjouis-toi donc, regarde moi d'un œil gai, tu ne ris pas de bon cœur, ce me semble?

SILVIA.

Pardonnez-moi.

PANTALON *à Lisette qui entre.*

Hé bien Lisette, a-t-on trouvé le Docteur?

LISETTE.

Oüi, Monsieur, on dit qu'il est dans le Jardin avec Monsieur Lelio & Monsieur Trivelin.

PANTALON.

Bon, je vais les ramener ici, & tu sçauras à qui je te destine.

SILVIA.

Mais mon Pere ne vous preſſez point tant de me marier, je vous prie.

PANTALON.

Ma fille obéiſſez, ſi non, un Couvent.

SCENE VIII.

SILVIA, LISETTE.

LISETTE.

QU'eſt-ce donc que je viens de lui entendre marmotter de mariage & de Couvent ?

SILVIA.

Ah ! ma chere Liſette, je ſuis au deſeſpoir.

LISETTE.

Comment donc cela ? qu'y a-t-il de nouveau ?

SILVIA.

Je ſuis au deſeſpoir, te dis-je ; j'aime, il faut te l'avouer : je voulois me le cacher à moi-même, mais la réſolution de mon Pere vient de me faire ſentir tout mon amour.

LISETTE.

Quelle est donc cette résolution, s'il vous plait.

SILVIA.

Il me veut marier aujourd'hui, dit-il, aujourd'hui, & je sens que je ne sçaurois aimer que Lelio : non, tous les avantages de la fortune, tous les plaisirs du monde ne me tiendroient pas lieu de ce sentiment ; il faut que Lelio seul fasse le bonheur ou le malheur de ma vie, & mon Pere vient de me mettre un poignard dans la gorge en me déclarant qu'il me veut donner à un autre.

LISETTE.

Eh bon Dieu, Mademoiselle, quelle vivacité ! vous n'êtes pas reconnoissable !

SILVIA

Non, je ne puis résister à ma passion, elle m'entraine, Lisette, & je ne songe pas meme à la combattre ; donne-moi conseil.

LISETTE.

En voilà un bien simple, vous n'avez qu'à refuser le parti qu'on vous offre.

SILVIA.

Mais sçais-tu que si je le refuse, mon Pere m'enfermeroit demain dans un Couvent ?

LISETTE.

Voilà donc ce qu'il vouloit dire ? oh, oh ! l'alternative eſt cruelle, je l'avouë.

SILVIA.

Je ne le reverrois jamais.

LISETTE.

Jamais ? ceci eſt ſerieux.

SILVIA.

Jamais ! Ah ! ce mot me tuë, il faut mourir, Liſette, je n'y ſçai point d'autre remede.

LISETTE.

Non pas, s'il vous plaît, c'eſt la derniere ſottiſe qu'il faut faire ; attendez du moins que vous ayez vû le mari dont il s'agit : que ſçait-on, peut-être vaudra-t-il la peine que vous oubliez le Philoſophe.

SILVIA.

L'oublier ? non il n'eſt pas poſſible ! ſes traits, ſes diſcours, ſes manieres, tout eſt gravé dans mon cœur pour jamais ; hélas, m'aime-t-il comme je l'aime ? eſt-il auſſi déſolé que moi ?

LISETTE.

Lui voudriez vous tant de mal ?

SILVIA.

Je ne me comprends pas, je l'aime de tout mon cœur, & je voudrois qu'il fut au deſeſpoir.

LISETTE.

Oh! voilà des sentimens bien déployez, cela; votre Pere vous en a plus appris en un moment, que toutes les leçons du monde n'auroient pû faire.

SILVIA.

Je sens le besoin qu'on a d'aimer pour pouvoir se résoudre au mariage.

LISETTE.

Ma foi vous ne l'avez plus ce besoin-là, vous aimez à discretion.

SILVIA.

Ah! je vois revenir mon Pere & son Medecin qui travaillent sans doute à ma perte; Fuyons, Lisette, cachons mon desespoir.

SCENE IX.

PANTALON, LE DOCTEUR,

LE DOCTEUR.

NOn, mon ami, je ne puis plus me fier à vous; vous m'avez trop fait connoître que vous ne voulez jamais marier votre fille,

PANTALON.

Mais je vous dis que je vais figner le contrat ce soir même, ce soir.

LE DOCTEUR.

Oüi, parce que vous croyez mon fils marié là-bas, mais s'il étoit ici present, vous vous dédiriez, je vous connois.

PANTALON.

Voilà un étrange homme qui ne veut pas me croire quand je lui parle de toute mon ame, du fond le plus profond de mes entrailles.

LE DOCTEUR.

Est-ce ma faute si je ne vous crois pas? voilà ce qu'on gagne, quand on a manqué cent fois de parole.

PANTALON.

Signons tout-à-l'heure, je vais le querir.

LE DOCTEUR.

Non, j'y veux aller moi-même, & laver la tête à Lelio.

SCENE X.

PANTALON, TRIVELIN.

TRIVELIN.

MOnfieur, je vois mon Maître bien incredule & bien en colere; voulez-vous l'appaifer ? donnez-moi Mademoifelle Lifette, à moi, vous fçavez que je la recherche depuis long-temps, cela feroit plaifir à Monfieur Lanternon qui me veut du bien.

PANTALON.

Mais vous n'ignorez pas le befoin que j'ai d'avoir une fille adroite comme elle dans l'état où je fuis, âgé, infirme; vous, vous êtes jeune & vous vous portez bien.

TRIVELIN.

Mais Monfieur, chacun a fes infirmitez; je l'aime moi, Mademoifelle Lifette, voilà ma maladie, il n'y a qu'elle qui puiffe la guérir, au lieu que vous, vous en pouvez trouver mille autres pour vous foulager.

PANTALON

Nous verrons.

TRIVELIN.

Nous verrons; nous verrons tant qu'il vous plaira; mais si vous ne me la donnez, je vous ferai revenir vos vapeurs moi, je sçai assez de Medecine pour cela.

SCENE XI.

LE DOCTEUR, LELIO, SILVIA, PANTALON, TRIVELIN, LISETTE.

LE DOCTEUR.

Vous êtes bien téméraire, Monsieur Lelio, d'aspirer à la fille du Seigneur Pantalon.

LELIO.

Je le suis, il est vrai, mais vous pourriez parler de moi autrement que vous ne faites, & vous me connoissez mieux que vous ne dites. Mais de quoi s'agit-il?

LE DOCTEUR.

Il s'agit de vous passer de Mademoiselle, s'il vous plaît, & de la voir tout-

[illegible]tre marier à un autre, & à votre [illegible]. Allons Mademoiſelle, mettez-là votre nom.

SILVIA.

Qu'eſt-ce que cela, Monſieur ?

LE DOCTEUR.

C'eſt votre contrat de mariage avec Octave mon fils.

SILVIA.

Comment avec votre fils ? Liſette m'a dit tantot qu'il étoit marié à Veniſe ; lui faut-il tant de femmes ?

PANTALON.

Signez, ſignez, raiſonneuſe, vous voulez avoir un mari, vous l'aurez.

SILVIA.

Moi, mon Pere ? qui vous a dit cela ? je ne veux point me marier.

PANTALON.

Silvia obéiſſez.

SILVIA.

Mon Pere, je mourrai plûtôt que d'épouſer un homme que je ne connois point.

PANTALON.

Je vais te mener tout-à-l'heure entre quatre murailles ; allons qu'on mette les Chevaux à mon Phaëton. Eſt-ce vous Monſieur le Philoſophe qui l'empêchez de ſigner ?

LELIO.

Moi, Monsieur ? point du tout, dès qu'il s'agit de quatre murailles, je conseille à Mademoiselle de signer bien vîte.

SILVIA.

Vous me le conseillez ; Monsieur ?

LELIO.

Très-fort, Mademoiselle, il vaut mieux obéir à son Pere que de se faire enfermer.

Silvia va signer pleine de dépit, après quoi elle revient dire d'un ton de courroux, dissimulé, ce qui suit.

SILVIA.

J'ai signé, Monsieur, j'ai signé.

PANTALON.

Ah ! voilà le principal, allons, signons nous autres.

LELIO.

Je vous prie de croire Mademoiselle que c'est un terrible effort pour un Amant que de sacrifier ses esperances, mais c'est à votre liberté que je les immole, cela me soulage.

SILVIA.

Brisons-là, Monsieur, je devois faire ce que j'ai fait, mais vous pouviez fort bien vous passer de me presser là-dessus ; j'ai mal jugé de vos sentimens, & j'en avois

avoit peut-être pour vous que vous ne meritez pas.

LELIO.

Suspendez ce jugement, Mademoiselle, le temps pourra me justifier; croyez qu'il n'y eût jamais passion plus forte que la mienne, & que....

SILVIA.

Je souhaite de tout mon cœur que cela soit; je voudrois même que vous pussiez croire que j'en sentois une pareille pour vous; je serois vangée du conseil que vous venez de me donner, quand vous me verriez entre les bras d'un autre.

LE DOCTEUR.

Et vous, Monsieur le Philosophe, ne voulez-vous pas aussi signer comme témoin?

LELIO.

Oüi da, Monsieur; vous me bravez, il faut le souffrir pour l'amour de Mademoiselle.

LE DOCTEUR.

Avez-vous signé

LELIO.

Oüi Monsieur, & de bon cœur même.

LISETTE *à part.*

De bon cœur? ah le traître, je l'étranglerois.

LE DOCTEUR.

Allons, Octave mon fils, saluez votre beau-pere; & embrassez votre épouse.

SILVIA.

Son fils!

LISETTE.

Son fils!

PANTALON.

Octave son fils! ah! je suis dupé.

LE DOCTEUR.

Oüi mon fils, mon propre fils. Avouez qu'on a besoin de bien des machines pour vous faire tenir parole à un ami?

PANTALON.

Comment, m'obliger à lâcher tout à la fois ma fille & mon argent quand j'ai besoin de l'un & de l'autre?

LELIO.

Monsieur, gardez l'argent tant qu'il vous plaira, nous n'en aurons de longtemps besoin, votre fille même ne vous abandonnera pas, & nous demeurerons avec vous si vous voulez.

PANTALON.

Et Lisette?

LISETTE.

Moi? demandez à Monsieur Trivelin s'il y consent.

TRIVELIN.

Monsieur Pantalon, comme vous m'avez dit tantot, nous verrons.

PANTALON.

Il faudra tacher de s'accommoder de tout cela.

SILVIA.

Mon Pere, que j'ai de joie de vous avoir obei.

PANTALON.

Je le crois, je le crois.

LISETTE.

Ma foi, Monsieur le Philosophe ne s'y est pas pris en barôco.

SCENE XII.

ARLEQUIN, *& les Acteurs précedens.*

ARLEQUIN *criant de toute sa force.*

Violetta, Violetta, je suis perdu, je ne sçai plus ce que je suis; n'y a-t'il personne qui m'enseigne Violette par charité? Violetta.

SILVIA.

Ah! Monsieur, obtenez de mon Pere qu'il donne Violette à Arlequin, vous

lui avez obligation, c'est lui qui m'a fait sentir le besoin que j'avois de vous aimer.

LELIO.

Tout à l'heure, Mademoiselle, mais auparavant je vous ai préparé encore une petite Comedie à ses dépens, & Violette ne viendra point que je ne l'appelle.

A Arlequin.

Qu'as-tu donc mon ami, tu me parois tout tremblant ?

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, je suis mort, ou endormi, ou ensorcellé.

LELIO.

Ensorcellé ?

ARLEQUIN.

Oüi Monsieur; je m'étois endormi ici dans ce Sallon, & je viens de m'éveiller dans ma Chambre : j'arrive du Sabat, je crois, mais du Sabat le plus joli qu'on puisse imaginer, où j'ai vû la Déesse Venus, avec les quatre Parties du monde, des Turcs, des Chevaliers-Barbiers, des Infantes barbuës, des faiseurs de flageolets, de grands Chevaliers qui n'avoient point de jambes, sur des petits Chevaux qui n'en avoient que deux. Violetta, Violetta.

LELIO.

Ah, ah! je ſçai ce que c'eſt, tiens la voilà, Violette.

Venus paroît.

ARLEQUIN.

C'eſt là Violette? eh c'eſt la Venus de ce joli ſabat; ah je dors encore! je ne me reveillerai jamais, jamais.

VENUS.

Oüi, mon cher Arlequin, c'eſt moi qui ſuis Violette, qui t'aime tant, qui t'ai donné ma Tabatiere pour avoir du vin, qui t'ai mené à la cave boire du vin de Bourgogne à diſcretion, tiens en voilà la clef: me reconnois-tu à preſent?

ARLEQUIN.

La clef n'a point changé de viſage comme vous; éloignez-vous de moi, Déeſſe ſorciere.

LELIO.

Mais tu es fou, ne vois-tu pas que c'eſt Violette qu'on t'as renduë auſſi belle que Venus, comme on te l'avoit promis là-haut.

ARLEQUIN.

Qu'on lui rende ſon viſage, il n'y a point de mine qui lui aille ſi bien que la ſienne.

LELIO *à Venus.*

Allez donc querir votre mine. Mais Arlequin, que t'importe qu'elle ait changé de visage, pourvû que son cœur n'ait point changé?

ARLEQUIN.

Il n'y a que le visage qui fait appétit du cœur.

LELIO.

Tiens, voilà Venus qui te la ramene comme tu la demande.

ARLEQUIN *courant embrasser Violette.*

O cara Violetta! je te tiens, je ne te quitte plus.

VENUS.

Arlequin, en faveur de ta passion, je te pardonne l'injure que tu as faite à ma beauté, Venus est une Déesse sans fiel, qui se plaît à rendre tout le monde heureux. Docteur, vous êtes riche, donnez vos secrets à Trivelin qui vendra de la santé au public. Je fais present de ma ceinture à Arlequin, qui pour perfectionner la santé, vendra de la joie, & voilà des suivans de Momus qui vous aideront dans votre laboratoire.

ARLEQUIN.

Violette est donc à moi?

VENUS.

Oüi.

TRIVELIN.

Et Lisette à moi?

VENUS.

Oüi.

TRIVELIN.

Tout va bien, réjouissons-nous.

DIVERTISSEMENT.

Les suivans de Momus, sous la forme des Comediens Italiens.

On danse.

UN POLICHINEL & UNE DAME RAGONDE *chantent.*

Le Polichinel.

Esprits chargez d'humeur melancolique,
Amans chagrins, tristes plaideurs,
Maris jaloux, infortunez joüeurs,
Accourez à notre boutique.

Le Polichinel & la Dame Ragonde ensemble.

Accourez à notre boutique.

La dame Ragonde.

Les Ris, les jeux badins, la Danse, la Musique.
Sçauront dissiper vos langueurs.

Le Polichinel.

Un joïeux empirique,
Suspendra vos douleurs.
Un Marchand du meilleur comique;
Bannira les chagrins qui tourmentent vos cœurs.

Ensemble.

Accourez à notre boutique.

On danse.

Le Polichinel & la dame Ragonde ensemble.

Venite à comprar qua,
Vera allegrezza è sanita.

Le Polichinel.

Venite in fretta,
Farete prova,
Come si trova
In questo loco
Benche per poco
Gioïa perfetta.

Ensemble.

Venite à comprar qua
Vera allegressa è sanita.

On danse.

VAUDEVILLE.

VAUDEVILLE.

Le Polichinel.

Pere qui sous la serrure,
Tient sa fille déja mûre,
A-t'il raison ? distinguo :
Oui, car son soin assaisonne,
Les plaisirs qu'amour lui donne ;
S'il a d'autre but, nego,
Le Papa raisonne
En Barôco.

La dame Ragonde.

Quand au fort de la jeunesse,
Le besoin d'aimer nous presse,
Peut-on s'en passer ? nego :
Vouloir vaincre la nature,
Est une chimere pure ;
J'en conclus, aimons ergo,
Ce n'est pas conclure
En Barôco.

Venus.

Tôt ou tard il faut qu'on aime,
Et la raison elle-même
Dit quelque fois concedo ;
Mais quand sa loi trop sévere,
Veut qu'on y mêle un Notaire,
C'est un fâcheux distinguo,
On n'aime plus guere
Qu'en Barôco.

Lisette.

Prendre Epoux à barbe grise,
Est ce faire une sottise?
Qui ma foi sans distinguo:
Un vieillard qui n'a dans l'ame;
Qu'un petit reste de flâme,
Est-ce un vrai mari? nego,
Il ne nous fait femme
Qu'en Barôco.

Silvia.

Hors l'hymen point de tendresse;
Elle offense la sagesse,
On le dit, mais distinguo;
On peut jusqu'à certain âge,
Attendre le mariage,
Par-de-là vingt ans, nego,
Sans être un peu sage,
En Barôco.

Arlequin.

Chaque Piece qu'on vous donne,
Messieurs nous la croïons bonne,
Mais avec un distinguo:
Le premier jour vous plaît-elle,
Alors nous l'assurons telle;
Sans ce jugement, nego,
L'Auteur en appelle
En Barôco.

LU & approuvé par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux. A Paris ce 22 Decembre 1728. DANCHET.

APPROBATION.

LE PRINCE TRAVESTI. OU L'ILLUSTRE AVANTURIER

COMEDIE.



A PARIS,

Chez NOEL PISSOT, Quay de Conty, à la descente du Pont-Neuf, au coin de la ruë de Nevers, à la Croix d'or.

M. DCC. XXVII.

Avec approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS.

LA PRINCESSE *de Barcelonne.*

HORTENSE.

LE PRINCE *de Leon, sous le nom de* LELIO.

FREDERIC, *Ministre de la Princesse*

ARLEQUIN, *Valet de Lelio.*

LISETTE, *Maitresse d'Arlequin.*

UN GARDE *de la Princesse.*

FEMMES *de la Princesse.*

La Scene est à Barcelonne.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre bien amé NOEL PISSOT Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'Impression d'un Ouvrage qui a pour titre, *Le Prince travesti, l'Héritier du Village, Annibal, le Dénoüement imprevû*: Offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des presentes: Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Livre en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à lad. feüille imprimée, & attachée sous notredit contrescel; & de le vendre faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites présentes: Faisons défenses à tous Libraires-Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impressions étrangeres dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'Impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux

Reglemens de la Librairie ; & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher, & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la Copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre foy soit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris ce huitiéme jour du mois de May, l'an de grace mil sept cens vingt-sept, & de notre Regne le douziéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAMSON.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 642. *fol.* 516. *conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris le neuf May mil sept cens vingt-sept.* BRUNET, *Syndic.*



LE PRINCE TRAVESTI.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

La Scene represente une Salle où la Princesse entre réveuse accompagnée de quelques femmes qui s'arrêtent au milieu du Théatre.

LA PRINCESSE *se retournant vers ses femmes.*



ORTENSE ne vient point, qu'on aille lui dire encore que je l'attends avec impatience. (*Hortense entre*). Je vous demandois, Hortense.

HORTENSE.

Vous me paroissez bien agitée, Madame.

LA PRINCESSE. *à ses femmes.*

Laissez-nous, *(à Hortense)* ma chere Hortense ; depuis un an que vous êtes absente, il m'est arrivé une grande avanture.

HORTENSE.

Hier au soir en arrivant, quand j'eus l'honneur de vous revoir, vous me parutes aussi tranquille que vous l'étiez avant mon départ.

LA PRINCESSE.

Cela est bien different, & je vous parus hier ce que je n'étois pas ; mais nous avions des témoins, & d'ailleurs vous aviez besoin de repos.

HORTENSE.

Que vous est-il donc arrivé, Madame ; car je compte que mon absence n'aura rien diminué des bontez & de la confiance que vous aviez pour moi.

LA PRINCESSE.

Non sans doute, le sang nous unit, je sçai votre attachement pour moi, & vous me serez toujours chere ; mais j'ai peur que vous ne condamniez mes foiblesses.

HORTENSE.

Moi, Madame, les condamner. Eh n'est-ce pas un défaut que de n'avoir point de

foiblesse ? Que ferions - nous d'une personne parfaite ? à quoi nous seroit-elle bonne ? Entendroit-elle quelque chose à nous, à notre cœur, à ses petits besoins ? quel service pourroit-elle nous rendre avec sa raison ferme & sans quartier, qui feroit main basse sur tous nos mouvemens ? Croyez-moi, Madame, il faut vivre avec les autres, & avoir du moins moitié raison & moitié folie, pour lier commerce, avec cela vous nous ressemblerez un peu; car pour nous ressembler tout à fait, il ne faudroit presque que de la folie; mais je ne vous en demande pas tant: Venons au fait. Quel est le sujet de votre inquietude ?

LA PRINCESSE.

J'aime, voilà ma peine.

HORTENSE.

Que ne dites-vous j'aime, voilà mon plaisir; car elle est faite comme un plaisir cette peine que vous dites.

LA PRINCESSE.

Non, je vous assure, elle m'embarasse beaucoup.

HORTENSE.

Mais vous êtes aimée, sans doute ?

LA PRINCESSE.

Je croi voir qu'on n'est pas ingrat.

HORTENSE.

Comment vous croyez voir ? celui qui

vous aime met-il ſon amour en énigme ? Oh, Madame, il faut que l'amour parle bien clairement & qu'il répete toujours, encore avec cela ne parle-t-il pas aſſez.

LA PRINCESSE.

Je régne, celui dont il s'agit ne penſe pas ſans doute qu'il lui ſoit permis de s'expliquer autrement que par ſes reſpects.

HORTENSE.

Eh bien, Madame, que ne lui donnez-vous un pouvoir plus ample ; car qu'eſt-ce que c'eſt du reſpect : L'amour eſt bien enveloppé là-dedans, ſans lui dire préciſément, expliquez - vous mieux, ne pouvez-vous lui gliſſer la valeur de cela dans quelque regard ? avec deux yeux ne dit-on pas ce que l'on veut ?

LA PRINCESSE.

Je n'oſe, Hortenſe, un reſte de fierté me retient.

HORTENSE.

Il faudra pourtant bien que ce reſte-là s'en aille avec le reſte, ſi vous voulez vous éclaircir. Mais quelle eſt la perſonne en queſtion.

LA PRINCESSE.

Vous avez entendu parler de Lelio.

HORTENSE.

Oüi, comme d'un illuſtre Etranger, qui ayant rencontré notre Armée y ſervit

Volontaire il y a six ou sept mois, & à qui nous dûmes le gain de la derniere Bataille.

LA PRINCESSE.

Celui qui commandoit l'Armée l'engagea par mon ordre à venir ici, & depuis qu'il y est, ses sages conseils dans mes affaires ne m'ont pas été moins avantageux que sa valeur, c'est d'ailleurs l'ame la plus généreuse.. ....

HORTENSE.

Est-il jeune?

LA PRINCESSE.

Il est dans la fleur de son âge.

HORTENSE.

De bonne mine?

LA PRINCESSE.

Il me le paroît.

HORTENSE.

Jeune, aimable, vaillant, généreux, & sage, cet homme-là vous a donné son cœur, vous lui avez rendu le vôtre en revanche, c'est cœur pour cœur, le troc est sans reproche, & je trouve que vous avez fait-là un fort bon marché. Comptons; dans cet homme-là vous avez d'abord un Amant, ensuite un Ministre, ensuite un Général d'Armée, ensuite un Mari, s'il le faut, & le tout pour vous: Voilà donc quatre hommes pour un, & le tout en

un ſeul, Madame ; ce calcul-là mérite attention.

LA PRINCESSE.

Vous êtes toujours badine. Mais cet homme qui en vaut quatre, & que vous voulez que j'épouſe, ſçavez-vous qu'il n'eſt, à ce qu'il dit, qu'un ſimple Gentilhomme, & qu'il me faut un Prince. Il eſt vrai que dans nos Etats le privilege des Princeſſes qui régnent, eſt d'épouſer qui elles veulent ; mais il ne ſied pas toujours de ſe ſervir de ſes privileges.

HORTENSE.

Madame, il vous faut un Prince, ou un homme qui mérite de l'être, c'eſt la même choſe ; un peu d'attention, s'il vous plaît. Jeune, aimable, vaillant, généreux & ſage, Madame, avec cela fut-il né dans une chaumiere, ſa naiſſance eſt Royale, & voilà mon Prince, je vous défie d'en trouver un meilleur ; croyez-moi, je parle quelquefois ſerieuſement, vous & moi nous reſtons ſeules de la famille de nos Maîtres, donnez à vos Sujets un Souverain vertueux, ils ſe conſoleront avec ſa vertu du défaut de ſa naiſſance.

LA PRINCESSE.

Vous avez raiſon, & vous m'encouragez ; mais, ma chere Hortenſe, il vient d'arriver ici un Ambaſſadeur de Caſtille,

dont je sçai que la commission est de demander ma main pour son Maître, aurois-je bonne grace de refuser un Prince pour n'épouser qu'un particulier.

HORTENSE.

Si vous aurez bonne grace? eh qui en empêchera? quand on refuse les gens bien poliment, ne les refuse-t-on pas de bonne grace?

LA PRINCESSE.

Eh bien, Hortense, je vous en croirai, mais j'attends un service de vous, je ne sçaurois me résoudre à montrer clairement mes dispositions à Lelio. Souffrez que je vous charge de ce soin-là, & acquittez-vous-en adroitement dès que vous le verrez.

HORTENSE.

Avec plaisir, Madame, car j'aime à faire de bonnes actions. A la charge que « quand vous aurez épousé cet honnête « homme-là, il y aura dans votre histoire « un petit article que je dresserai moi- « même, & qui dira précisément ; ce fut « la sage Hortense qui procura cette bonne « fortune au Peuple, la Princesse craignoit « de n'avoir pas bonne grace en épousant « Lelio: Hortense lui leva ce vain scru- « pule, qui eut peut-être privé la Répu- « blique de cette longue suite de bons «

» Princes qui ressembleront à leur Pere ;
» voila ce qu'il faudra mettre pour la gloire
» de mes descendans, qui par ce moyen
» auront en moi une Ayeule d'heureuse
» mémoire.

LA PRINCESSE.

Quel fond de gayeté ? . . . . . . mais ma chere Hortense, vous parlez de vos descendans, vous n'avez été qu'un an avec votre mari, qui ne vous a pas laissé d'enfans, & toute jeune que vous êtes, vous ne voulez pas vous remarier, où prendrez-vous votre posterité ?

HORTENSE.

Cela est vrai, je n'y songeois pas, & voilà tout d'un coup ma posterité anéantie . . . . . Mais trouvez-moi quelqu'un qui ait à peu près le mérite de Lelio, & le goût du mariage me reviendra peut-être ; car je l'ai tout à fait perdu, & je n'ai point tort. Avant que le Comte Rodrigue m'épousât, il n'y avoit amour ancien ni moderne qui pût figurer, auprès du sien. Les autres Amans auprès de lui rampoient comme de mauvaises copies d'un excellent original : C'étoit une chose admirable, c'étoit une passion formée de tout ce qu'on peut imaginer en sentimens, langueurs, soupirs, transports, délicatesses, douce impatience, & le tout ensemble, pleurs de

joye au moindre regard favorable, torrent de larmes au moindre coup d'œil un peu froid, m'adorant aujourd'hui, m'idolatrant demain, plus qu'idolatre ensuite, se livrant à des hommages toujours nouveaux; enfin si l'on avoit partagé sa passion entre un million de cœurs, la part de chacun d'eux auroit été fort raisonnable, j'étois enchantée; deux siécles, si nous les passions ensemble, n'épuiseroient pas cette tendresse-là, disois-je en moi-méme, en voilà pour plus que je n'en userai; je ne craignois qu'une chose, c'est qu'il ne mourût de tant d'amour avant que d'arriver au jour de notre union. Quand nous fûmes mariez, j'eus peur qu'il n'expirât de joye. Helas, Madame, il ne mourut ni avant ni après, il soûtint fort bien sa joye. Le premier mois elle fut violente; le second elle devint plus calme à l'aide d'une de mes femmes qu'il trouva jolie; le troisiéme elle baissa à vûë d'œil, & le quatriéme il n'y en avoit plus. Ah c'étoit un triste personnage après cela que le mien.

LA PRINCESSE.

J'avoüe que cela est affligeant.

HORTENSE.

Affligeant, Madame, affligeant; imaginez vous ce que c'est que d'être humiliée, rebutée, abandonnée, & vous aurez quel-

que legere idée de tout ce qui compose la douleur d'une jeune femme alors. Etre aimée d'un homme autant que je l'étois, c'est faire son bonheur & ses délices, c'est être l'objet de toutes ses complaisances, c'est regner sur lui, disposer de son ame, c'est voir sa vie consacrée à vos désirs, à vos caprices, c'est passer la votre dans la flateuse conviction de vos charmes, c'est voir sans cesse qu'on est aimable, ah que cela est doux à voir, le charmant point de vûë pour une femme, en vérité tout est perdu quand vous perdez cela. Hé bien, Madame, cet homme dont vous étiez l'idole, concevez qu'il ne vous aime plus, & mettez-vous vis-à-vis de lui; la jolie figure que vous y ferez! Quel oprobre! Lui parlez-vous, toutes ses réponses sont des monosyllabes, oüi, non, car le dégoût est Laconique. L'approchez-vous, il fuit, vous plaignez-vous, il querelle; quelle vie! quelle chûte! quelle fin tragique! Cela fait frémir l'amour propre. Voilà pourtant mes avantures, & si je me rembarquois j'ai du malheur, je ferois encore naufrage, à moins que de trouver un autre Lelio.

LA PRINCESSE.

Vous ne tiendrez pas votre colere, & je chercherai de quoi vous récon-

cher avec les hommes.

HORTENSE.

Cela eſt inutile, je ne ſçache qu'un homme dans le monde qui pût me convertir là-deſſus, homme que je ne connois point, que je n'ai jamais vû que deux jours. Je revenois de mon Château pour retourner dans la Province dont mon mari étoit Gouverneur, quand ma chaiſe fut attaquée par des voleurs qui avoient déja fait plier le peu de gens que j'avois avec moi. L'homme dont je vous parle, accompagné de trois autres, vint à mes cris, & fondit ſur mes voleurs, qu'il contraignit à prendre la fuite, j'étois preſque évanoüie, il vint à moi, s'empreſſa à me faire revenir, & me parut le plus aimable, & le plus galant homme que j'aye encore vû: Si je n'avois pas été mariée, je ne ſçai ce que mon cœur ſeroit devenu, je ne ſçai pas trop même ce qu'il devint alors; mais il ne s'agiſſoit plus de cela, je priai mon liberateur de ſe retirer. Il inſiſta à me ſuivre près de deux jours, à la fin je lui marquai que cela m'enbaraſſoit, j'ajoûtai que j'allois joindre mon mari, & je tirai un diamant de mon doigt que je le preſſai de prendre, mais ſans le regarder il s'éloigna très-vîte, & avec quelque ſorte de douleur. Mon mari mourut deux mois après,

& je ne ſçai par quelle fatalité l'homme que j'ai vû m'eſt toujours reſté dans l'eſprit. Mais il y a apparence que nous ne nous reverrons jamais, ainſi mon cœur eſt en ſureté; mais qui eſt-ce qui vient à nous ?

LA PRINCESSE.

C'eſt un homme. à Lelio.

HORTENSE.

Il me vient une idée pour vous, ne ſçauroit-il pas qui eſt ſon Maître ?

LA PRINCESSE.

Il n'y a pas d'apparence; car Lelio perdit ſes gens à la derniere bataille, & il n'a que de nouveaux Domeſtiques.

HORTENSE.

N'importte, faiſons-lui toujours quelque queſtion.

SCENE II.

LA PRINCESSE, HORTENSE, ARLEQUIN.

Arlequin arrive d'un air deſœuvré en regardant de tous côtez. Il voit la Princeſſe & Hortenſe, & veut s'en aller.

LA PRINCESSE.

QUe cherches-tu, Arlequin, ton Maître eſt-il dans le Palais.

ARLEQUIN.

Madame, je fupplie votre Principauté de pardonner l'impertinence de mon étourderie ; fi j'avois fçû que votre préfence eût été ici, je n'aurois pas été affez nigaud pour y venir apporter ma perfonne

LA PRINCESSE.

Tu n'as point fait de mal. Mais dis-moi, cherche-tu ton Maître?

ARLEQUIN.

Tout jufte, vous l'avez deviné, Madame ; depuis qu'il vous a parlé tantôt, je l'ai perdu de vûë dans cette pefte de maifon, & ne vous déplaife, je me fuis auffi perdu moi. Si vous vouliez bien m'enfeigner mon chemin, vous me feriez plaifir ; il y a ici un fi grand tas de chambres, que j'y voyage depuis une heure fans en trouver le ,bout. Par la mardi, fi vous loüez tout cela, cela vous doit rapporter bien de l'argent pourtant. Que de fatras de meubles, de droleries, de colifichets, tout un Village vivroit un an de ce que cela vaut. Depuis fix mois que nous fommes ici, je n'avois point encore vû cela. Cela eft fi beau, fi beau, qu'on n'ofe pas le regarder, cela fait peur à un pauvre homme comme moi. Que vous êtes riches vous autres Princes, & moi qu'eft-ce que je fuis en comparaifon de cela ; mais

n'eſt-ce pas encore une autre impertinence que je fais de raiſonner avec vous comme avec ma pareille. *Hortenſe rit.*

ARLEQUIN.

Voilà votre camarade qui rit, j'aurai dit quelque ſotiſe. Adieu, Madame, je ſalue Votre Grandeur.

LA PRINCESSE.

Arrête, arrête.....

HORTENSE.

Tu n'as point dit de ſotiſe, au contraire tu me parois de bonne humeur.

ARLEQUIN.

Pardi je ris toujours, que voulez-vous je n'ai rien à perdre, vous vous amuſez à être riches vous autres, & moi je m'amuſe à être gaillard, il faut bien que chacun ait ſon amuſette en ce monde.

HORTENSE.

Ta condition eſt-elle bonne? es-tu bien avec Lelio?

ARLEQUIN.

Fort bien; nous vivons enſemble de bonne amitié, je n'aime pas le bruit, ni lui non plus, je ſuis drole, & cela l'amuſe: il me paye bien, me nourrit bien, m'habille bien honnêtement & de belle étofe, comme vous voyez, me donne par-ci par-là quelques petits profits, ſans ceux qu'il veut bien que je prenne, &

qu'il ne sçait pas, & comme cela je passe tout bellement ma vie.

LA PRINCESSE *à part.*

Il est aussi babillard que joyeux.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous sçavez une meilleure condition pour moi, Madame.

HORTENSE.

Non je n'en sçache point de meilleure que celle de ton Maître, car on dit qu'il est grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Il a l'air d'un garçon de famille.

HORTENSE.

Tu me réponds comme si tu ne sçavois pas qui il est.

ARLEQUIN.

Non, je n'en sçai rien, de bonne vérité. Je l'ai rencontré comme il sortoit d'une bataille; je lui fis un petit plaisir, il me dit grand merci. Il disoit que son monde avoit été tué, je lui répondis tanpis. Il me dit, tu me plais, veux-tu venir avec moi? Je lui dis taupe, je le veux bien. Ce qui fut dit fut fait, il prit encore d'autre monde, & puis le voilà qui part pour venir ici, & puis moi je parts de même, & puis nous voilà en voyage en courant la poste, qui est le train du diable; car parlant par respect, j'ai été près d'un mois sans pouvoir

m'asseoir. Ah ! les mauvaises mazettes.

LA PRINCESSE *en riant.*

Tu es un Historien bien exact.

ARLEQUIN.

Oh quand je compte quelque chose, je n'oublie rien ; bref, tant y a que nous arrivâmes ici mon Maître & moi. La Grandeur de Madame l'a trouvé brave homme, elle l'a favorisé de sa faveur ; car on l'appelle favori : il n'en est pas plus impertinent qu'il l'étoit pour cela, ni moi non plus. Il est courtisé & moi aussi ; car tout le monde me respecte, tout le monde est ici en peine de ma santé, & me demande mon amitié ; moi je la donne à tout hazard, cela ne me coûte rien, ils en feront ce qu'ils pourront, ils n'en feront pas grand chose. C'est un drole de mêtier que d'avoir un Maître ici qui a fait fortune ; tous les Courtisans veulent être les serviteurs de son valet.

LA PRINCESSE.

Nous n'en apprendrons rien, allons-nous-en. Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, sans compliment, je ne suis pas digne d'avoir cet adieu-là. (*quand elles sont parties*). Cette Princesse est une bonne femme ; elle n'a pas voulu me tourner le dos sans me faire une civilité. Bon, voilà mon Maître.

SCENE

SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Qu'est-ceque tu fais ici.

ARLEQUIN.

J'y fais connoissance avec la Princesse, & j'y reçois ses complimens.

LELIO

Que veux-tu dire avec ta connoissance & tes complimens? Est-ce que tu l'as vûë la Princesse? Où est elle?

ARLEQUIN.

Nous venons de nous quitter.

LELIO.

Explique-toi donc, que t'a-t-elle dit?

ARLEQUIN.

Bien des choses. Elle me demandoit si nous nous trouvions bien ensemble, comment s'appelloit votre pere & votre mere, de quel métier ils étoient, s'ils vivoient de leurs rentes ou de celles d'autrui. Moi, je lui ai dit, que le diable emporte celui qui les connoit, je ne sçai pas quelle mine ils ont, s'ils sont nobles ou vilains, gentilhommes ou laboureurs, mais que vous

aviez l'air d'un enfant d'honnêtes gens, après cela elle m'a dit : Je vous saluë, & moi je lui ai dit, vous me faites trop de graces, & puis c'est tout.

LELIO *à part.*

Quel galimatias ! tout ce que j'en puis comprendre, c'est que la Princesse s'est informée de lui s'il me connoissoit ; enfin tu lui as donc dis que tu ne sçavois pas qui je suis.

ARLEQUIN.

Oüi : cependant je voudrois bien le sçavoir ; car quelquefois cela me chicanne : dans la vie il y a tant de fripons, tant de vauriens qui courent par le monde pour fourber l'un, pour attraper l'autre, & qui ont bonne mine comme vous ; je vous croi un honnête garçon moi.

LELIO *en riant.*

Va, va, ne t'embarasse pas Arlequin, tu as bon Maître, je t'en assure.

ARLEQUIN.

Vous me payez bien, je n'ai pas besoin d'autre caution, & au cas que vous soiez quelque Bohemien, pardi au moins vous êtes un Bohemien de bon compte.

LELIO.

En voilà assez, ne fors point du respect que tu me dois.

ARLEQUIN.

Tenez, d'un autre côté je m'imagine quelquefois que vous êtes quelque grand Seigneur; car j'ai entendu dire qu'il y a eu des Princes qui ont couru la pretantaine ponr s'ébaudir, & peut-être que c'est un vertigo qui vous a pris aussi.

LELIO *à part.*

Ce benest-là se seroit-il apperçû de ce que je suis..... Et par où juge-tu que je pourrois être un Prince. Voilà une plaisante idée, est-ce par le nombre des équipages que j'avois quand je t'ai pris? par ma magnificence?

ARLEQUIN.

Bon, belles bagatelles, tout le monde a de cela; mais par la mardi, personne n'a si bon cœur que vous, & il m'est avis que c'est-là la marque d'un Prince.

LELIO.

On peut avoir le cœur bon sans être Prince, & pour l'avoir tel, un Prince a plus à travailler qu'un autre: mais comme tu es attaché à moi, je veux bien te confier que je suis un homme de condition qui me divertit à voyager inconnu pour étudier les hommes, & voir ce qu'ils font dans tous les Etats, je suis jeune, c'est une étude qui me sera nécessaire un jour; voilà mon secret, mon enfant.

ARLEQUIN.

Ma foi cette étude-là ne vous apprendra rien que misere : ce n'étoit pas la peine de courir la poste pour aller étudier toute cette racaille, qu'est-ce que vous ferez de cette connoissance des hommes, vous n'apprendrez rien que des pauvretez.

LELIO.

C'est qu'ils ne me tromperont plus.

ARLEQUIN.

Cela vous gâtera.

LELIO.

D'où vient ?

ARLEQUIN.

Vous ne serez plus si bon enfant quand vous serez bien sçavant sur cette race-là. En voyant tant de canailles, par dépit, canaille vous deviendrez.

LE PRINCE *à part les premiers mots.*

Il ne raisonne pas mal. Adieu, te voilà instruit, garde-moi le secret, je vais retrouver la Princesse.

ARLEQUIN.

De quel côté tournerai-je pour retrouver notre cuisine.

LELIO.

Ne sçais-tu pas ton chemin, tu n'as qu'à traverser cette galerie-là.

SCENE IV.

LELIO *seul.*

LA Princeſſe cherche à me connoître, & me confirme dans mes ſoupçons, les ſervices que je lui ai rendu ont diſpoſé ſon cœur à me vouloir du bien, & mes reſpects empreſſez l'ont perſuadée que je l'aimois ſans oſer le dire. Depuis que j'ai quitté les Etats de mon pere, & que je voyage ſous ce déguiſement pour hâter l'experience dont j'aurai beſoin, ſi je régne un jour, je n'ai fait nulle part un ſejour ſi long qu'ici, à quoi donc aboutira-t-il ? Mon pere ſouhaite que je me marie, & me laiſſe le choix d'une épouſe. Ne dois-je pas m'en tenir à cette Princeſſe ? Elle eſt aimable, & ſi je lui plais, rien n'eſt plus flateur pour moi que ſon inclination; car elle ne me connoît pas. N'en cherchons donc point d'autre qu'elle; déclarons-lui qui je ſuis, enlevons-la au Prince de Caſtille qui envoye la demander. Elle ne m'eſt pas indifferente; mais que je l'aimerois ſans le ſouvenir inutile que je garde encore de cette belle perſonne que je ſauvai des mains des voleurs.

SCENE V.

LELIO, HORTENSE *à qui un Garde dit en montrant Lelio.*

LE voilà, Madame.

LELIO *surpris.*

Je connois cette Dame-là.

HORTENSE *étonnée.*

Que vois-je ?

LELIO *s'approchant.*

Me reconnoissez-vous, Madame.

HORTENSE.

Je croi que oüy, Monsieur.

LELIO.

Me fuirez-vous encore ?

HORTENSE.

Il le faudra peut-être bien.

LELIO.

Eh pouquoi donc le faudra-t-il ? vous déplais-je tant que vous ne puissiez au moins suporter ma vûë.

HORTENSE.

Monsieur, la conversation commence d'une maniere qui m'embarasse, je ne sçai que vous répondre, je ne sçaurois vous

dire que vous me plaisez.

LELIO.

Non, Madame, je ne l'exige point non plus, ce bonheur-là n'est pas fait pour moi, & je ne merite sans doute que votre indiference.

HORTENSE.

Je ne serois pas assez modeste, si je vous disois que vous l'étes trop; mais de quoi s'agit-il, je vous estime, je vous ai une grande obligation, nous nous retrouvons ici, nous nous reconnoissons, vous n'avez pas besoin de moi, vous avez la Princesse, que pouriez-vous me vouloir encore?

LELIO.

Vous demander la seule consolation de vous ouvrir mon cœur,

HORTENSE.

Oh je vous consolerois mal; je nai point de talens pour être confidente.

LELIO.

Vous confidente, Madame, ah vous ne voulez pas m'entendre.

HORTENSE.

Non, je suis naturelle, & pour preuve de cela, vous pouvez vous expliquer mieux, je ne vous en empêche point, cela est sans consequence.

LELIO.

Eh quoi, Madame, le chagrin que j'eus en vous quittant il y a ſept ou huit mois, ne vous a point appris mes ſentimens.

HORTENSE.

Le chagrin que vous eûtes en me quittant, & à propos de quoi, qu'eſt-ce que c'étoit que votre triſteſſe, rappellez-m'en le ſujet, voyons, car je ne m'en ſouviens plus.

LELIO.

Que ne m'en coûta-t-il pas pour vous quitter ? vous que j'aurois voulu ne quitter jamais, & dont il faudra pourtant que je me ſépare.

HORTENSE.

Quoi c'eſt-là ce que vous entendiez ; en vérité je ſuis confuſe de vous avoir demandé cette explication-là : je vous prie de croire que j'étois dans la meilleure foi du monde.

LELIO.

Je voi bien que vous ne voudrez jamais en apprendre davantage.

HORTENSE *le regardant de côté.*

Vous ne m'avez donc point oublié ?

LELIO.

Non, Madame, je ne l'ai jamais pû, & puiſque je vous revois, je ne le pourai jamais..... Mais quelle étoit mon erreur, quand

quand je vous quittai ; je crus recevoir de vous un regard dont la douceur me pénetra ; mais je voi bien que je me suis trompé.

HORTENSE.

Je me souviens de ce regard-là par éxemple.

LELIO.

Eh que pensiez-vous, Madame ! en me regardant ainsi.

HORTENSE.

Je pensois apparamment que je vous devois la vie.

LELIO.

C'étoit donc une pure reconnoissance.

HORTENSE.

J'aurois de la peine à vous rendre compte de cela ; j'étois pénétrée du service que vous m'aviez rendu, de votre générosité, vous alliez me quitter, je vous voyois triste, je l'étois peut-être moi-même, je vous regardai comme je pus, sans sçavoir comment, sans me gêner ; il y a des momens où des regards signifient ce qu'ils peuvent, on ne répond de rien, on ne sçai point trop ce qu'on y met, il y entre trop de choses, & peut-être de tout, tout ce que je sçai, c'est que je me serois bien passée de sçavoir votre secret.

LELIO.

Eh que vous importe de le sçavoir, puisque j'en souffrirai tout seul.

HORTENSE.

Tout seul! ôtez-moi donc mon cœur, ôtez-moi ma reconnoissance, ôtez-vous vous-même ...... Que vous dirai-je; je me meffie de tout.

LELIO.

Il est vrai que votre pitié m'est bien dûë, j'ai plus d'un chagrin, vous ne m'aimerez jamais, & vous m'avez dit que vous étiez mariée.

HORTENSE.

Hé bien je suis veuve, perdez du moins la moitié de vos chagrins; à l'égard de celui de n'être point aimé ......

LELIO.

Achevez, Madame, à l'égard de celui-là.

HORTENSE.

Faites comme vous pourez, je ne suis pas mal intentionnée .... Mais supposons que je vous aime, n'y a-t-il pas une Princesse qui croit que vous l'aimez, qui vous aime peut-être elle-même, qui est la Maitresse ici, qui est vive, qui peut disposer de vous & de moi. A quoi donc mon amour aboutiroit-il?

LELIO.

Il n'aboutira à rien, dès-lors qu'il n'est qu'une supposition.

HORTENSE.

J'avois oublié que je le supposois.

LELIO.

Ne deviendra-t-il jamais réel?

HORTENSE *s'en allant.*

Je ne vous dirai plus rien; vous m'avez demandé la consolation de m'ouvrir votre cœur, & vous me trompez; au lieu de cela vous prenez la consolation de voir dans le mien: je sçai votre secret, en voilà assez, laissez-moi garder le mien, si je l'ai encore. *Elle part.*

LELIO *un moment seul.*

Voici un coup de hazard qui change mes desseins; il ne s'agit plus maintenant d'épouser la Princesse; tâchons de m'assurer parfaitement du cœur de la personne que j'aime, & s'il est vrai qu'il soit sensible pour moi......

HORTENSE *revient.*

J'oubliois à vous informer d'une chose, la Princesse vous aime, vous pouvez aspirer à tout, je vous l'apprends de sa part, il en arrivera ce qu'il pourra. Adieu.

LELIO *l'arrêtant avec un air & un ton de surprise.*

Hé de grace, Madame, arrêtez-vous

un inſtant : Quoi la Princeſſe elle-même vous auroit chargée de me dire........

HORTENSE.

Voilà de grands tranſports ; mais je n'ai pas charge de les rapporter, j'ai dit ce que j'avois à vous dire, vous m'avez entendu, je n'ai pas le tems de le repeter, & je n'ai rien à ſçavoir de vous. *Elle s'en va, Lelio piqué l'arrête.*

LELIO.

Et moi, Madame, ma réponſe à cela eſt que je vous adore, & je vais de ce pas la porter à la Princeſſe.

HORTENSE *l'arrêtant.*

Y ſongez-vous, ſi elle ſçait que vous m'aimez, vous ne pourez plus me le dire, je vous en avertis.

LELIO.

Cette réflexion m'arrête. Mais il eſt cruel de ſe voir ſoupçonné de joye, quand on n'a que du trouble.

HORTENSE *d'un air de dépit.*

Oh fort cruel, vous avez raiſon de vous fâcher, la vivacité qui vient de me prendre, vous fait beaucoup de tort, il doit vous reſter de violens chagrins.

LELIO *lui baiſant la main.*

Il ne me reſte que des ſentimens de tendreſſe, qui ne finiront qu'avec ma vie.

HORTENSE.

Que voulez - vous que je fasse de ces sentimens-là.

LELIO.

Que vous les honoriez d'un peu de retour.

HORTENSE.

Je ne veux point ; car je n'oserois.

LELIO.

Je réponds de tout, nous prendrons nos mesures, & je suis d'un rang . . . . .

HORTENSE.

Votre rang est d'être un homme aimable & vertueux, & c'est-là le plus beau rang du monde; mais je vous dis encore une fois que cela est résolu, je ne vous aimerai point, je n'en conviendrai jamais. Qui moi, vous aimer . . . . vous accorder mon amour, pour vous empêcher de régner, pour causer la perte de votre liberté, peut-être pis, mon cœur vous feroit-là de beaux présens : Non Lelio, n'en parlons plus, donnez-vous tout entier à la Princesse, je vous le pardonne, cachez votre tendresse, pour moi, ne me demandez plus la mienne, vous vous exposeriez à l'obtenir, je ne veux point vous l'accorder, je vous aime trop pour vous perdre, je ne peux pas vous mieux dire. Adieu ; je croi que quelqu'un vient.

LELIO *l'arrête.*

J'obéïrai, je me conduirai comme vous voudrez, je ne vous demande plus qu'une grace, c'est de vouloir bien, quand l'occasion s'en présentera, que j'aye encore une conversation avec vous.

HORTENSE.

Prenez-y garde, une conversation en amenera une autre, & cela ne finira point, je le sens bien.

LELIO.

Ne me refusez pas.

HORTENSE.

N'abusez point de l'envie que j'ai d'y consentir.

LELIO.

Je vous en conjure.

HORTENSE *en s'en allant.*

Soit, perdez-vous donc, puisque vous le voulez.

SCENE VI.

LELIO *seul.*

JE suis au comble de la joye; j'ai retrouvé ce que j'aimois, j'ai touché le seul cœur qui pouvoit rendre le mien heureux;

il ne s'agit plus que de convenir avec cette aimable perſonne de la maniere dont je m'y prendrai pour m'aſſurer ſa main.

SCENE VII.

FREDERIC, LELIO.

FREDERIC.

PUis-je avoir l'honneur de vous dire un mot.

LELIO.

Volontiers, Monſieur.

FREDERIC.

Je me flatte d'être de vos amis.

LELIO.

Vous me faites honneur.

FREDERIC.

Sur ce pied-là je prendrai la liberté de vous prier d'une choſe. Vous ſçavez que le premier Secretaire d'Etat de la Princeſſe vient de mourir, & je vous avoüe que j'aſpire à ſa place ; dans le rang où je ſuis, je n'ai plus qu'un pas à faire pour la remplir ; naturellement elle me paroît dûë : il y a vingt-cinq aus que je ſers l'Etat en qualité de Conſ iller de la Princeſſe, je ſçai combien elle vous eſti-

me & défere à vos avis, je vous prie de faire ensorte qu'elle pense à moi, vous ne pouvez obliger personne qui soit plus votre serviteur que je le suis. On sçait à la Cour en quels termes je parle de vous.

LELIO *le regardant d'un air aisé.*

Vous y dites donc beaucoup de bien de moi.

FREDERIC.

Assurément.

LELIO.

Ayez la bonté de me regarder un peu fixement en me disant cela.

FREDERIC.

Je vous le répete encore. D'où vient que vous me tenez ce discours.

LELIO. *après l'avoir examiné.*

Oüi, vous soûtenez cela à merveille; l'admirable homme de Cour que vous êtes.

FREDERIC.

Je ne vous comprends pas.

LELIO.

Je vais m'expliquer mieux. C'est que le service que vous me demandez, ne vaut pas qu'un honnête homme pour l'obtenir, s'abaisse jusqu'à trahir ses sentimens.

FREDERIC.

Jusqu'à ttahir mes sentimens! & par où

jugez-vous que l'amitié dont je vous parle ne ſoit pas vraye.

LELIO.

Vous me haïſſez, vous dis-je, je le ſçai, & ne vous en veux aucun mal, il n'y a que l'artifice dont vous vous ſervez, que je condamne.

FREDERIC.

Je voi bien que quelqu'un de mes ennemis vous aura indiſpoſé contre moi.

LELIO.

C'eſt de la Princeſſe elle-même que je tiens ce que je vous dis, & quoiqu'elle ne m'en ait fait aucun miſtere, vous ne le ſçauriez pas ſans vos complimens. J'ignore ſi vous avez craint la confiance dont elle m'honore; mais depuis que je ſuis ici, vous n'avez rien oublié pour lui donner de moi des idées déſavantageuſes, & vous tremblez tous les jours, dites-vous, que je ne ſois un eſpion gagé de quelque Puiſſance, ou quelque Avanturier qui s'enfuira au premier jour avec de grandes ſommes, ſi on le met en état d'en prendre, oh ſi vous appellez cela de l'amitié, vous en avez beaucoup pour moi; mais vous aurez de la peine à faire paſſer votre définition.

FREDERIC *d'un ton ſerieux.*

Puiſque vous êtes ſi bien inſtruit, je vous avoûrai franchement que mon zele

pour l'Etat m'a fait tenir ces discours-là, & que je craignois qu'on ne se repentît de vous avancer trop, je vous ai crû suspect & dangereux ; voilà la vérité.

LELIO.

Parbleu vous me charmez de me parler ainsi, vous ne vouliez me perdre que parce que vous me soupçonniez d'être dangereux pour l'Etat, vous êtes loüable, Monsieur, & votre zele est digne de récompense, il me servira d'éxemple. Oüi je le trouve si beau que je veux l'imiter, moi qui dois tant à la Princesse. Vous avez craint qu'on ne m'avançât, parce que vous me croyez un espion, & moi je craindrois qu'on ne vous fist Ministre, parce que je ne croi pas que l'Etat y gagnât, ainsi je ne parlerai point pour vous. Ne m'en loüez-vous pas aussi.

FREDERIC.

Vous êtes fâché.

LELIO.

Non, en homme d'honneur, je ne suis pas fait pour me venger de vous.

FREDERIC.

Rapprochons nous. Vous êtes jeune ; la Princesse vous estime, & j'ai une fille aimable, qui est un assez bon parti ; unissons nos interêts, & devenez mon gendre.

LELIO.

Vous n'y penſez pas, mon cher Monſieur, ce Mariage-là ſeroit une conſpiration contre l'Etat, il faudroit travailler à vous faire Miniſtre.

FREDERIC.

Vous refuſez l'offre que je vous fais?

LELIO.

Un eſpion devenir votre gendre, votre fille devenir la femme d'un Avanturier! Ah je vous demande grace pour elle, j'ai pitié de la victime que vous voulez ſacrifier à votre ambition, c'eſt trop aimer la fortune.

FREDERIC.

Je croi offrir ma fille à un homme d'honneur, & d'ailleurs vous m'accuſez d'un plaiſant crime, d'aimer la fortune. Qui eſt-ce qui n'aimeroit pas à gouverner.

LELIO.

Celui qui en ſeroit digne.

FREDERIC.

Celui qui en ſeroit digne?

LELIO.

Oüi, & c'eſt l'homme qui auroit plus de vertu que d'ambition & d'avarice. Oh cet homme-là n'y verroit que de la peine.

FREDERIC.

Vous avez bien de la fierté.

LELIO.

Point du tout, ce n'eſt que du zele.

FREDERIC.

Ne vous flattez pas tant, on peut tomber de plus haut que vous n'êtes, & la Princeſſe verra clair un jour.

LELIO.

Ah vous voila dans votre figure naturelle, je vous vois le viſage à préſent, il n'eſt pas joli; mais cela vaut toujours mieux que le maſque que vous portiez tout à l'heure.

SCENE VIII.

LELIO, FREDERIC, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

JE vous cherchois, Lelio. Vous êtes de ces perſonnes que les Souverains doivent s'attacher; il ne tiendra pas à moi que vous ne vous fixiez ici, & j'eſpere que vous accepterez l'emploi de mon premier Secretaire d'Etat, que je vous offre.

LELIO.

Vos bontez ſont infinies, Madame, mais mon métier eſt la guerre.

LA PRINCESSE.

Vous faites mieux qu'un autre tout ce que vous voulez faire, & quand votre préfence fera néceffaire à l'Armée, vous choifirez pour éxercer vos fonctions ici ceux que vous en jugerez les plus capables, ce que vous ferez, n'eft pas fans éxemple dans cet Etat.

LELIO.

Madame, vous avez d'habiles gens ici, d'anciens Serviteurs, à qui cet emploi convient mieux qu'à moi.

LA PRINCESSE.

La fuperiorité de mérite doit l'emporter en pareil cas fur l'ancienneté de fervices, & d'ailleurs Frederic eft le feul que cette fonction pouvoit regarder, fi vous n'y étiez pas, mais il m'eft affectionné, & je fuis sûr qu'il fe foûmet de bon cœur au choix qui m'a paru le meilleur. Frederic, foyez ami de Lelio, je vous le recommande.

Frederic fait une profonde réverence.

LA PRINCESSE *continuë.*

C'eft aujourd'hui le jour de ma naiffance, & ma Cour, fuivant l'ufage, me donne aujourd'hui une fefte que je vais voir. Lelio, donnez-moi la main pour m'y conduire, vous y verra-t-on, Frederic?

FREDERIC.

Madame, les fêtes ne me conviennent plus.

SCENE IX.

FREDERIC *seul.*

SI je ne viens à bout de perdre cet homme-là, ma chûte est sure. Un homme sans nom, sans parens, sans patrie; car on ne sçait d'où il vient, m'arrache le Ministere, le fruit de trente années de travail. Quel coup de malheur! je ne puis digerer une aussi bizare avanture, & je n'en sçaurois douter: c'est l'amour qui a nommé ce Ministre-là; oüi la Princesse a du penchant pour lui. Ne pouroit-on sçavoir l'histoire de sa vie errante, & prendre ensuite quelques mesures avec l'Ambassadeur de Roy de Castille, dont j'ai la confiance. Voici le Valet de cet Avanturier, tâchons à quelque prix que ce soit, de le mettre dans mes interêts, il pourra m'être utile. Bonjour Arlequin.



SCENE X.

FREDERIC, ARLEQUIN.

Il entre en comptant de l'argent dans son chapeau.

FREDERIC.

Est-tu bien riche ?

ARLEQUIN.

Chut. Vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six, & vingt-sept sols. J'en avois trente, comptez, vous, Monseigneur le Conseiller, n'est-ce pas trois sols que je perds.

FREDERIC.

Cela est juste.

ARLEQUIN.

He bien, que le diable emporte le jeu, & les fripons avec.

FREDERIC.

Quoi tu jure pour trois sols de perte ! Oh je veux te rendre la joye. Tiens voilà une pistole.

ARLEQUIN.

Le brave Conseiller que vous êtes (*Il saute*) hi hi. Vous méritez bien une capriolle.

FREDERIC.

Te voilà de meilleure humeur.

ARLEQUIN.

Quand j'ai dit, que le diable emporte les fripons, je ne vous comptois pas au moins.

FREDERIC.

J'en suis persuadé.

ARLEQUIN *recomptant son argent.*

Mais il me manque toujours trois sols.

FREDERIC.

Non, car il y a bien des trois sols dans une pistole.

ARLEQUIN.

Il y a bien des trois sols dans une pistole; mais cela ne fait rien aux trois sols qui manquent dans mon chapeau.

FREDERIC.

Je voi bien qu'il t'en faut encore une autre.

ARLEQUIN.

Ho ho deux caprioles.

FREDERIC.

Aimes-tu l'argent?

ARLEQUIN.

Beaucoup?

FREDERIC.

Tu serois donc bien aise de faire une petite fortune?

Arlequin,

ARLEQUIN.

Quand elle feroit groffe, je la prendrois en patience.

FREDERIC.

Ecoutes, j'ai bien peur que la faveur de ton Maître ne foit pas longue; elle eft un grand coup de hazard.

ARLEQUIN.

C'eft comme s'il l'avoit gagnée aux cartes.

FREDERIC.

Le connois-tu ?

ARLEQUIN.

Non; je croi que c'eft quelque enfant trouvé.

FREDERIC.

Je te confeillerois de t'attacher à quelqu'un de ftable, à moi, par éxemple.

ARLEQUIN.

Ah vous avez l'air d'un bon homme; mais vous êtes trop vieux.

FREDERIC.

Comment trop vieux !

ARLEQUIN.

Oüi, vous mourrez bientôt, & vous me laifferiez orfelin de votre amitié.

FREDERIC.

J'efpere que tu ne feras pas bon Prophete; mais je puis te faire beaucoup de bien en très-peu de tems.

ARLEQUIN.

Tenez vous avez raiſon, mais on ſçait bien ce qu'on quitte, & l'on ne ſçait pas ce que l'on prend. Je n'ai point d'eſprit, mais de la prudence j'en ai que c'eſt une merveille, & voilà comme je dis, un homme qui ſe trouve bien aſſis, qu'a-t-il beſoin de ſe mettre debout; j'ai bon pain, bon vin, bonne fricaſſée, & bon viſage, cent écus par an & les étrennes au bout, cela n'eſt-il pas magnifique?

FREDERIC.

Tu me cites-là de beaux avantages. Je ne prétends pas que tu t'attaches à moi pour être mon domeſtique, je veux te donner des emplois qui t'enrichiront, & pardeſſus le marché, te marier avec une jolie fille qui a du bien.

ARLEQUIN.

Oh dame ma prudence dit que vous avez raiſon, je ſuis debout, & vous me faites aſſeoir, cela vaut mieux.

FREDERIC.

Il n'y a point de comparaiſon.

ARLEQUIN.

Pardi vous me traitez comme votre enfant, il n'y a pas à tortiller à cela. Du bien, des emplois & une jolie fille; voilà une pleine boutique de vivres, d'argent & de friandiſes, par la ſanguienne, vous m'ai-

mez beaucoup pourtant.

FREDERIC.

Oüi, ta fisionomie me plaît, je te trouve un bon garçon.

ARLEQUIN.

Oh pour cela je suis drole comme un coffre ; laissez faire, nous rirons comme des fous ensemble : mais allons faire venir ce bien, ces emplois, & cette jolie fille ; car j'ai hâte d'être riche & bien aise.

FREDERIC.

Ils te sont assurez, te dis-je ; mais il faut que tu me rende un petit service, puisque tu te donnes à moi, tu n'en dois pas faire de difficulté.

ARLEQUIN.

Je vous regarde comme mon pere.

FREDERIC.

Je ne veux de toi qu'une bagatelle. Tu es chez le Seigneur Lelio, je serois curieux de sçavoir qui il est. Je souhaiterois donc que tu y restasse encore trois semaines ou un mois, pour me rapporter tout ce que tu lui entendras dire en particulier, & tout ce que tu lui verras faire. Il peut arriver que dans des momens un homme chez lui dise de certaines choses, & en fasse d'autres qui le décelent, & dont on peut tirer des conjectures. Observe tout soigneusement, & en attendant que je te

récompenſe entierement, voilà par avance de l'argent que je te donne encore.

ARLEQUIN

Avancez-moi encore la fille, nous la rabatrons ſur le reſte.

FREDERIC.

On ne paye un ſervice qu'après qu'il eſt rendu, mon enfant, c'eſt la coûtume.

ARLEQUIN.

Coûtume de vilain que cela !

FREDERIC.

Tu n'attendras que trois ſemaines.

ARLEQUIN.

J'aime mieux vous faire mon billet, comme quoi j'aurai reçû cette fille à compte : je ne plaidrai pas contre mon écrit.

FREDERIC.

Tu me ſerviras de meilleur courage en l'attendant, acquitte-toi d'abord de ce que je te dis, pourquoi heſite-tu ?

ARLEQUIN.

Tout franc, c'eſt que la commiſſion me chifonne.

FREDERIC.

Quoi tu mets mon argent dans ta poche, & tu refuſe de me ſervir ?

ARLEQUIN.

Ne parlons point de votre argent, il eſt fort bon, je n'ai rien à lui dire ; mais tenez, j'ai opinion que vous voulez me donner

un office de fripon ; car qu'eſt-ce que vous voulez faire des paroles du Seigneur Lelio mon Maître ? La.

FREDERIC.

C'eſt une ſimple curioſité qui me prend.

ARLEQUIN.

Hom . . . il y a de la malice là-deſſous ; vous avez l'air d'un ſournois, je m'en vais gager dix ſols contre vous que vous ne vallez rien.

FREDERIC.

Que te mets-tu donc dans l'eſprit, tu n'y ſonges pas, Arlequin.

ARLEQUIN *d'un ton triſte.*

Allez, vous ne devriez pas tenter un pauvre garçon qui n'a pas plus d'honneur qu'il lui en faut, & qui aime les filles. J'ai bien de la peine à m'empêcher d'être un coquin, faut-il que l'honneur me ruine, qu'il m'ôte mon bien, mes emplois & une jolie fille ; par la mardi, vous êtes bien méchant, d'avoir été trouver l'invention de cette fille.

FREDERIC *à part.*

Ce butord-là m'inquiete avec ſes réflexions : encore une fois, es-tu fou d'être ſi long-tems à prendre ton parti D'où vient ton ſcrupule, de quoi s'agit-il, de me donner quelques inſtructions innocentes ſur le chapitre d'un homme inconnu, qui

demain tombera peut-être, & qui te laiſſera ſur le pavé. Songes-tu bien que je t'offre la fortune, & que tu la perds.

ARLEQUIN.

Je ſonge que cette commiſſion-là ſent le tricot tout pur, & par bonheur que ce tricot fortifie mon pauvre honneur qui a penſé barguigner. Tenez, votre jolie fille ce n'eſt qu'une guenon, vos emplois de la marchandiſe de chien ; voilà mon dernier mot, & je m'en vais tout droit trouver la Princeſſe & mon Maître, peut-être qu'ils recompenſeront le dommage que je ſouffre pour l'amour de ma bonne conſcience.

FREDERIC.

Comment tu vas trouver la Princeſſe & ton Maître ; & d'où vient ?

ARLEQUIN.

Pour leur compter mon déſaſtre & toute votre marchandiſe.

FREDERIC.

Miſerable ! as-tu donc réſolu de me perdre, de me deshonorer.

ARLEQUIN.

Bon ; quand on n'a point d'honneur ; eſt-ce qu'il faut avoir de la réputation.

FREDERIC.

Si tu parles, malheureux que tu es ; je prendrai de toi une vengeance terrible, ta

vie me répondra de ce que tu feras, m'entends tubien?

ARLEQUIN *se mocquant.*

Brrrr! Ma vie n'a jamais servi de caution; je boirai encore bouteille trente ans après votre trépassement. Vous êtes vieux comme le pere à tretous, & moi je m'appelle le cadet Arlequin. Adieu.

FREDERIC *outré.*

Arrête, Arlequin, tu me mets au désespoir, tu ne sçais pas la consequence de ce que tu vas faire mon enfant, tu me fais trembler; c'est toi-même que je te conjure d'épargner en te priant de sauver mon honneur; encore une fois arrête, la situation d'esprit où tu me mets ne me punit que trop de mon imprudence.

ARLEQUIN *comme transporté.*

Comment, cela est épouventable, je passe mon chemin sans songer à mal, & puis vous venez à l'encontre de moi pour m'offrir des filles, & puis vous me donnez une pistole pour trois sols, est-ce que cela se fait? moi je prends cela parce que je suis honnête, & puis vous me fourbés encore avec je ne sçai combien d'autres pistoles que j'ai dans ma poche, & que je ferai venir en témoignage contre vous, comme quoi vous avez mitonné le cœur d'un innocent, qui a eu sa conscience &

la crainte du bâton devant les yeux, & qui sans cela auroit trahi son bon Maître, qui est le plus brave & le plus gentil garçon, le meilleur corps qu'on puisse trouver dans tous les corps du monde., & le factotum de la Pjincesse, cela se peut-il souffrir.?

FREDERIC.

Doucement, Arlequin, quelqu'un peut venir, j'ai tort; mais finissons, j'acheterai ton silence de tout ce que tu voudras: parle, que me demande-tu?

ARLEQUIN.

Je ne vous ferai pas bon marché, pernez-y garde.

FREDERIC.

Dis ce que tu veux, tes longueurs me tuent.

ARLEQUIN *reflechissant.*

Pourtant ce que c'est que d'être honnête homme; je n'ai que cela pour tout potage, moi. Voyez comme je me quarre avec vous. Allons, présentez-moi votre Requête, appellez-moi un peu Monseigneur, pour voir comment cela fait, je suis Fredetic à cette heure, & vous, vous êtes Arlequin.

FREDERIC *à part.*

Je ne sçais où j'en suis, quand je nierois le fait, c'est un homme simple qu'on n'en croira que trop sur une infinité d'au-

tres

tres préſomptions, & la quantité d'argent que je lui ai donné, prouve encore contre moi. (*à Arlequin.*) Finiſſons, mon enfant; que te faut-il?

ARLEQUIN.

Oh, tout bellement, pendant que je ſuis Frederic, je veux profiter un petit brin de ma Seigneurie; quand j'étois Arlequin, vous faiſiez le gros dos avec moi: à cette heure que c'eſt vous qui l'êtes, je veux prendre ma revanche.

FREDERIC *ſoupire.*

Ah je ſuis perdu!

ARLEQUIN.

Il me fait pitié; allons, conſolez-vous, je ſuis las de faire le glorieux, cela eſt trop ſot, il n'y a que vous autres qui puiſſiez vous accoûtumer à cela. Ajuſtons-nous?

FREDERIC.

Tu n'as qu'à dire.

ARLEQUIN.

Avez-vous encore de cet argent jaune; j'aime cette couleur-là; elle dure plus longtems qu'une autre.

FREDERIC.

Voilà tout ce qui m'en reſte.

ARLEQUIN.

Bon. Ces piſtoles-là, c'eſt pour votre pénitence de m'avoir donné les autres piſ-

toles. Venons au reste de la boutique. Parlons des emplois.

FREDERIC.

Mais ces emplois, tu ne peux les exercer qu'en quittant ton Maître.

ARLEQUIN.

J'aurai un Commis, & pour l'argent qu'il m'en coûtera, vous me donnerez une bonne pension de cent écus par an.

FREDERIC.

Soit, tu seras content; mais me promets-tu de te taire.

ARLEQUIN.

Touchez-là, c'est marché fait.

FREDERIC.

Tu ne te repentiras pas de m'avoir tenu parole. Adieu, Arlequin, je m'en vais tranquille.

ARLEQUIN *le rappellant.*

ſtſtſtſtſt....

FREDERIC, *revenant.*

Que me veux-tu?

ARLEQUIN.

Et à propos, nous oublions cette jolie fille.

FREDERIC.

Tu dis que c'est une guenon.

ARLEQUIN.

Oh, j'aime assez les guenons.

FREDERIC.

He bien, je tâcherai de te la faire avoir.

ARLEQUIN.

Et moi je tâcherai de me taire.

FREDERIC.

Puisqu'il te la faut absolument, ou reviens me trouver tantôt, tu la verras. *(à part.)* Peut-être me le débauchera-t-elle mieux que je n'ai sçû faire.

ARLEQUIN.

Je veux avoir son cœur sans tricherie.

FREDERIC.

Sans doute. Sortons d'ici.

ARLEQUIN.

Dans un quart d'heure je suis à vous. Tenez-moi la fille prête.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

MOn bijou, j'ai fait une offense envers vos graces, & je suis d'avis de vous en demander pardon, pendant que j'en ai la repentance.

LISETTE.

Quoi un si joli garçon que vous, est-il capable d'offenser quelqu'un.

ARLEQUIN.

Un aussi joli garçon que moi. Oh cela me confond; je ne mérite pas le pain que je mange.

LISETTE.

Pourquoi donc? qu'avez-vous fait?

ARLEQUIN.

J'ai fait une insolence; donnez-moi con-

ſeil, voulez-vous que je m'en accuſe à genoux, ou bien ſur mes deux jambes ? dites-moi ſans façon, faites-moi bien de la honte, ne m'épargnez pas.

LISETTE.

Je ne veux ni vous battre, ni vous voir à genoux, je me contenterai de ſçavoir ce que vous avez dit.

ARLEQUIN *s'agenoüillant.*

Ma mie, vous n'êtes point aſſez rude, mais je ſçai mon devoir.

LISETTE.

Levez-vous donc, mon cher, je vous ai déja pardonné.

ARLEQUIN.

Ecoutez-moi, j'ai dit en parlant de votre inimitable perſonne, j'ai dit, le reſte eſt ſi gros qu'il m'étrangle.

LISETTE.

Vous avez dit ?

ARLEQUIN.

J'ai dit que vous n'étiez qu'une guenon.

LISETTE *fâchée.*

Pourquoi donc m'aimez-vous, ſi vous me trouvez telle ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Je confeſſe que j'en ai menti.

LISETTE.

Je me croiois plus ſuportable. Voilà la vérité.

ARLEQUIN.

Ne vous ai-je pas dit que j'étois un miſerable ; mais, mamour, je n'avois pas encore vû votre gentil minois..... ois ... ois .... ois ...

LISETTE.

Comment vous ne me connoiſſiez pas dans ce tems-là, vous ne m'aviez jamais vûë ?

ARLEQUIN.

Pas ſeulement le bout de votre nez.

LISETTE.

Eh, mon cher Arlequin, je ne ſuis plus fâchée, ne me trouvez-vous pas de votre goût à preſent ?

ARLEQUIN.

Vous êtes délicieuſe.

LISETTE.

Hé bien, vous ne m'avez pas inſultée, & quand cela ſeroit, y a-t-il de meilleure réparation que l'amour que vous avez pour moi ? allez, mon ami, ne ſongez plus à cela.

ARLEQUIN.

Quand je vous regarde, , je me trouve ſi ſot.

LISETTE.

Tant mieux, je ſuis-bien aiſe que vous m'aimiez ; car vous me plaiſez beaucoup vous.

ARLEQUIN *charmé.*

Oh oh oh, vous me faites mourir d'aise.

LISETTE.

Mais est-il bien vrai que vous m'aimiez?

ARLEQUIN.

Tenez, je vous aime . . . . . . Mais qui diantre peut dire cela? combien je vous aime. . . . . cela est si gros que je n'en sçai pas le compte.

LISETTE.

Vous voulez m'épouser?

ARLEQUIN.

Oh je ne badine point, je vous recherche honnêtement pardevant Notaire.

LISETTE.

Vous êtes tout à moi.

ARLEQUIN.

Comme un quarteron d'épingles que vous auriez achetté chez le Marchand.

LISETTE.

Vous avez envie que je sois heureuse.

ARLEQUIN.

Je voudrois pouvoir vous entretenir faineante toute votre vie, manger, boire & dormir; voilà l'ouvrage que je vous souhaite.

LISETTE.

Hé bien, mon ami, il faut que je vous avoüe une chose; j'ai fait tirer mon horoscope il n'y a pas plus de huit jours.

ARLEQUIN.

Ho ho.

LISETTE.

Vous pafsâtes dans ce moment-là, & on me dit, voyez-vous ce joli brunet qui paffe, il s'appelle Arlequin.

ARLEQUIN.

Tout jufte.

LISETTE.

Il vous aimera.

ARLEQUIN.

Ah l'habile homme!

LISETTE.

Le Seigneur Frederic lui propofera de le fervir contre un inconnu, il refufera d'abord de le faire, parce qu'il s'imaginera que cela ne feroit pas bien; mais vous obtiendrez de lui ce qu'il aura refufé au Seigneur Frederic, & de-là s'enfuivra pour vous deux une groffe fortune, dont vous joüirez mariez enfemble. Voila ce qu'on m'a prédit. Vous m'aimez déja, vous voulez m'époufer, la prédiction eft bien avancée: à l'égard de la propofition du Seigneur Frederic, je ne fçai ce que c'eft; mais vous fçavez bien ce qu'il vous a dit, quant à moi, il m'a feulement recommandé de vous aimer, & je fuis en bon train de cela, comme vous voyez.

ARLEQUIN *étonné.*

Cela eſt admirable. Je vous aime, cela eſt vrai, je veux vous épouſer, cela eſt encore vrai, & véritablement le Seigneur Frederic m'a propoſé d'être un fripon, je n'ai pas voulu l'etre, & pourtant vous verrez qu'il faudra que j'en paſſe par-là; car quand une choſe eſt prédite, elle ne manque pas d'arriver.

LISETTE.

Prenez garde, on ne m'a pas prédit que le Seigneur Frederic vous propoſeroit une friponnerie; on m'a ſeulement prédit que vous croiriez que c'en ſeroit une.

ARLEQUIN.

Je l'ai crû auſſi, & aparemment je me ſuis trompé.

LISETTE.

Cela va tout ſeul.

ARLEQUIN.

Je ſuis un grand nigaud; mais au bout du compte, cela avoit la mine d'une friponnerie, comme j'ai la mine d'Arlequin; je ſuis fâché d'avoir vilipendé ce bon Seigneur Frederic, je lui ai fait donner tout ſon argent, par bonheur je ne ſuis pas obligé à reſtitution, je ne devinois pas qu'il y avoit une prédiction qui me donnoit le tort.

LISETTE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Avec cela cette prédiction doit avoir prédit que je lui vniderois sa bourse.

LISETTE.

Oh gardez ce que vous avez reçû.

ARLEQUIN.

Cet argent-là métoit dû, comme une Lettre de change, si j'allois le rendre, cela gâteroit l'horoscope, & il ne faut pas aller à l'encontre d'un Astrologue.

LISETTE.

Vous avez raison, il ne s'agit plus à present que d'obéïr à ce qui est prédit, en faisant ce que souhaite le Seigneur Frederic, afin de gagner pour nous cette grosse fortune qui nous est promise.

ARLEQUIN.

Gagnons, ma Mie, gagnons, cela est juste, Arlequin est à vous, tournez-le, virez-le à votre fantaisie, je ne m'embarasse plus de lui, la prédiction m'a transporté à vous, elle sçait bien ce qu'elle fait, il ne m'appartient pas de contredire à son ordonnance, je vous aime, je vous épouserai, je tromperai Monsieur Lelio, & je m'en gausse, le vent me pousse, il faut que j'aille, il me pousse à baiser votre menotte, il faut que je la baise.

LISETTE *riant.*

L'Aſtrologue n'a pas parlé de cet article-là.

ARLEQUIN.

Il l'aura peut-être oublié.

LISETTE.

Aparemment ; mais allons trouver le Seigneur Frederic pour vous réconcilier avec lui.

ARLEQUIN.

Voilà mon Maître, je dois être encore trois ſemaines avec lui, pour guetter ce qu'il fera, & je vais voir s'il n'a pas beſoin de moi, allez, mes amours, allez m'attendre chez le Seigneur Frederic.

LISETTE.

Ne tardez pas.

SCENE. II.

LELIO, ARLEQUIN.

Lelio arrive rêveur ſans voir Arlequin qui ſe retire à quartier. Lelio s'arrête ſur le bord du Théatre en rêvant.

ARLEQUIN *à part.*

IL ne me voit pas. Voyons ſa penſée.

LELIO.

Me voilà dans un embaras, dont je ne ſçai comment me tirer.

ARLEQUIN *à part.*

Il eſt embaraſſé.

LELIO.

Je tremble que la Princeſſe pendant la Fête n'ait ſurpris mes regards ſur la perſonne que j'aime.

ARLEQUIN *à part.*

Il tremble à cauſe de la Princeſſe, tubleu .... ce friſſon-là eſt une affaire d'Etat .... vertuchou ....

LELIO.

Si la Princeſſe vient à ſoupçonner mon penchant pour ſon amie, ſa jalouſie me la dérobera, & peut-être fera-t-elle pis.

ARLEQUIN *à part.*

Oh oh .... la dérobera .... il traite la Princeſſe de friponne Parlaſambille, Monſieur le Conſeiller fera bien ſes orges de ces bribes-là que je ramaſſe, & je voi bien que cela me vaudra pignon ſur ruë.

LELIO.

J'aurois beſoin d'une entrevûë.

ARLEQUIN *à part.*

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une entrevûë...., je croi qu'il parle latin.... le pauvre homme, il me fait pitié pourtant; car peut-être qu'il en mourra: mais l'horoſcope le veut;

cependant si j'avois un peu sa permission ... Voyons, je vais lui parler.

Il retourne dans le fond du Théatre, & de-là il accourt, comme s'il arrivoit, & dit.

Ah mon cher Maître !

LELIO.

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN

Je viens vous demander ma petite fortune.

LELIO.

Qu'est-ce que c'est que cette fortune ?

ARLEQUIN.

C'est que le Seigneur Frederic m'a promis tout plein mes poches d'argent, si je lui contois un peu ce que vous êtes, & tout ce que je sçai de vous, il m'a bien recommandé le secret, & je suis obligé de le garder en conscience ; ce que j'en dis, ce n'est que par maniere de parler. Voulez-vous que je lui rapporte toutes les babioles qu'il demande, vous sçavez que je suis pauvre, l'argent qui m'en viendra je le mettrai en rente, où je le prêterai à usure.

LELIO.

Que Frederic est lâche ! Mon enfant, je pardonne à ta simplicité le compliment que tu me fais. Tu as de l'honneur à ta ma-

niere ; & je ne voi nul inconvenient pour moi à te laiſſer profiter de la baſſeſſe de Frederic. Oüi, reçois ſon argent, je veux bien que tu lui rapporte ce que je t'ai dit que j'étois, & ce que tu ſçais.

ARLEQUIN.

Votre foi ?

LELIO.

Fais, j'y conſens.

ARLEQUIN.

Ne vous gênez point, parlez-moi ſans façon, je vous laiſſe la liberté, rien de force.

LELIO.

Vas ton chemin, & n'oublie pas ſurtout de lui marquer le ſouverain mépris que j'ai pour lui.

ARLEQUIN.

Je ferai votre commiſſion.

LELIO.

J'apperçois la Princeſſe. Adieu Arlequin, va gagner ton argent.

ARLEQUIN *ſeul.*

Quand on a un peu d'eſprit, on accommode tout ; un butort auroit été chagriner ſon Maître ſans lui en demander honnêtement le privilege ; à cette heure, ſi je lui cauſe du chagrin, ce ſera de bonne amitié, au moins. Mais voilà cette Princeſſe avec ſa camarade.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE *à Arlequin.*

IL me semble avoir vû de loin ton Maître avec toi.

ARLEQUIN

Il vous a semblé la vérité, Madame, & quand cela ne seroit pas, je ne suis pas là pour vous dedire.

LA PRINCESSE.

Va le chercher, & dis-lui que j'ai à lui parler.

ARLEQUIN.

J'y cours, Madame, *(il va & revient)* si je ne le trouve pas, qu'est-ce que je lui dirai?

LA PRINCESSE.

Il ne peut pas encore être loin, tu le trouveras sans doute.

ARLEQUIN *à part.*

Bon, je vais tout d'un coup chercher le Seigneur Frederic.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chere Hortenfe, aparemment que ma reverie eft contagieufe;car vous devenez réveufe auffi-bien que moi.

HORTENSE.

Que voulez-vous, Madame, je vous voi réver, & cela me donne un air penfif; je vous copie de figure.

LA PRINCESSE.

Vous copiez fi bien qu'on fi m'éprendroit, quant à moi je ne fuis point tranquille; le rapport que vous me faites de Lelio ne me fatisfait pas. Un homme à qui vous avez fait appercevoir que je l'aime, un homme à qui j'ai crû voir du penchant pour moi, devroit à votre difcours donner malgré lui quelques marques de joye, & vous ne me parlez que de fon profond refpect, cela eft bien froid.

HORTENSE.

Mais, Madame, ordinairement le refpect n'eft ni chaud, ni froid; je ne lui ai pas dit cruëment, la Princeffe vous aime, il

il ne m'a pas répondu cruëment, j'en ſuis charmé, il ne lui a pas pris des tranſports; mais il m'a paru pénétré d'un profond reſpect, j'en reviens toujours à ce reſpect, & je le trouve en ſa place.

LA PRINCESSE.

Vous êtes femme d'eſprit, lui avez-vous ſenti quelque ſurpriſe agréable ?

HORTENSE.

De la ſurpriſe? oüi, il en a montré; à l'égard de ſçavoir ſi elle étoit agréable ou non, quand un homme ſent du plaiſir, & qu'il ne le dit point, il en auroit un jour entier ſans qu'on le devinât; mais enfin pour moi, je ſuis fort contente de lui.

LA PRINCESSE *ſouriant d'un air forcé.*

Vous êtes fort contente de lui, Hortenſe, n'y auroit-il rien d'équivoque là-deſſous, qu'eſt-ce que cela ſignifie?

HORTENSE.

Ce que ſignifie, je ſuis contente de lui, cela veut dire ..... En verité, Madame, cela veut dire que je ſuis contente de lui, on ne ſçauroit expliquer cela qu'en le répetant; comment feriez-vous pour dire autrement. Je ſuis ſatisfaite de ce qu'il m'a répondu ſur votre chapitre; l'aimez-vous mieux de cette façon-là ?

LA PRINCESSE.

Cela eſt plus clair,

HORTENSE.

C'est pourtant la même chose.

LA PRINCESSE.

Ne vous fâchez point, je suis dans une situation d'esprit qui mérite un peu d'indulgence. Il me vient des idées fâcheuses, déraisonnables ; je craint tout, je soupçonne tout ; je croi que j'ai été jalouse de vous, oüi de vous-même, qui êtes la meilleure de mes amies, qui méritez ma confiance, & qui l'avez. Vous êtes aimable ; Lelio l'est aussi, vous vous êtes vû tous deux, vous m'avez fait un raport de lui qui n'a pas rempli mes esperances, je me suis égarée là-dessus, j'ai vû mille chimeres, vous étiez déja ma rivale : qu'est-ce que c'est que l'amour, ma chere Hortense, où est l'estime que j'ai pour vous, la justice que je dois vous rendre, me reconnoissez-vous, ne sont-ce pas-là les foiblesses d'un enfant que je rapporte ?

HORTENSE.

Oüi ; mais les foiblesses d'un enfant de votre âge sont dangereuses, & je voudrois bien n'avoir rien à démêler avec elles.

LA PRINCESSE.

Ecoutez, je n'ai pas tant de tort ; tantôt pendant que nous étions à cette Fête, Lelio n'a presque regardé que vous, vous le sçavez bien.

HORTENSE.

Moi, Madame.

LA PRINCESSE.

Hé bien, vous n'en convenez pas, cela est mal entendu, par exemple, il sembleroit qu'il y a du mystere, n'ai-je pas remarqué que les regards de Lelio vous embarassoient, & que vous n'osiez pas le regarder, par considération pour moi sans doute....... Vous ne me répondez pas?

HORTENSE.

C'est que je vous vois en train de remarquer, & si je répond, j'ai peur que vous ne remarquiez encore quelque chose dans ma réponse; cependant je n'y gagne rien, car vous faites une remarque sur mon silence, je ne sçai plus comment me conduire, si je me tais, c'est du mistere, si je parle, autre mistere; enfin je suis mystere depuis les pieds jusqu'à la tête, en vérité je n'ose pas me remuer, j'ai peur que vous n'y trouviez un équivoque, quel étrange amour que le vôtre, Madame, je n'en ai jamais vû de cette humeur-là.

LA PRINCESSE.

Encore une fois je me condamne; mais vous n'êtes pas mon amie pour rien, vous êtes obligée de me suporter; j'ai de l'amour en un mot, voilà mon excuse.

HORTENSE.

Mais, Madame, c'eſt plus mon amour que le vôtre, de la maniere dont vous le prenez, il me fatigue plus que vous, ne pouriez-vous me diſpenſer de votre confidence; je me trouve une paſſion ſur les bras qui ne m'appartient pas, peut-on de fardeau plus ingrat?

LA PRINCESSE *d'un air ſerieux.*

Hortenſe, je vous croyois plus d'attachement pour moi, & je ne ſçai que penſer après tout du dégoût que vous temoignez, quand je répare mes ſoupçons à votre égard par l'aveu franc que je vous en fais, mon amour vous déplaît trop, je n'y comprend rien, on diroit preſque que vous en avez peur.

HORTENSE.

Ah la déſagréable ſituation! que je ſuis malheureuſe! de ne pouvoir ouvrir, ni fermer la bouche en ſureté! Que faudra-t-il donc que je devienne? les remarques me ſuivent, je n'y ſçaurois tenir, vous me déſeſperez, je vous tourmente, toujours je vous fâcherai en parlant, toujours je vous fâcherai en ne diſant mot, je ne ſçaurois donc me corriger; voilà une querelle fondée pour l'éternité; le moyen de vivre enſemble, j'aimerois mieux mourir. Vous me trouvez réveuſe, après cela il

faut que je m'explique. Lelio m'a regardé, vous ne sçavez que penser, vous ne me comprenez pas, vous m'estimez, vous me croyez fourbe, haine, amitié, soupçon, confiance, le calme, l'orage, vous mettez tout ensemble, je m'y perds, la tête me tourne, je ne sçai où je suis, je quitte la partie, je me sauve, je m'en retourne; dûssiez-vous prendre encore mon voyage pour une finesse.

LA PSINCEESSE *la caressant.*

Non, ma chere Hortense, vous ne me quitterez point, je ne veux point vous perdre, je veux vous aimer, je veux que vous m'aimiez, j'abjure toutes mes foiblesses, vous étes mon amie, je suis la vôtre, & cela durera toujours.

HORTENSE.

Madame, cet amour-là nous broüillera ensemble, vous le verrez, laissez-moi partir, comptez que je le fais pour le mieux.

LA PRINCESSE.

Non, ma chere, je vais faire arrêter tous vos équipages, vous ne vous servirez que des miens, & pour plus de sureté, à toutes les portes de la Ville vous trouverez des Gardes qui ne vous laisseront passer qu'avec moi, nous irons quelquefois nous promener ensemble; voilà tous les voyages

que vous ferez : point de mutinerie, je n'en rabatterai rien : à l'égard de Lelio, vous continuërez de le voir avec moi ou sans moi, quand votre amie vous en priera.

HORTENSE.

Moi, voir Lelio, Madame, & si Lelio me regarde, il a des yeux, & si je le regarde, j'en ai aussi, ou bien si je ne le regarde pas ; car tout cela est égal avec vous. Que voulez-vous que je fasse dans la compagnie d'un homme avec qui toute fonction de mes deux yeux est interdite ; les fermerai-je, les détournerai-je, voilà tout ce qu'on en peut faire, & rien de tout cela ne vous convient ; d'ailleurs s'il a toujours ce profond respect qui n'est pas de votre goût, vous vous en prendrez à moi, vous me direz encore cela est bien froid, comme si je n'avois qu'à lui dire, Monsieur, soyez plus tendre, ainsi son respect, ses yeux & les miens, voilà trois choses que vous ne me passerez jamais. Je ne sçai si pour vous accommoder il me suffiroit d'être aveugle, sourde & muette, je ne serois peut-être pas encore à l'abri de votre chicanne.

LA PRINCESSE.

Toute cette vivacité là ne me fait point de peur, je vous connois, vous étes bonne, mais impatiente, & quelque jour vous

& moi, nous rirons de ce qui nous arrive aujourd'hui.

HORTENSE.

Souffrez que je m'éloigne pendant que vous aimez, au lieu de rire de mon séjour, nous rirons de mon absence, n'est-ce pas la même chose ?

LA PRINCESSE.

Ne m'en parlez plus, vous m'affligez. Voici Lelio qu'aparament Arlequin aura averti de ma part, prenez de grace un air moins triste, je n'ai qu'un mot à lui dire, après l'instruction que vous lui avez donnée, nous jugerons bientôt de ses sentimens par la maniere dont il se comportera dans la suite. Le don de ma main lui fait un beau rang; mais il peut avoir le cœur pris.

SCENE V.

LELIO, HORTENSE, LA PRINCESSE.

LELIO.

JE me tends à vos ordres, Madame, Arlequin m'a dit qud vous souhaitiez me parler.

LA PRINCESSE.

Je vous attendois, Lelio, vous ſçavez quelle eſt la commiſſion de l'Ambaſſadeur du Roy de Caſtille, qu'on eſt convenu d'en déliberer aujourd'hui. Frederic s'y trouvera ; mais c'eſt à vous ſeul à décider, il s'agit de ma main que le Roy de Caſtille demande, vous pouvez l'accorder ou la refuſer ; je ne vous dirai point quelles ſeroient mes intentions là-deſſus, je m'en tiens à ſouhaiter que vous les deviniez, j'ai quelques ordres à donner, je vous laiſſe un moment avec Hortenſe, à peine vous connoiſſez-vous encore, elle eſt mon amie, & je ſuis bien aiſe que l'eſtime que j'ai pour vous ait ſon aveu. (*Elle ſort.*)

SCENE VI.

HORTENSE, LELIO.

LELIO.

ENfin, Madame, il eſt tems que vous décidiez de mon ſort, il n'y a point de momens à perdre. Vous venez d'entendre la Princeſſe, elle veut que je prononce ſur le mariage qu'on lui propoſe ; ſi je refuſe de le conclure, c'eſt entrer dans ſes vûës, & lui

& lui dire que je l'aime, ſi je le conclus, c'eſt lui donner des preuves d'une indifference dont elle cherchera les raiſons. La conjoncture eſt preſſante ; que réſoluëz-vous en ma faveur, il faut que je me dérobe d'ici inceſſament; mais vous, Madame, y reſterez-vous ; je puis vous offrir un azile où vous ne craindrez perſonne. Oſerai-je eſperer que vous conſentirez aux meſures promptes & néceſſaires . . . . . .

HORTENSE.

Non, Monſieur, n'eſperez rien, je vous prie, ne parlons plus de votre cœur, & laiſſez le mien en repos, vous le troublez, je ne ſçai ce qu'il eſt devenu, je n'entend parler que d'amour à droit & à gauche, il m'environne, il m'obſede, & le vôtre au bout du compte eſt celui qui me preſſe le plus.

LELIO.

Quoi, Madame, c'en eſt donc fait, mon amour vous fatigue, & vous me rebuttez.

HORTENSE.

Si vous cherchez à m'attendrir, je vous avertis que je vous quitte ; je n'aime point qu'on exerce mon courage.

LELIO.

Ah, Madame ! il ne vous en faut pas beaucoup pour réſiſter à ma douleur.

HORTENSE.

Eh, Monſieur, je ne ſçai point ce qu'il m'en faut, & ne trouve point à propos de le ſçavoir; laiſſez-moi me gouverner, chacun ſe ſent, briſons là-deſſus.

LELIO.

Il n'eſt que trop vrai que vous pouvez m'écouter ſans aucun riſque.

HORTENSE.

Il n'eſt que trop vrai. Oh je ſuis plus difficile en vérités que vous, & ce qui eſt trop vrai pour vous ne l'eſt pas aſſez pour moi. Je crois que j'irois loin avec vos ſuretez, ſur-tout avec un garand comme vous. En vérité, Monſieur, vous n'y ſongez pas, il n'eſt que trop vrai; ſi cela étoit ſi vrai, j'en ſçaurois quelque choſe, car vous me forcez à vous dire plus que je ne veux, & je ne vous le pardonnerai pas.

LELIO.

Si vous ſentez quelque heureuſe diſpoſition pour moi, qu'ai-je fait depuis tantôt qui puiſſe mériter que vous la combattiez!

HORTENSE.

Ce que vous avez fait? Pourquoi me rencontrez-vous ici, qu'y venez-vous chercher, vous êtes arrivé à la Cour, vous avez plu à la Princeſſe, elle vous aime, vous dépendez d'elle, j'en dépend de même, elle eſt jalouſe de moi, voilà ce que

vous avez fait, Monsieur, & il n'y a point de remede à cela, puisque je n'en trouve point.

LELIO *étonné.*

La Princesse est jalouse de vous?

HORTENSE.

Oüi, très-jalouse, peut-être actuellement sommes-nous observez l'un & l'autre, & après cela vous venez me parler de votre passion, vous voulez que je vous aime, vous le voulez, & je tremble de ce qui en peut arriver : car enfin on se lasse, j'ai beau vous dire que cela ne se peut pas, que mon cœur vous seroit inutile, vous ne m'écoutez point ; vous vous plaisez à me pousser à bout : eh, Lelio, qu'est-ce que c'est que votre amour? vous ne me ménagez point ; aime-t-on les gens quand on les persecute, quand ils sont plus à plaindre que nous ; quand ils ont leurs chagrins & les nôtres, quand ils ne nous font un peu de mal que pour éviter de nous en faire davantage. Je refuse de vous aimer, qu'est-ce que j'y gagne? vous imaginez-vous que j'y prend plaisir, non Lelio, non, le plaisir n'est pas grand, vous êtes un ingrat, vous devriez me remercier de mes refus, vous ne les méritez pas. Dites-moi, qu'est-ce qui m'empêche de vous aimer? cela est-il si difficile? n'ai-je pas le cœur

libre? n'êtes-vous pas aimable? ne m'aimez-vous pas assez, que vous manque-t-il? vous n'êtes pas raisonnable. Je vous refuse mon cœur avec le péril qu'il y a de l'avoir, mon amour vous perdroit, voilà pourquoi vous ne l'aurez point, voilà d'où me vient ce courage que vous me reprochez, & vous vous plaignez de moi, & vous me demandez encore que je vous aime, expliquez-vous donc, que me demandez-vous? que vous faut-il? qu'appellez-vous aimer? je n'y comprends rien.

LELIO *vivement.*

C'est votre main qui manque à mon bonheur.

HORTENSE *tendrement.*

Ma main..... ah je ne périrois pas seule, & le don que je vous en ferois me coûteroit mon époux & je ne veux pas mourir en perdant un homme comme vous. Non, si je faisois jamais votre bonheur, je voudrois qu'il durât long-tems.

LELIO *animé.*

Mon cœur ne peut suffire à toute ma tendresse, Madame, prêtez-moi de grace, un moment d'attention, je vais vous instruire.

HORTENSE.

Arrêtez, Lelio, j'envisage un malheur

qui me fait frémir, je ne ſçache rien de ſi cruel que votre obſtination ; il me ſemble que tout ce que vous me dites m'entretient de votre mort. Je vous avois prié de laiſſer mon cœur en repos, vous n'en faites rien; voilà qui eſt fini, pourſuivez, je ne vous crains plus. Je me ſuis d'abord contentée de vous dire que je ne pouvois pas vous aimer, cela ne vous a pas épouventé, mais je ſçai des façons de parler plus poſitives, plus intelligibles, & qui aſſurément vous guériront de toute eſperance. Voici donc à la lettre ce que je penſe, & ce que je penſerai toujours. C'eſt que je ne vous aime point, & que je ne vous aimerai jamais. Ce diſcours eſt net, je le croi ſans replique, il ne reſte plus de queſtion à faire, je ne ſortirai point de-là, je ne vous aime point, vous ne me plaiſez point, ſi je ſçavois une maniere de m'expliquer plus dure, je m'en ſervirois pour vous punir de la douleur que je ſouffre à vous en faire. Je ne penſe pas qu'à preſent vous ayez envie de parler de votre amour, ainſi changeons de ſujet.

LELIO.

Oüi, Madame, je voi bien que votre réſolution eſt priſe ; la ſeule eſperance d'être uni pour jamais avec vous, m'arrêtoit encore ici, je m'étois flatté, je l'avoüe ;

mais c'eſt bien peu de choſe que l'interêt que l'on prend à un homme à qui l'on peut parler comme vous le faites, quand je vous apprendrois qui je ſuis, cela ne ſerviroit de rien, vos refus n'en ſeroient que plus affligeans. Adieu, Madame, il n'y a plus de ſejour ici pour moi, je parts dans l'inſtant, & ne vous oublierai jamais. (*Il s'éloigne.*)

HORTENSE *pendant qu'il s'en va.*

Oh je ne ſçai plus où j'en ſuis, je n'avois pas prévû ce coup-là. (*Elle l'appelle*) Lelio?

LELIO *revenant.*

Que me voulez-vous, Madame?

HORTENSE.

Je n'en ſçai rien; vous êtes au déſeſpoir, vous m'y mettez, je ne ſçai encore que cela.

LELIO.

Vous me haïrez, ſi je ne vous quitte.

HORTENSE.

Je ne vous hais plus quand vous me quittez.

LELIO.

Daignez donc conſulter votre cœur?

HORTENSE.

Vous voyez bien les conſeils qu'il me donne, vous parlez, je vous rappelle, je

vous rappellerai ; si je vous renvoye, mon cœur ne finira rien.

LELIO.

Eh, Madame, ne me renvoyez plus ; nous échaperons aisément à tous les malheurs que vous craignez, laissez-moi vous expliquer mes mesures, & vous dire que ma naissance......

HORTENSE *vivement.*

Non, je me retrouve enfin, je ne veux plus rien entendre : échaper à nos malheurs ? Ne s'agit-il pas de sortir d'ici ? le pourrons-nous ? n'a-t-on pas les yeux sur nous ? ne serez-vous pas arrêté ? Adieu, je vous dois la vie, je ne vous devrai rien, si vous ne sauvez la vôtre. Vous dites que vous m'aimez ; non, je n'en croi rien, si vous ne partez. Partez donc, ou soyez mon enneini mortel, partez, ma tendresse vous l'ordonne, ou restez ici, l'homme du monde le plus haï de moi, & le plus haïssable que je connoisse. (*Elle s'en va comme en colere.*)

LELIO *d'un ton de dépit.*

Je partirai donc, puisque vous le voulez ; mais vous prétendez me sauver la vie, & vous n'y réüssirez pas.

HORTENSE *se retournant de loin.*

Vous me rappellez donc à votre tour.

LELIO.

J'aime autant mourir que de ne vous plus voir.

HORTENSE.

Ah, voyons donc les mesures que vous voulez prendre.

LELIO *transporté de joye.*

Quel bonheur! je ne sçavrois retenir mes transports.

HORTENSE *nonchalament.*

Vous m'aimez beaucoup, je le sçai bien, passons votre reconnoissance, nous dirons cela une autre fois; venons aux mesures...

LELIO.

Que n'ai-je, au lieu d'une Couronne qui m'attend, l'Empire de la terre à vous offrir.

HORTENSE *avec une surprise modeste.*

Vous êtes né Prince; mais vous n'avez qu'à me garder votre cœur, vous ne me donnerez rien qui le vaille. Achevons.

LELIO.

J'attends demain incognito un Courrier du Roy de Leon mon Pere.....

HORTENSE.

Arrêtez, Prince, Frederic vient, l'Ambassadeur le suit sans doute. Vous m'informerez tantôt de vos résolutions.

LELIO.

Je crains encore vos inquietudes.

HORTENSE.

Et moi je ne crains plus rien, je me fens l'imprudence la plus tranquille du monde, vous me l'avez donnée, je m'en trouve bien, c'eft à vous à me le garantir, faites comme vous pourez.

LELIO.

Tout ira bien, Madame, je ne conclurai rien avec l'Ambaffadeur pour gagner du tems, je vous reverrai tantôt.

SCENE VII.

L'AMBASSADEUR, LELIO, FREDERIC.

FREDERIC *à part à l'Ambaffadeur.*

VOus fentirez (j'en fuis sûr) jufqu'où va l'audace de fes efperances.

L'AMBASSADEUR *à Lelio.*

Vous fçavez, Monfieur, ce qui m'améine ici, & votre habileté me répond du fuccès de ma commiffion. Il s'agit d'un mariage entre votre Princeffe & le Roy de Caftille mon Maître. Tout invite à le conclure, jamais union ne fut peut-être plus néceffaire, vous n'ignorez pas les juftes droits que les Rois de Caftille prétendent avoir fur une partie de cet Etat par les alliances.

LELIO.

Laiſſons-là ces droits hiſtoriques ; Monſieur, je ſçai ce que c'eſt, & quand on voudra, la Princeſſe en produira de même valeur ſur les Etats du Roy votre Maître ; nous n'avons qu'à relire auſſi les alliances paſſées, vous verrez qu'il y aura quelqu'une de vos Provinces qui nous appartiendra.

FREDERIC.

Effectivement vos droits ne ſont pas fondez, & il n'eſt pas beſoin d'en appuyer le mariage dont il s'agit.

L'AMBASSADEUR.

Laiſſons-les donc pour le preſent, j'y conſens ; mais la trop grande proximité des deux Etats entretient depuis vingt ans des guerres qui ne finiſſent que pour des inſtants, & qui recommenceront bientôt entre deux Nations voiſines, & dont les interêts ſe croiſeront toujours. Vos peuples ſont fatiguez, mille occaſions vous ont prouvé que vos reſſources ſont inégales aux nôtres, la paix que nous venons de faire avec vous, vous la devez à des circonſtances qui ne ſe rencontreront pas toujours ; ſi la Caſtille n'avoit été occupée ailleurs, les choſes auroient bien changé de face.

LELIO.

Point du tout ; il en auroit été de cette

guerre, comme de toutes les autres : depuis tant de ſiécles que cet Etat ſe défend contre le vôtre, où ſont vos progrez, je n'en voi point qui puiſſent juſtifier cette grande inegalité de forces dont vous parlez.

L'AMBASSADEUR.

Vous ne vous êtes ſoûtenus que par des ſecours étrangers.

LELIO.

Ces mêmes ſecours dans bien des occaſions vous ont auſſi rendu de grands ſervices, & voilà comment ſubſiſtent les Etats, la politique de l'un arrête l'ambition de l'autre. .

FREDERIC.

Retranchons-nous ſur des choſes plus effectives, ſur la tranquilité durable que ce mariage aſſureroit aux deux peuples qui ne ſeroient plus qu'un, & qui n'auroient plus qu'un même Maître.

LELIO.

Fort bi:n, mais nos peuples n'ont-ils pas leurs loix particulieres ; êtes-vous sûr, Monſieur, qu'ils voudront bien paſſer ſous une domination étrangere, & peut-être ſe ſoûmettre aux coûtumes d'une Nation qui leur eſt antipatique ?

L'AMBASSADEUR.

Déſobéïront-ils à leur Souveraine ?

LELIO.

Ils lui désobéïront par amour pour elle.

FREDERIC.

En ce cas-là il ne sera pas difficile de les réduire.

LELIO.

Y pensez-vous, Monsieur, s'il faut les opprimer pour les rendre tranquilles comme vous l'entendez, ce n'est pas de leur Souveraine que doit leur venir un pareil repos, il n'appartient qu'à la fureur d'un ennemi de leur faire un present si funeste.

FREDERIC *à part à l'Ambassadeur.*

Vous voyez des preuves de ce que je vous ai dit.

L'AMBASSADEUR *à Lelio.*

Votre avis est donc de rejetter le mariage que je propose.

LELIO.

Je ne le rejette point ; mais il mérite réflexion ; il faut examiner mûrement les choses, après quoi je conseillerai à la Princesse ce que je jugerai de mieux pour sa gloire, & pour le bien de ses peuples : le Seigneur Frederic dira ses raisons, & moi les miennes.

FREDERIC.

On décidera sur les vôtres.

L'AMBASSADEUR.

Me permettrez-vous de vous parler à cœur ouvert.

LELIO.

Vous êtes le Maître.

L'AMBASSADEUR.

Vous êtes ici dans une belle situation, & vous craignez d'en sortir, si la Princesse se marie ; mais le Roy mon Maître est assez grand Seigneur pour vous dédomager, & j'en répond pour lui.

LELIO *froidement.*

Ah de grace, ne citez point ici le Roy votre Maître, soupçonnez-moi tant que vous voudrez de manquer de droiture ; mais ne l'associez point à vos soupçons, quand nous faisons parler les Princes, Monsieur, que ce soit toujours d'une maniere noble & digne d'eux ; c'est un respect que nous leur devons, & vous me faites rougir pour le Roy de Castille.

L'AMBASSADEUR.

Arrêtons-là, une discussion là-dessus nous meneroit trop loin, il ne me reste qu'un mot à vous dire, & ce n'est plus le Roy de Castille, c'est moi qui vous parle à présent. On m'a averti que je vous trouverois contraire au mariage dont il s'agit, tout convenable, tout nécessaire qu'il est, si jamais la Princesse veut épouser un Prince. On a prévû les difficultez que vous faites, & l'on prétend que vous avez vos raisons pour les faire, raisons si hardies,

que je n'ai pû les croire, & qui sont fondées, dit-on, sur la confiance dont la Princesse vous honore.

LELIO.

Vous m'allez encore parler à cœur ouvert, Monsieur, & si vous m'en croyez, vous n'en ferez rien : la franchise ne vous réüssit pas, le Roy votre Maître s'en est mal trouvé tout à l'heure, & vous m'inquiétez pour la Princesse.

L'AMBASSADEUR.

Ne craignez rien, loin de manquer moi-même à ce que je lui dois, je ne veux que l'apprendre à ceux qui l'oublient.

LELIO.

Voyons ; j'en sçai tant là-dessus que je suis en état de corriger vos leçons-mêmes. Que dit-on de moi ?

L'AMBASSADEUR.

Des choses hors de toute vraisemblance.

FREDERIC.

Ne les expliquez point, je croi sçavoir ce que c'est, on me les a dites aussi, & j'en ai ri comme d'une chimere.

LELIO *regardant Frederic.*

N'importe, je serai bien aise de voir jusqu'où va la lache inimitié de ceux dont je blesse ici les yeux, que vous connoissez comme moi, & à qui j'aurois fait bien du mal, si j'avois voulu ; mais qui ne vallent

pas la peine qu'un honnête homme se vange. Revenons.

L'AMBASSADEUR.

Non, le Seigneur Frederic a raison, n'expliquons rien ; ce sont des illusions, un homme d'esprit comme vous, dont la fortune est déja si prodigieuse, & qui la mérite, ne sçauroit avoir des sentimens aussi périlleux que ceux qu'on vous attribuë, la Princesse n'est sans doute que l'objet de vos respects ; mais le bruit qui court sur votre compte vous expose, & pour le détruire, je vous conseillerois de porter la Princesse à un mariage avantageux à l'Etat.

LELIO.

Je vous suis très-obligé de vos conseils, Monsieur ; mais j'ai regret à la peine que vous prenez de m'en donner. Jusqu'ici les Ambassadeurs n'ont jamais été les Précepteurs des Ministres chez qui ils vont ; & je n'ose renverser l'ordre : quand je verrai votre nouvelle méthode bien établie, je vous promets de la suivre.

L'AMBASSADEUR.

Je n'ai pas tout dit. Le Roy de Castille a pris de l'inclination pour la Princesse sur un Portrait qu'il en a vû, c'est en amant que ce jeune prince souhaite un mariage, que la raison, l'égalité d'âge & la politique doivent presser de part & d'autre. S'il ne

s'acheve pas, si vous en détournez la Princesse par des motifs qu'elle ne sçait pas, faites du moins qu'à son tour cè Prince ignore les secrettes raisons qui s'opposent en vous à ce qu'il souhaite ; la vengeance des Princes peut porter loin, souvenez-vous-en.

LELIO.

Encore une fois je ne rejette point votre proposition, nous l'éxaminerons plus à loisir, mais si les raisons secrettes que vous voulez dire étoient réelles, Monsieur, je ne laisserois pas que d'embarasser le ressentiment de votre Prince, il seroit plus difficile de se venger de moi que vous ne pensez.

L'AMBASSADEUR. *outré.*

De vous?

LELIO *froidement.*

Oüi de moi.

L'AMBASSADEUR,

Doucement, vous ne sçavez pas à qui vous parlez.

LELIO

Je sçai qui je suis, en voilà assez.

L'AMBASSADEUR.

Laissez-là ce que vous êtes, & soyez sûr que vous me devez respect.

LELIO.

Soit, & moi je n'ai, si vous le voulez, que

que mon cœur pour tout avantage ; mais les égards que l'on doit à la seule vertu, sont aussi légitimes que les respects que l'on doit aux Princes, & fussiez-vous le Roy de Castille-même ; si vous êtes généreux, vous ne sçauriez penser autrement, je ne vous ai point manqué de respect, supposé que je vous en doive, mais les sentimens que je vous montre depuis que je vous parle, méritoient de votre part plus d'attention que vous ne leur en avez donné ; cependant je continuërai à vous respecter, puisque vous dites qu'il le faut, sans pourtant en examiner moins si le mariage dont il s'agit, est vraiment convenable. *Il sort fierement.*

SCENE VIII.

FREDERIC, L'AMBASSADEUR.

FREDERIC.

LA maniere dont vous venez de lui parler, me fait présumer bien des choses, peut être sous le titre d'Ambassadeur nous cachez-vous . . . . .

L'AMBASSADEUR.

Non ; Monsieur, il n'y a rien à présu-

mer, c'eſt un ton que j'ai crû pouvoir prendre avec un avanturier que le ſort a élevé.

FREDERIC.

Eh bien, que dites-vous de cet homme-là?

L'AMBASSADEUR.

Je dis que je l'eſtime.

FREDERIC.

Cependant ſi nous ne le renverſons, vous ne pouvez réüſſir, ne joindrez-vous pas vos efforts aux nôtres?

L'AMBASSADEUR.

J'y conſens, à condition que nous ne tenterons rien qui ſoit indigne de nous, je veus le combattre généreuſement comme il le mérite.

FREDERIC.

Toutes actions ſont généreuſes, quand elles tendent au bien général.

L'AMBASSADEUR.

Ne vous en fiez pas à vous, vous haïſſez Lelio, & la haine entend mal à faire des maximes d'honneur; je tâcherai de voir aujourd'hui la Princeſſe, je vous quitte, j'ai quelques dépêches à faire, nous nous reverrons tantôt.

SCENE IX.

FREDERIC, ARLEQUIN *arrivant tout ésouflé.*

FREDERIC *à part.*

MOnsieur l'Ambassadeur me paroît bien scrupuleux; mais voici Arlequin qui accourt à moi.

ARLEQUIN.

Parlamardi, Monsieur le Conseiller, il y a long tems que je galope après vous, vous êtes plus difficile à trouver qu'une botte de foin dans une aiguille.

FREDERIC.

Je ne me suis pourtant pas écarté, as-tu quelque chose à me dire?

ARLEQUIN.

Attendez, je croi que j'ai laissé ma respiration par les chemins. Ouf....

FREDERIC.

Reprens haleine.

ARLEQUIN.

Oh dame, cela ne se prend pas avec la main. Ohi ohi. Je vous ai été chercher au Palais, dans les sales, dans les cuisines, je trotois par-ci, je trotois par-là, je trotois

partout, & y allons vîte, & boutte, & gare, n'avés-vous pas vû le Seigneur Frederic? Hé non, mon ami. Ou diable est-il donc? que la peste l'étouffe; & puis je cours encore; patati, patata, je jure, je rencontre un porteur d'eau, je renverse son eau, N'avez-vous pas vû le Seigneur Frederic? attends, attends, je vais te donner du Seigneur Frederic par les oreilles; moi je m'enfuis. Par la sambleu, morbleu, ne seroit il pas au Cabaret? j'y entre, je trouve du vin, je bois chopine, je m'appaise, & puis je reviens, & puis vous voilà.

FREDERIC.

Acheve, sçais-tu quelque chose? tu me donne bien de l'impatience.

ARLEQUIN.

Cent mille écus ne seroient pas dignes de me payer ma peine, pourtant j'en rabattrai beaucoup.

FREDERIC.

Je n'ai point d'argent sur moi; mais je t'en promets au sortir d'ici.

ARLEQUIN.

Pourquoi est-ce que vous laissez votre bourse à la maison? si j'avois sçû cela je ne vous aurois pas trouvé, car pendant que j'y suis, il faut que je vous tienne.

FREDERIC.

Tu n'y perdras rien, parle, que sçais-tu?

ARLEQUIN.

De bonnes choſes, c'eſt du nanan.

FREDERIC.

Voyons.

ARLEQUIN.

Cet argent promis m'envoye des ſcrupules, ſi vous pouviez me donner des gages ; ce petit diamant qui eſt à votre petit doigt par éxemple, quand cela promet de l'argent, cela tient parole.

FREDERIC.

Prend, le voilà pour garand de la mienne, ne me fais plus languir.

ARLEQUIN.

Vous êtes honnête homme, & votre bague auſſi. Or donc, tantôt Monſieur Lelio, qui vous mépriſe que c'eſt une bénédiction, il parloit à lui tout ſeul . . . . . .

FREDERIC.

Bon.

ARLEQUIN.

Oüi, bon. Voilà la Princeſſe qui vient. Dirai-je tout devant elle ?

FREDERIC *après avoir rêvé.*

Tu m'en fais venir l'idée. Oüi, mais ne dis rien de tes engagemens avec moi. Je vais parler le premier ; conformes-toi à ce que tu m'entendras dire.

SCENE X.

LA PRINCESSE, HORTENSE, FREDERIC, ARLEQUIN.

LA PRINCESSE.

EH bien, Frederic, qu'a-t-on conclu avec l'Ambaſſadeur ?

FREDERIC.

Madame, Monſieur Lelio panche à croire que ſa propoſition eſt recevable.

LA PRINCESSE.

Lui, ſon ſentiment eſt que j'épouſe le Roy de Caſtille ?

FREDERIC.

Il n'a demandé que le tems d'éxaminer un peu la choſe.

LA PRINCESSE.

Je n'aurois pas crû qu'il dût penſer comme vous le dites.

ARLEQUIN *derriere elle.*

Il en penſe ma foy bien d'autres.

LA PRINCESSE.

Ah te voilà ! *(à Frederic)* Que faites-vous de ſon valet ici ?

FREDERIC.

Quand vous êtes arrivée, Madame, il venoit, disoit il, me déclarer quelque chose qui vous concerne, & que le zele qu'il a pour vous l'oblige de découvrir. Monsieur Lelio y est mêlé; mais je n'ai pas eu encore le tems de sçavoir ce que c'est.

LA PRINCESSE.

Sçachons-le? de quoi s'agit-il.

ARLEQUIN.

C'est que, voyez-vous, Madame, il n'y a mardi point de chanson à cela, je suis bon serviteur de votre Principauté.

HORTENSE.

Eh quoi, Madame, pouvez-vous prêter l'oreille aux discours de pareilles gens.

LA PRINCESSE.

On s'amuse de tout; continuë.

ARLEQUIN.

Je n'entends ni à dia, ni à huau, quand on ne vous rend pas la réverence qui vous appartient.

LA PRINCESSE.

A merveille; mais viens au fait sans compliment.

ARLEQUIN.

Oh dame, quand on vous parle à vous autres, ce n'est pas le tout que d'ôter son chapeau, il faut bien mettre en avant quel-

que petite fariboIle au bout ; à cette heure voilà mon histoire. Vous sçaurez donc avec votre permission, que tantôt j'écoutois Monsieur Lelio, qui faisoit la conversation des fous ; car il parloit tout seul. Il étoit devant moi, & moi derriere. Or ne vous déplaise, il ne sçavoit pas que j'étois là, il se viroit, je me virois, c'étoit une farce. Tout d'un coup il ne s'est plus viré, & puis s'est mis à dire comme cela, ouf, je suis diablement embarassé. Moi j'ai deviné qu'il avoit de l'embaras ; quand il a eu dit cela, il n'a rien dit davantage, il s'est promené, ensuite il y a pris un grand frisson.

HORTENSE.

En vérité, Madame, vous m'étonnez.

LA PRINCESSE.

Que veux-tu dire, un frisson?

ARLEQUIN.

Oüi, il a dit, je tremble, & ce n'étoit pas pour des prunes, le gaillard; car, a-t il repris, j'ai lorgné ma gentille Maitresse pendant cette belle fête, & si cette Princesse qui est plus fine qu'un merle, a vû troter ma prunelle, mon affaire va mal, j'en dis du mirlirot. Là-dessus autre promenade ; ensuite autre conversation. Par la ventrebleu, a-t-il dit, j'ai du guignon, je suis amoureux de cette gracieuse personne,

sonne, & si la Princesse vient à le sçavoir, & y allons donc, nous verrons beau train; je serai un joli mignon; elle sera capable de me friponer ma Mie. Jour de Dieu! ai-je dit en moi-même, friponer c'est le fait des larrons, & non pas d'une Princesse qui est fidelle comme l'or. Vertuchou, qu'est-ce que c'est que tout ce tripotage-là, toutes ces paroles-là ont mauvaise mine, mon Patron songe à la malice, & il faut avertir cette pauvre Princesse, à qui on en feroit passer quinze pour quatorze; je suis donc venu comme un honnête garçon, & voilà que je vous découvre le pot aux roses, peut-être que je ne vous dis pas les mots, mais je vous dis la signification du discours, & le tout gratis; si cela vous plaît.

HORTENSE *à part.*

Quelle avanture!

FREDERIC *à la Princesse.*

Madame, vous m'avez dit quelquefois que je présumois mal de Lelio; voyez l'abus qu'il fait de votre estime.

LA PRINCESSE.

Taisez-vous; je n'ai que faire de vos réflexions. *(à Arlequ.n)* Pour toi je vais t'apprendre à trahir ton Maître, à te mêler de choses que tu ne devois pas entendre, & à me compromettre dans l'impertinente

répetition que tu en fais ; une étroite prison me répondra de ton silence.

ARLEQUIN *se jettant à genoux.*

Ah ! ma bonne Dame, ayez pitié de moi, arrachez-moi la langue, & laissez-moi la clef des champs. Misericorde, ma Reine, je ne suis qu'un butord, & c'est ce miserable Conseiller de malheur qui m'a broüillé avec votre charitable personne.

LA PRINCESSE.

Comment cela ?

FREDERIC.

Madame, c'est un valet qui vous parle, & qui cherche à se sauver, je ne sçai ce qu'il veut dire.

HORTENSE.

Laissez, laissez-le parler, Monsieur.

ARLEQUIN *à Frederic.*

Allez, je vous ai bien dit que vous ne valliez rien, & vous ne m'avez pas voulu croire : je ne suis qu'un chetif valet, & si pourtant je voulois être homme de bien, & lui qui est riche & grand Seigneur, il n'a jamais eu le cœur d'être honnête homme.

FREDERIC.

Il va vous en imposer, Madame.

LA PRINCESSE

Taisez-vous, vous dis-je, je veux qu'il parle.

ARLEQUIN.

Tenez, Madame, voilà comme cela est venu. Il m'a trouvé comme j'allois tout droit devant moi. Veux-tu me faire un plaisir, m'a-t-il dit. Helas de toute mon ame; car je suis bon & serviable de mon naturel. Tien, voilà une pistole, grand merci; en voilà encore une autre: donnez; mon brave homme; prends encore cette poignée de pistoles, & oüida, mon bon Monsieur. Veux-tu me rapporter ce que tu entendras dire à ton Maître? Et pourquoi cela? Pour rien, par curiosité. Oh non, mon Compere? non; mais je te donnerai tant de bonnes drogues, je te ferai ci, je te ferai cela, je sçai une fille qui est jolie, qui est dans ses meubles, je la tiens dans ma manche, je te la garde. Oh oh, montrez-la pour voir: je l'ai laissée au logis; mais suis-moi, tu l'auras. Non non, Brocanteur, non. Quoi tu ne veux par d'une jolie fille? . . . . . . A la vérité; Madame, cette fille-là me trotoit dans l'ame, il me sembloit que je la voyois, qu'elle étoit blanche, potelée. Quelle satisfaction! je trouvois cela bien friand, je bataillois, je bataillois comme un Cesar, vous m'auriez mangé de plaisir en voyant mon courage; à la fin je suis chû. Il me doit encore une pension de cent écus par an: & j'ai dé-

ja reçû la fillette que je ne puis pas vous montrer, parce qu'elle n'est pas là, sans compter une prophetie, qui a parlé, à ce qu'ils disent, de mon argent, de ma fortune & de ma friponerie.

LA PRINCESSE.

Comment s'appelle-t-elle cette fille ?

ARLEQUIN.

Lisette. Ah, Madame, si vous voyez sa face, vous seriez ravie; avec cette créature-là, il faut que l'honneur d'un homme plie bagage, il n'y a pas moyen.

FREDERIC.

Un miserable, comme celui-là ; peut-il imaginer tant d'impostures ?

ARLEQUIN.

Tenez, Madame, voilà encore sa bague qu'il m'a mise en gage pour de l'argent qu'il doit me donner tantôt. Regardez mon innocence, vous qui êtes une Princesse, si on vons donnoit tant d'argent, de pensions, de bagues, & un joli garçon, est-ce que vous y pourriez tenir ; mettez la main sur la conscience. Je n'ai rien inventé, j'ai dit ce que Monsieur Lelio a dit.

HORTENSE *à part.*

Juste Ciel !

LA PRINCESSE *à Frederic en s'en allant.*

Je verrai ce que je dois faire de vous,

Frederic ; mais vous êtes le plus indigne, & le plus lâche de tous les hommes.

ARLEQUIN.

Helas ! délivrez-moi de la prison.

LA PRINCESSE.

Laisses-moi ?

HORTENSE *déconcertée.*

Voulez-vous que je vous suive, Madame ?

LA PRINCESSE.

Non, Madame, restez, je suis bien aise d'être seule ; mais ne vous écartez point.

SCENE XI.

ARLEQUIN, FREDERIC, HORTENSE.

ARLEQUIN.

ME voilà bien accommodé, je suis un bel oyseau, j'auria bon air en cage, & puis après cela fiez-vous aux propheties, prenez des pensions, & aimez les filles. Pauvre Arlequin ! adieu la joye, je n'userai plus de souliers, on va m'enfermer dans un étui à cause de ce Sarasin-là. (*en montrant Frederic.*)

FREDERIC.

Que je suis malheureux, Madame, vous n'avez jamais paru me vouloir du mal, dans la situation où m'a mis un zele imprudent pour les interêts de la Princesse : puis-je esperer de vous une grace ?

HORTENSE *outrée.*

Oüida, Monsieur, faut-il demander qu'on vous ôte la vie, pour vous délivrer du malheur d'être détesté de tous les hommes ; voilà, je pense, tout le service qu'on peut vous rendre, & vous pouvez compter sur moi.

SCENE XII.

Lelio arrive.

LELIO, HORTENSE, FREDERIC, ARLEQUIN.

FREDERIC.

Que vous ai-je fait, Madame ?

ARLEQUIN *voyant Lelio.*

Ah ! mon Maître bien-aimé, venez que je vous baise les pieds, je ne suis pas digne de vous baiser les mains. Vous sçavez bien le privilege que vous m'avez donné

tantôt, hé bien ce privilege est ma perdition ; pour deux ou trois petites miettes de paroles que j'ai lachées de vous à la Princesse, elle veut que je garde la chambre, & j'allois faire mes fiançailles.

LELIO.

Que signifient les paroles qu'il a dites Madame, je m'apperçois qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans le Palais ; les Gardes m'ont reçû avec une froideur qui m'a surpris : qu'est-il arrivé ?

HORTENSE.

Votre valet payé par Frederic a rapporté à la Princesse ce qu'il vous a entendu dire dans un moment où vous vous croyiez seul.

LELIO.

Eh qu'a-t-il raporté ?

HORTENSE.

Que vous aimiez certaine Dame, que vous aviez peur que la Princesse ne vous l'eût vû regarder pendant la fête, & ne vous l'ôtât, si elle sçavoit que vous l'aimiez.

LELIO.

Et cette Dame l'a-t-on nommée ?

HORTENSE.

Non, mais aparament on la connoît bien, & voilà l'obligation que vous avez à Frederic, dont les présens ont corrompu votre valet.

ARLEQUIN.

Oüi, c'eſt fort bien dit, il m'a corrompu, j'avois le cœur plus net qu'une perle, j'étois tout à fait gentil; mais depuis que je l'ai fréquenté, je vaux moins d'écus que je ne valois de mailles.

FREDERIC *ſe retirant de ſon abſtraction.*

Oüi, Monſieur, je vous l'avoüerai encore une fois, j'ai crû bien ſervir l'Etat & la Princeſſe en tâchant d'arrêter votre fortune: ſuivez ma conduite, elle me juſtifie. Je vous ai prié de travailler à me faire premier Miniſtre, il eſt vrai; mais quel pouvoit être mon deſſein? ſuis-je dans un âge à ſouhaiter un Emploi ſi fatigant? Non, Monſieur, trente années d'exercice m'ont raſſaſié d'Emplois & d'Honneurs: il ne me faut que du repos; mais je voulois m'aſſûrer de vos idées, & voir ſi vous aſpiriez vous-même au rang que je feignois de ſouhaiter. J'allois dans ce cas parler à la Princeſſe, & la détourner, autant que j'aurois pû, de remettre tant de pouvoir en des mains dangereuſes & tout à fait inconnuës. Pour achever de vous pénetrer, je vous ai offert ma fille, vous l'avez refuſée, je l'avois prévû, & j'ai tremblé du projet dont je vous ai ſoupçonné ſur ce refus, & du ſuccès que pouvoit avoir ce projet-même; car enfin, vous avez la faveur de la Prin-

ceſſe, vous êtes jeune & aimable, tranchons le mot, vous pouvez lui plaire, & jetter dans ſon cœur de quoi lui faire oublier ſes véritables interêts & les nôtres, qui étoient qu'elle épouſât le Roy de Caſtille. Voilà ce que j'apprehendois, & la raiſon de tous les efforts que j'ai fait contre vous; vous m'avez crû jaloux de vous quand je n'étois inquiet que pour le bien public. Je ne vous le reproche pas; les vûës jalouſes & ambitieuſes ne ſont que trop ordinaires à mes pareils, & ne me connoiſſant pas, il vous étoit permis de me confondre avec eux, de méconnoître un zele aſſez rare, & qui d'ailleurs ſe montroit par des actions équivoques. Quoiqu'il en ſoit, tout loüable qu'il eſt ce zele, je me voi prêt d'en être la victime, j'ai combattu vos deſſeins, parce qu'ils m'ont paru dangereux; peut-être êtes-vous digne qu'ils rëüſſiſſent, & la maniere dont vous en uſerez avec moi dans l'état où je ſuis, l'uſage que vous ferez de votre crédit auprès de la Princeſſe, enfin la deſtinée que j'éprouverai, décidera de l'opinion que je dois avoir de vous. Si je péris après d'auſſi loüables intentions que les miennes, je ne me ferai point trompé ſur votre compte, je perirai du moins avec la conſolation d'avoir été l'ennemi d'un homme qui en effet n'étoit pas ver-

tueux. Si je ne péris pas au contraire, mon estime, ma reconnoissance & mes satisfactions vous attendent.

ARLEQUIN.

Il n'y aura donc que moi qui resterai un fripon, faute de sçavoir faire une harangue.

LELIO *à Frederic.*

Je vous sauverai, si je puis, Frederic; vous me faites du tort, mais l'honnête homme n'est pas méchant, & je ne sçaurois refuser ma pitié aux opprobres dont vous couvre votre caractere.

FREDERIC.

Votre pitié! ...... adieu, Lelio, peut-être à votre tour, aurez-vous besoin de la mienne. *Il s'en va.*

LELIO *à Arlequin.*

Vas m'attendre.

Arlequin sort en pleurant.

SCENE XIII.

LELIO, HORTENSE.

LELIO.

VOus l'avez prévû, Madame, mon amour vous met dans le péril, & je

n'ose presque vous regarder.

HORTENSE.

Quoi l'on va peut-être me séparer d'avec vous, & vous ne voulez pas me regarder, ni voir combien je vous aime; montrez-moi du moins combien vous m'aimez, je veux vous voir.

LELIO *lui baisant la main.*

Je vous adore.

HORTENSE.

J'en dirai autant que vous, si vous le voulez, cela ne tient à rien, je ne vous verrai plus, je ne me gêne point, je dis tout.

LELIO.

Quel bonheur! mais qu'il est traversé; cependant, Madame, ne vous allarmez point, je vais déclarer qui je suis à la Princesse & lui avoüer......

HORTENSE.

Lui dire qui vous êtes... je vous le défend, c'est une ame violente, elle vous aime, elle se flatoit que vous l'aimiez, elle vous auroit épousé tout inconnu que vous lui êtes, elle verroit à présent que vous lui convenez, vous êtes dans son Palais sans secours, vous m'avez donné votre cœur, tout cela seroit affreux pour elle; vous péririez, j'en suis sûre, elle est déja jalouse, elle deviendroit furieuse; elle en perdroit

l'esprit, elle auroit raison de le perdre, je le pérdrois comme elle, & toute la terre le perdroit, je sens cela, mon amour le dit, fiez-vous à lui, il vous connoît bien. Se voir enlever un homme comme vous, vous ne sçavez pas ce que c'est, j'en frémis, n'en parlons plus. Laissez-vous gouverner, réglons-nous sur les évenemens, je le veux, peut-être allez-vous être arrêté; ne restons point ici, retirons-nous, je suis mourante de frayeur pour vous; mon cher Prince, que vous m'avez donné d'amour ! N'importe, je vous le pardonne, sauvez-vous, je vous en promets encore davantage : adieu, ne restons point à present ensemble, peut-être nous verrons-nous libres.

LELIO.

Je vous obéïs, mais si l'on s'en prend à vous, vous devez me laisser faire.

Fin du second Acte.

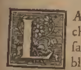




ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE *seule.*


A Princesse m'envoye chercher, que je crains la conversation que nous aurons ensemble, que me veut-elle, auroit-elle encore découvert quelque chose. Il a fallu me servir d'Arlequin qui m'a paru fidele. On n'a permis qu'à lui de voir Lelio, m'auroit-il trahi, l'auroit-on surpris. Voici quelqu'un, retirons-nous, c'est peut-être la Princesse, & je ne veux pas qu'elle me voye dans ce moment-ci.

SCENE II.

ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

IL semble que vous vous défiez de moi, Arlequin, vous ne m'apprenez rien de

ce qui vous regarde, la Princeſſe vous a tantôt envoyé chercher, eſt-elle encore fâchée contre nous; qu'a-t-elle dit?

ARLEQUIN.

D'abord elle ne m'a rien dit, elle m'a regardé d'un air ſuffiſant; moi, la peur m'a pris, je me tenois comme cela tout dans un tas, enſuite elle m'a dit, approche; j'ai donc avancé un pied, & puis un autre pied, & puis un troiſiéme pied, & de pied en pied je me ſuis trouvé vers elle mon chapeau ſur mes deux mains.

LISETTE.

Après....

ARLEQUIN.

Après, nous ſommes entrez en converſation, elle m'a dit, veux-tu que je te pardonne ce que tu as fait, tout comme il vous plaira, ai-je dit, je n'ai rien à vous commander, ma bonne Dame, elle a répondu, va-t'en dire à Hortenſe que ton Maître à qui on t'a permis de parler, t'a donné en ſecret ce billet pour elle, tu me raporteras ſa réponſe. Madame, dormez en repos & tenez-vous gaillarde, vous voyez le premier homme du monde pour donner une bourde, vous ne la donneriez pas mieux que moi; car je mens à faire plaiſir, foy de garçon d'honneur.

LISETTE.

Vous avez pris le billet.

ARLEQUIN.

Oüi, bien proprement.

LISETTE.

Et vous l'avez porté à Hortense.

ARLEQUIN

Oüi, mais la prudence m'a pris & j'ai fait une réflexion; j'ai dit par lamardi, c'est que cette Princesse avec Hortense veut éprouver si je serai encore un coquin.

LISETTE.

Hé bien, à quoi vous a conduit cette réflexion-là, avez-vous dit à Hortense que ce billet venoit de la Princesse, & non pas de Monsieur Lelio.

ARLEQUIN.

Vous l'avez deviné, ma Mie.

LISETTE.

Et vous croyez qu'Hortense est de concert avec la Princesse, & qu'elle lui rendra compte de votre sincerité?

ARLEQUIN.

Eh quoi donc? elle ne me l'a pas dit; mais plus fin que moi n'est pas bête.

LISETTE.

Qu'a-t-elle répondu à votre message?

ARLEQUIN.

Oh, elle a voulu m'enjoler, en me disant que j'étois un honnête garçon, en-

ſuite elle a fait ſemblant de grifoner un papier pour Monſieur Lelio.

LISETTE..

Qu'elle vous a recommandé de lui rendre.

ARLEQUIN.

Oüi, mais il n'aura pas beſoin de lunettes pour le lire, c'eſt encore une attrape qu'on me fait.

LISETTE.

Eh qu'en ferez-vous donc?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien, mon honneur eſt dans l'embaras là-deſſus.

LISETTE.

Il faut abolument le remettre à la Princeſſe, Arlequin n'y manquez pas; ſon intention n'étoit pas que vous avoüaſſiez que ce billet venoit d'elle; par bonheur que votre aveu n'a ſervi qu'à perſuader à Hortenſe qu'elle pouvoit ſe fier à vous, peut-être même ne vous auroit-elle pas donné un billet pour Lelio ſans cela.; votre imprudence à réüſſi: mais encore une fois, remettez la réponſe à la Princeſſe, elle ne vous pardonnera qu'à ce prix.

ARLEQUIN.

Votre foy!

LISETTE.

J'entends du bruit, ceſt peut-être elle

qui

qui vient pour vous le demander ; adieu, vous me direz ce qui en sera arrivé.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE.

ARLEQUIN *seul un moment.*

TAntôt on vouloit m'emprisonner pour une fourberie, & à cette heure pour une fourberie on me pardonne. Quel galimatias que l'honneur de ce pais-ci ?

LA PRINCESSE.

As-tu vû Hortense ?

ARLEQUIN.

Oüi, Madame, je lui ai menti, suivant votre ordonnance.

LA PRINCESSE.

A-t-elle fait réponse ?

ARLEQUIN.

Notre tromperie va à merveille, j'ai un billet doux pour Monsieur Lelio.

LA PRINCESSE.

Juste Ciel ! donne vîte, & retire-toi.

ARLEQUIN *après avoir foüillé dans toutes ses poches, les vide, & en tire toutes sortes de brimborions.*

Ah le maudit Tailleur ! qui m'a fait des

poches percées. Vous verrez que la Lettre aura paſſée par ce trou-là ; attendez, attendez, j'oubliois une poche, la voilà. Non, peut-être que je l'aurai oubliée à l'Office, où j'ai été pour me rafraichir.

LA PRINCESSE.

Vas la chercher, & me l'apporte ſur le champ. (*Arlequin s'en va ...... Elle continuë*) Indigne amie, tu lui fais réponſe, & me voici convaincuë de ta trahiſon, tu ne l'aurois jamais avoüé ſans ce malheureux ſtratagême, qui ne m'inſtruit que trop ; allons, pourſuivons mon projet, privons l'ingrat de ſes honneurs, qu'il ait la douleur de voir ſon ennemi en ſa place, promettons ma main au Roy de Caſtille, & puniſſons après les deux perfides de la honte dont ils me couvrent. La voici, contraignons-nous, en attendant le billet qui doit la convaincre.

SCENE. IV.

LA PRINCESSE, HORTENSE

HORTENSE.

JE me rends à vos ordres, Madame, on m'a dit que vous vouliez me parler.

LA PRINCESSE.

Vous jugez bien que dans l'état où je ſuis, j'ai beſoin de conſolation, Hortenſe, & ce n'eſt qu'à vous ſeule à qui je puis ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Helas, Madame, j'oſe vous aſſûrer que vos chagrins ſont les miens.

LA PRINCESSE *à part.*

Je le ſçai bien, perfide ! . . . . . je vous ai confié mon ſecret comme à la ſeule amie que j'aye au monde, Lelio ne m'aime point, vous le ſçavez.

HORTENSE.

On auroit de la peine à ſe l'imaginer, & à votre place je voudrois encore m'éclaircir, il entre peut-être dans ſon cœur plus de timidité que d'indifference.

LA PRINCESSE.

De la timidité, Madame, votre amitié pour moi vous fournit des motifs de conſolation bien foibles, ou vous êtes bien diſtraite.

HORTENSE.

On ne peut être plus attentive que je le ſuis, Madame.

LA PRINCESSE

Vous oubliez pourtant les obligations que je vous ai, lui n'oſer me dire qu'il m'aime, eh ne l'avez-vous pas informé

de ma part des ſentimens que j'avois pour lui.

HORTENSE.

J'y penſois tout à l'heure, Madame, mais je crains de l'en avoir mal informé. Je parlois pour une Princeſſe, la matiere étoit délicate, je vous aurai peut-être un peu trop menagée, je me ſerai expliquée d'une maniere obſcure, Lelio ne m'aura pas entenduë, & ce ſera ma faute.

LA PRINCESSE.

Je crains à mon tour que votre ménagement pour moi n'ait été plus loin que vous ne dites, peut-être ne l'avez-vous pas entretenu de mes ſentimens, peut-être l'avez-vous trouvé prévenu pour un autre, & vous qui prenez à mon cœur un interêt ſi tendre, ſi génereux, vous m'avez fait un miſtere de tout ce qui s'eſt paſſé, c'eſt une diſcretion prudente, dont je vous croi très-capable.

HORTENSE.

Je lui ai dit que vous l'aimiez, Madame, ſoyez-en perſuadée.

LA PRINCESSE.

Vous lui avez dit que je l'aimois, & il ne vous a pas entenduë, dites-vous. Ce n'eſt pourtant pas, s'expliquer d'une maniere énigmatique, je ſuis outrée, je ſuis trahie, mépriſée, & par qui, Hortenſe?

HORTENSE.

Madame, je puis vous être importune en ce moment-ci, je me retirerai, si vous voulez.

LA PRINCESSE.

C'est moi qui vous suis à charge, notre conversation vous fatigue, je le sens bien; mais cependant restez, vous me devez un peu de complaisance.

HORTENSE.

Helas, Madame, si vous lisiez dans mon cœur, vous verriez combien vous m'inquiettez.

LA PRINCESSE.

à part.

Ah je n'en doute pas. . . . . Arlequin ne vient point. . . . calmez cependant vos inquietudes sur mon compte, ma situation est triste à la vérité, j'ai été le joüet de l'ingratitude & de la perfidie, mais j'ai pris mon parti, il ne me reste plus qu'à découvrir ma rivale, & cela va être fait, vous auriez pû me la faire connoître sans doute; mais vous la trouvez trop coupable, & vous avez raison.

HORTENSE.

Votre rivale! mais en avez-vous une, ma chere Princesse? Ne seroit-ce pas moi que vous soupçonneriez encore? parlez-moi franchement? c'est moi; vos soupçons

continuent. Lelio, disiez-vous tantôt, m'a regardée pendant la fête, Arlequin en dit autant, vous me condamnez là-dessus, vous n'envisagez que moi, voilà comment l'amour juge. Mais mettez-vous l'esprit en repos, souffrez que je me retire comme je le voulois. Je suis prête à partir tout à l'heure, indiquez-moi l'endroit où vous voulez que j'aille, ôtez-moi la liberté, s'il est nécessaire, rendez-la ensuite à Lelio, faites-lui un acueil obligeant, rejettez sa détention sur quelques faux avis, montrez lui dès aujourd'hui plus d'estime, plus d'amitié que jamais, & de cette amitié qui le frape, qui l'avertisse de vous étudier, & dans trois jours, dans vingt-quatre heures peut-être sçaurez-vous à quoi vous en tenir avec lui, vous voyez comment je m'y prends avec vous; voilà de mon côté tout ce que je puis faire. Je vous offre tout ce qui dépend de moi pour vous calmer, bien mortifiée de n'en pouvoir faire davantage.

LA PRINCESSE.

Non, Madame, la vérité-même ne peut s'expliquer d'une maniere plus naïve. Et que seroit-ce donc que votre cœur, si vous étiez coupable après cela. Calmez-vous, j'attends des preuves incontestables de votre innocence; à l'égard de Lelio, je donne la place à Frederic, qui n'a

péché, j'en suis sûre, que par excès de zele. Je l'ai envoyé chercher, & je veux le charger du soin de mettre Lelio en lieu où il ne pourra me nuire ; il m'échaperoit s'il étoit libre, & me rendroit la fable de toute la terre.

HORTENSE.

Ah voilà d'étranges résolutions, Madame.

LA PRINCESSE.

Elles sont judicieuses.

SCENE V.

LA PRINCESSE, HORTENSE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Madame, c'est-là le billet que Madame Hortense m'a donné ...... la voilà pour le dire elle-même.

HORTENSE.

Oh Ciel !

LA PRINCESSE.

Va-t'en. *Il s'en va.*

HORTENSE.

Souvenez-vous que vous êtes génereuse.

LA PRINCESSE *lit.*

Arlequin eſt le ſeul par qui je puiſſe vous avertir de ce que j'ai à vous dire, tout dangereux qu'il eſt peut-être de s'y fier, il vient de me donner une preuve de fidelité ſur laquelle je croi pouvoir hazarder ce billet pour vous dans le péril où vous êtes. Demandez à parler à la Princeſſe, plaignez-vous avec douleur de votre ſituation, calmez ſon cœur, & n'oubliez rien de ce qui poura lui faire eſperer qu'elle touchera le vôtre . . . . Devenez libre, ſi vous voulez que je vive, fuyez après, & laiſſez à mon amour le ſoin d'aſſûrer mon bonheur & le vôtre.

LA PRINCESSE.

Je ne ſçai où j'en ſuis.

HORTENSE.

C'eſt lui qui m'a ſauvé la vie.

LA PRINCESSE.

Et c'eſt vous qui m'arrachez la mienne. Adieu, je vais me réſoudre à ce que je dois faire.

HORTENSE.

Arrêtez un moment, Madame, je ſuis moins coupable que vous ne penſez . . . . . Elle fuit . . . . elle ne m'écoute point; cher Prince, qu'allez-vous devenir . . . je me meurs, c'eſt moi, c'eſt mon amour qui vous perd, mon amour, ah juſte Ciel! mon

mon sort sera-t-il de vous faire périr, cherchons-lui par tout du secours; voici Frederic, essayons de le gagner lui-même.

SCENE. VI.

FREDERIC, HORTENSE.

HORTENSE.

Seigneur, je vous demande un moment d'entretien.

FREDERIC.

J'ai ordre d'aller trouver la Princesse, Madame.

HORTENSE.

Je le sçai, & je n'ai qu'un mot à vous dire. Je vous apprends que vous allez remplir la place de Lelio.

FREDERIC.

Je l'ignorois; mais si la Princesse le veut, il faudra bien obéïr.

HORTENSE.

Vous haïssez Lelio, il ne mérite plus votre haine, il est à plaindre aujourd'hui.

FREDERIC.

J'en suis fâché; mais son malheur ne me

furprend point, il devoit même lui arriver plutôt, fa conduite étoit fi hardie.

HORTENSE.

Moins que vous ne croyez, Seigneur, c'eft un homme eftimable, plein d'honneur.

FREDERIC.

A l'égard de l'honneur je n'y touche pas, j'attends toujours à la derniere extrêmité pour décider contre les gens là-deffus.

HORTENSE.

Vous ne le connoiffez pas ; foyez perfuadé qu'il n'avoit nulle intention de vous nuire.

FREDERIC.

J'aurois befoin pour cet article-là d'un peu plus de crédulité que je n'en ai, Madame.

HORTENSE.

Laiffons donc cela, Seigneur, mais me croyez-vous fincere ?

FREDERIC.

Oüi, Madame, très-fincere, c'eft un titre que je ne pourois vous difputer fans injuftice ; tantôt quand je vous ai demandé votre protection, vous m'avez donné des preuves de franchife qui ne foufrent pas un mot de replique.

HORTENSE.

Je vous regardois alors comme l'auteur

d'une intrigue qui m'étoit fâcheuse ; mais achevons. La Princesse a des desseins contre Lelio, dont elle doit vous charger ; détournez-là de ces desseins, obtenez d'elle que Lelio sorte dès à present de ses Etats, vous n'obligerez point un ingrat, ce service que vous lui rendrez, que vous me rendrez à moi-même, le fruit n'en sera pas borné pour vous au seul plaisir d'avoir fait une bonne action, je vous en garantis des récompenses au-dessus de ce que vous pouriez vous imaginer, & telles enfin que je n'ose vous le dire.

FREDERIC.

Des récompenses, Madame, quand j'aurois l'ame interessée, que pourois-je attendre de Lelio ; mais graces au Ciel. je n'envie ni ses biens, ni ses emplois ; ses emplois j'en accepterai l'embaras, s'il le faut, par dévoüement aux interêts de la Princesse ; à l'égard de ses biens l'acquisition en a été trop rapide & trop aisée à faire, je n'en voudrois pas, quand il ne tiendroit qu'à moi de m'en saisir, je rougirois de les mêler avec les miens ; c'est à l'Etat à qui ils appartiennent, & c'est à l'Etat à les reprendre.

HORTENSE.

Ha Seigneur ! que l'Etat s'en saisisse de

ces biens dont vous parlez, si on les lui trouve.

FREDERIC.

Si on les lui trouve, c'est fort bien dit, Madame; car les avanturiers prennent leurs mesures, il est vrai que lorsque l'on les tient, on peut les engager à reveler leur secret.

HORTENSE.

Si vous sçaviez de qui vous parlez, vous changeriez bien de langage, je n'ose en dire plus, je jetterois peut-être Lelio dans un nouveau péril; quoiqu'il en soit, les avantages que vous trouveriez à le servir, n'ont point de raport à sa fortune présente, ceux dont je vous entretiens sont d'une autre sorte & bien superieurs; je vous le repete, vous ne ferez jamais rien qui puisse vous en apporter de si grands, je vous en donne ma parole; croyez-moi, vous m'en remercirez.

FREDERIC.

Madame, moderez l'interêt que vous prenez à lui, supprimez des promesses dont vous ne remarquez pas l'excès, & qui se décreditent d'elles-mêmes. La Princesse a fait arrêter Lelio, & elle ne pouvoit se déterminer à rien de plus sage; si avant que d'en venir-là elle m'avoit demandé mon avis, ce qu'elle a fait j'aurois

crû, je vous jure, être obligé en conſcience de lui conſeiller de le faire; cela poſé, vous voyez quel eſt mon devoir dans cette occaſion-ci, Madame, la conſequence eſt aiſée à tirer.

HORTENSE.

Très-aiſée, Seigneur Frederic, vous avez raiſon, dès que vous me renvoyez à votre conſcience, tout eſt dit, je ſçai quelle eſpece de devoirs ſa délicateſſe peut vous dicter.

FREDERIC.

Sur ce pied-là, Madame, loin de conſeiller à la Princeſſe de laiſſer échaper un homme auſſi dangereux que Lelio, & qui pouroit le devenir encore, vous approuverez que je lui montre la néceſſité qu'il y a de m'en laiſſer diſpoſer d'une maniere qui ſera douce pour Lelio, & qui pourtant remediera à tout.

HORTENSE.

Qui remediera à tout... (*à part.*) Le ſcelerat! Je ſerois curieuſe, Seigneur Frederic, de ſçavoir par quelles voyes vous rendriez Lelio ſuſpect, voyons de grace juſqu'où l'induſtrie de votre iniquité pouroit tromper la Princeſſe ſur un homme auſſi ennemi du mal que vous l'êtes du bien; car voilà ſon portrait & le vôtre.

FREDERIC.

Vous vous emportez ſans ſujet, Madame, encore une fois cachez vos chagrins ſur le ſort de cet inconnu, ils vous feroient tort, & je ne voudrois pas que la Princeſſe en fût informée. Vous êtes du ſang de nos Souverains, Lelio travailloit à ſe rendre Maître de l'Etat, ſon malheur vous conſterne, tout cela meneroit à des réflexions qui pouroient vous embaraſſer.

HORTENSE.

Allez, Frederic, je ne vous demande plus rien, vous êtes trop mechant pour être à craindre, votre méchanceté vous met hors d'état de nuire à d'autres qu'à vous-même; à l'égard de Lelio, ſa deſtinée, non plus que la mienne, ne relevera jamais de la lâcheté de vos pareils.

FREDERIC.

Madame, je croi que vous voudrez bien me diſpenſer d'en écouter davantage; je puis me paſſer de vous entendre achever mon éloge. Voici Monſieur l'Ambaſſadeur, & vous me permettrez de le joindre.

SCENE VII.

L'AMBASSADEUR, HORTENSE, FREDERIC.

HORTENSE.

IL me fera raiſon de vos refus. Seigneur, daignez m'accorder une grace, je vous la demande avec la confiance que l'Ambaſſadeur d'un Roy ſi vanté me paroît mériter. La Princeſſe eſt irritée contre Lelio ; elle a deſſein de le mettre entre les mains du plus grand ennemi qu'il ait ici, c'eſt Frederic. Je réponds cependant de ſon innocence, vous en dirai-je encore plus Seigneur, Lelio m'eſt cher, c'eſt un aveu que je donne au péril où il eſt, le tems vous prouvera que j'ai pû le faire ; ſauvez Lelio, Seigneur, engagez la Princeſſe à vous le confier, vous ſerez charmé de l'avoir ſervi, quand vous le connoîtrez, & le Roy de Caſtille même vous ſçaura gré du ſervice que vous lui rendrez.

FREDERIC.

Dès que Lelio eſt déſagréable à la Prin-

cesse, & qu'elle l'a jugé coupable, Monsieur l'Ambassadeur n'ira point lui faire une priere qui lui déplaîroit.

L'AMBASSADEUR.

J'ai meilleure opinion de la Princesse, elle ne désaprouvera pas une action qui d'elle-même est loüable. Oüi, Madame, la confiance que vous avez en moi me fait honneur, je ferai tous mes efforts pour la rendre heureuse.

HORTENSE.

Je voi la Princesse qui arrive, & je me retire sûre de vos bontez.

SCENE VIII.

LA PRINCESSE, FREDERIC, L'AMBASSADEUR.

LA PRINCESSE.

QU'on dise à Hortense de venir, & qu'on ameine Lelio.

L'AMBASSADEUR.

Madame, puis-je esperer que vous voudrez bien obliger le Roy de Castille, ce Prince en me chargeant des interêts de son

cœur auprès de vous, m'a recommandé encore d'être secourable à tout le monde, c'est donc en son nom que je vous prie de pardonner à Lelio les sujets de colere que vous pouvez avoir contre lui, quoiqu'il ait mis quelque obstacle aux desirs de mon Maître, il faut que je lui rende justice ; il m'a paru très-estimable, & je saisis avec plaisir l'occasion qui s'offre de lui être utile.

FREDERIC.

Rien de plus beau que ce que fait Monsieur l'Ambassadeur pour Lelio, Madame ; mais je m'expose encore à vous dire qu'il y a du risque à le rendre libre.

L'AMBASSADEUR.

Je le croi incapable de rien de criminel,

LA PRINCESSE

Laissez-nous Frederic,

FREDERIC.

Souhaitez-vous que je revienne, Madame ?

LA PRINCESSE.

Il n'est pas nécessaire.

SCENE IX.

L'AMBASSADEUR, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

LA priere que vous me faites auroit suffi, Monsieur, pour m'engager à rendre la liberté à Lelio, quand même je n'y aurois pas été déterminée ; mais votre recommandation doit hâter mes résolutions, & je ne l'envoye chercher que pour vous satisfaire.

SCENE X.

LELIO, HORTENSE *entrent.*

LA PRINCESSE.

LElio, je croyois avoir à me plaindre de vous ; mais je me suis détrompée. Pour vous faire oublier le chagrin que je

vous ai donné, vous aimez Hortenſe, elle vous aime, & je vous unis enſemble. Pour vous, Monſieur, qui m'avez prié ſi généreuſement de pardonner à Lelio, vous pouvez informer le Roy votre Maître, que je ſuis prête à recevoir ſa main & à lui donner la mienne, j'ai grande idée d'un Prince qui ſçait ſe choiſir des Miniſtres auſſi eſtimables que vous l'êtes, & ſon cœur . . . .

L'AMBASSADEUR.

Madame, il ne me ſieroit pas d'en entendre davantage, c'eſt le Roy de Caſtille lui-même qui reçoit le bonheur dont vous le comblez.

LA PRINCESSE

Vous, Seigneur, ma main eſt bien duë à un Prince qui la demande d'une maniere ſi galante & ſi peu attenduë.

LELIO.

Pour moi, Madame, il ne me reſte plus qu'à vous jurer une reconnoiſſance éternelle. Vous trouverez dans le Prince de Leon tout le zele qu'il eut pour vous en qualité de Miniſtre, je me flate qu'à ſon tour le Roy de Caſtille voudra bien accepter mes remercimens.

LE ROY DE CASTILLE.

Prince, votre rang ne me ſurprend

point, il répond aux ſentimens que vous m'avez montré.

LA PRINCESSE.

Allons, Madame, de ſi grands évenemens méritent bien qu'on ſe hâte de les terminer.

ARLEQUIN.

Pourtant ſans moi il y auroit eu encore du tapage.

LELIO.

Suis-moi, j'aurai ſoin de toi.

Fin du dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, la Comedie intitulée, *le Prince travesti*, ou *l'illuſtre Avanturier*, qui peut être imprimée. A Paris le 2. Mars 1727.

BLANCHARD.

LA FAUSSE SUIVANTE,

OU

LE FOURBE PUNY.

COMEDIE

EN TROIS ACTES.

Representée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le Samedy 8. Juillet 1724.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue saint Jacques, à la Science.

M. DCC XXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LELIO.

LE CHEVALIER.

TRIVELIN, Valet du Chevalier.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

FRONTIN, autre Valet du Chevalier.

PAYSANS & Payſannes,

DANSEURS & Danſeuſes.

La Scene eſt devant le Château de la Comteſſe.



LA FAUSSE SUIVANTE OU LEFOURBE PUNY.

COMEDIE.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, TRIVELIN.

FRONTIN.



E pense que voilà le Seigneur Trivelin, c'est lui même. Eh comment te porte-tu mon cher amy ?

TRIVELIN.

A merveille, mon cher Frontin, à

merveille, je n'ai rien perdu des vrais biens que tu me connoissois; santé admirable, & grand appetit : mais toy, que fais-tu à present, je t'ay vû dans un petit négoce qui t'alloit bien-tôt rendre Citoyen de Paris; l'as-tu quitté ?

FRONTIN.

Je suis culbuté, mon enfant, mais toy-même comment la fortune t'a-t-elle traité depuis que je ne t'ay vû ?

TRIVELIN.

Comme tu sçais qu'elle traite tous les gens de mérite.

FRONTIN,

Cela veut dire très-mal.

TRIVELIN.

Oüi: Je lui ai pourtant une obligation : c'est qu'elle m'a mis dans l'habitude de me passer d'elle ; je ne sens plus ses disgraces, je n'envie point ses faveurs, & cela me suffit ; un homme raisonnable n'en doit pas demander davantage ; je ne suis pas heureux, mais je ne me soucie pas de l'estre. Voilà ma façon de penser.

FRONTIN.

Diantre, je t'ai toûjours connu pour un garçon d'esprit, & d'une intrigue admirable, mais je n'aurois jamais soupçon-

né que tu deviendrois philosophe ; malpeste que tu est avancé, tu méprise déja les biens de ce monde.

TRIVELIN.

Doucement mon ami, doucement, ton admiration me fait rougir ; j'ai peur de ne la pas mériter, le mépris que je crois avoir pour les biens ; n'est peut être qu'un beau verbiage, & à te parler confidament, je ne conseillerois encore à personne de laisser les siens à la discrétion de ma Philosophie ; j'en prendrois Frontin, je le sens bien, j'en prendrois à la honte de mes réflexions. Le cœur de l'homme est un grand fripon.

FRONTIN.

Hélas, je ne sçaurois nier cette vérité là sans blesser ma conscience.

TRIVELIN.

Je ne la dirai pas à tout le monde ; mais je sçais bien que je ne parle pas à un profane.

FRONTIN.

Eh dit moy, mon ami, qu'est-ce que c'est que ce paquet là que tu porte ?

TRIVELIN.

C'est le triste bagage de ton serviteur ; ce paquet enferme toutes mes possessions.

FRONTIN.

On ne peut pas les accuser d'occuper trop de terrain.

TRIVELIN.

Depuis quinze ans que je roule dans le monde, tu ſçais combien je me ſuis tourmenté, combien j'ai fait d'efforts pour arriver à un état fixe ; j'avois entendu dire que les ſcrupules nuiſoient à la fortune, je fis tréve avec les miens, pour n'avoir rien à me reprocher : étoit-il queſtion d'avoir de l'honneur, j'en avois ; falloit il être fourbe, j'en ſoupirois, mais jallois mon train. Je me ſuis vû quelquefois à mon aiſe ; mais le moyen d'y reſter avec le jeu, le vin & les femmes ; comment ſe mettre à l'abry de ces fleaux là ?

FRONTIN.

Cela eſt vrai.

TRIVELIN.

Que te dirai-je enfin, tantôt maître ; tantôt valet, toûjours prudent, toûjours induſtrieux, ami des fripons par interêt, ami des honnêtes gens par goût ; traité poliment ſous une figure, menacé d'étrivieres ſous une autre, changeant à propos de metier, d'habits, de caracteres, de mœurs, riſquant beaucoup, réüſſiſſant

peu, libertin dans le fond, reglé dans la forme, démasqué par les uns, soupçonné par les autres, à la fin équivoque à tout le monde, j'ai tâté de tout, je dois par tout; mes créanciers sont de deux especes, les uns ne sçavent pas que je leur dois, les autres le savent & le sçauront long-tems. J'ai logé par tout, sur le pavé, chez l'aubergiste, au cabaret, chez le bourgeois, chez l'homme de qualité, chez moy, chez la justice qui m'a souvent recueilli dans mes malheurs, mais ses appartemens son trop tristes, & je n'y faisois que des retraittes; enfin mon ami, après quinze ans de soins, de travaux & de peines, ce malheureux paquet est tout ce qui me reste; voilà ce que le monde m'a laissé, l'ingrat! après ce que j'ai fais pour lui, tous ses presens ne valent pas une pistole.

FRONTIN.

Ne t'afflige point mon ami, l'article de ton recit qui m'a paru le plus désagréable, ce sont les retraites chez la Justice; mais ne parlons plus de cela, tu arrive à propos; j'ai un parti à te proposer, cependant qu'as-tu fait depuis deux ans que je ne t'ai vû, & d'où sors-tu à present?

TRIVELIN.

Primo. Depuis que je ne t'ai vû, je me suis jetté dans le service.

FRONTIN.

Je t'entens, tu t'est fait soldat : ne serois-tu pas déserteur par hazard ?

TRIVELIN.

Non, mon habit d'ordonnance étoit une livrée.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Avant que de me réduire tout-à-fait à cet état humiliant, je commençai par vendre ma garde-robe.

FRONTIN.

Toi, une garde-robe !

TRIVELIN.

Oui, c'étoit trois ou quatre habits que j'avois trouvé convenables à ma taille chez les Fripiers, & qui m'avoient servi à figurer en honnête homme ; je crus devoir m'en défaire pour perdre de vûë tout ce qui pouvoit me rappeller ma grandeur passée ; quand on renonce à la vanité, il n'en faut pas faire à deux fois ; qu'est-ce que c'est que se ménager des ressources, point de quartier, je vendis tout, ce n'est pas assez, j'allai tout boire.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Oüi mon ami, j'eus le courage de faire deux ou trois débauches salutaires qui me vuiderent ma bourse, & me garantirent ma perseverance dans la condition que j'allois embrasser ; de sorte que j'avois le plaisir de penser en m'enyvrant, que c'étoit la raison qui me versoit à boire. Quel nectar ! ensuite un beau matin je me trouvai sans un sol ; comme j'avois besoin d'un promt secours, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, un de mes amis que je rencontrai me proposa de me mener chez un honnête particulier qui étoit marié, & qui passoit sa vie à étudier des langues mortes : cela me convenoit assez, car j'ai de l'étude ; je restai donc chez lui, là je n'entendis parler que de sciences, & je remarquai que mon Maître étoit épris de passion pour certains Quidans qu'il appelloit des anciens, & qu'il avoit une souveraine antipatie pour d'autres qu'il appelloit des modernes ; je me fis expliquer tout cela.

FRONTIN.

Et qu'est-ce que c'est que les anciens & les modernes ?

TRIVELIN.

Des anciens; attends, il y en a un doné jé sçais le nom, & qui est le Capitaine de la bande; c'est comme qui te diroit un Homere. Connois-tu cela ?

FRONTIN.

Non.

TRIVELIN.

C'est dommage, car c'étoit un homme qui parloit bien Grec.

FRONTIN.

Il n'étoit donc pas François cet homme là ?

TRIVELIN.

Oh que non, je pense qu'il étoit de Quebec, quelque part dans cette Egypte, & qu'il vivoit du tems du Déluge; nous avons encore de lui de fort belles Satires, & mon Maître l'aimoit beaucoup, lui & tous les honnêtes gens de son tems, comme Virgile, Neron, Plutarque, Ulisse & Diogene.

FRONTIN.

Je n'ai jamais entendu parler de cette race-là, mais voilà de vilains noms.

TRIVELIN.

De vilains noms! c'est que tu n'y est pas accoûtumé : sçais-tu bien qu'il y a

plus d'esprit dans ces noms-là que dans le Royaume de France ?

FRONTIN.

Je le crois. Et que veulent dire les modernes ?

TRIVELIN.

Tu m'écarte de mon sujet, mais n'importe ; les modernes c'est comme qui diroit . . . . toi par exemple.

FRONTIN.

Ho ho, je suis un moderne, moi.

TRIVELIN.

Oüi vraiment tu es un moderne, & des plus modernes ; il n'y a que l'enfant qui vient de naître qui l'est plus que toi, car il ne fait que d'arriver.

FRONTIN.

Eh pourquoi ton Maître nous haïs-soit il ?

TRIVELIN.

Parce qu'il vouloit qu'on eût quatre mille ans sur la tête pour valoir quelque chose ; oh moi pour gagner son amitié, je me mis à admirer tout ce qui me paroissoit ancien, j'aimois les vieux meubles, je loüois les vieilles modes, les vieilles especes, les Médailles, les Lunettes, je me coëffois chez les crieuses de vieux chapeaux, je n'avois commerce qu'avec des

vieillards, il étoit charmé de mes inclinations, j'avois la clef de la cave où logeoit un certain vin vieux qu'il appelloit son vin grec, il m'en donnoit quelquefois, & j'en détournois aussi quelques bouteilles, par amour loüable pour tout ce qui étoit vieux, non que je négligeasse le vin nouveau; je n'en demandois point d'autre à sa femme, qui vraiment estimoit bien autrement les modernes que les anciens, & par complaisance pour son goût, j'en emplissois aussi quelques bouteilles, sans lui en faire ma cour.

FRONTIN.

A merveille!

TRIVELIN.

Qui n'auroit pas crû que cette conduite auroit dû me concilier ces deux esprits: point du tout. Ils s'apperçurent du ménagement judicieux que j'avois pour chacun d'eux, ils m'en firent un crime; le mari crut les anciens insultés par la quantité de vin nouveau que j'avois bû, il m'en fit mauvaise mine; la femme me chicanna sur le vin vieux; j'eus beau m'excuser, les gens de partis n'entendent point raison, il fallut les quitter, pour avoir voulu me partager entre les anciens & les modernes. Avois je tort?

FRONTIN.

Non, tu avois obſervé toutes les regles de la prudence humaine; mais je ne puis en écouter davantage, je dois aller coucher ce ſoir à Paris où l'on m'envoye, & je cherchois quelqu'un qui tint ma place auprès de mon Maître pendant mon abſence, veux tu que je te preſente ?

TRIVELIN.

Oüyda. Et qu'eſt-ce que c'eſt que ton Maître, fait-il bonne chere, car dans l'état où je ſuis, j'ai beſoin d'une bonne cuiſine ?

FRONTIN.

Tu ſeras content, tu ſerviras la meilleure fille.

TRIVELIN.

Pourquoi donc l'appelle-tu ton Maître ?

FRONTIN.

Ah foin de moi, je ne ſçais ce que je dis, je rêve à autre choſe.

TRIVELIN.

Tu me trompe, Frontin.

FRONTIN.

Ma foi oüi, Trivelin, c'eſt une fille habillée en homme dont il s'agit, je voulois te le cacher, mais la verité m'eſt échapée, & je me ſuis blouſé comme un ſot, ſois diſcret, je te prie.

TRIVELIN.

Je le suis dès le berceau. C'est donc une intrigue que vous conduisés tous deux ici cette fille-là & toi ?

FRONTIN, *à part.*

Oüi. Cachons-lui son rang. . . Mais la voilà qui vient, retire-toi à l'écart, afin que je lui parle.

TRIVELIN *se retire & s'éloigne.*

SCENE II.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

EH bien, m'avez-vous trouvé un Domestique ?

FRONTIN.

Oüi, Mademoiselle, j'ai rencontré....

LE CHEVALIER.

Vous m'impatientez avec votre Demoiselle, ne sçauriez-vous m'appeller Monsieur.

FRONTIN.

Je vous demande pardon, Mademoi-

ſelle . . . . je veux dire Monſieur, j'ai trouvé un de mes amis qui eſt fort brave garçon, il ſort actuellement de chez un Bourgeois de campagne qui vient de mourir, & il eſt là qui attend que je l'appelle pour offrir ſes reſpects.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez peut-être pas eû l'imprudence de lui dire qui j'étois.

FRONTIN.

Ah Monſieur, mettez-vous l'eſprit en repos, je ſçais garder un ſecret. *Bas.* Pourvû qu'il ne m'échape pas. Souhaitez-vous que mon ami s'approche.

LE CHEVALIER.

Je le veux bien, mais partez ſur le champ pour Paris.

FRONTIN.

Je n'attends que vos depêches.

LE CHEVALIER.

Je ne trouve point à propos de vous en donner, vous pourriez les perdre, ma ſœur à qui je les addreſſerois pourroit les égarer auſſi, & il n'eſt pas beſoin que mon avanture ſoit ſçûë de tout le monde; voici votre Commiſſion, écoutez-moi. Vous direz à ma ſœur, qu'elle ne ſoit point en peine de moi, qu'à la derniere partie de Bal où mes amies m'amenerent dans le

déguisement où me voilà, le hazard me fit connoître le Gentilhomme que je n'avois jamais vû, qu'on disoit être encore en Province, & qui est ce Lelio avec qui par lettres le mari de ma sœur a presque arrêté mon mariage : que surprise de le trouver à Paris sans que nous le sçussions, & le voyant avec une Dame, je resolus sur le champ de profiter de mon déguisement pour me mettre au fait de l'état de son cœur & de son caractere : qu'enfin nous liâmes amitié ensemble aussi promptement que des Cavaliers peuvent le faire, & qu'il m'engagea à le suivre le lendemain à une partie de Campagne chez la Dame avec qui il étoit, & qu'un de ses parens accompagnoit ; que nous y sommes actuellement, que j'ai déja découvert des choses qui méritent que je les suive avant que de me déterminer à épouser Lelio : que je n'aurai jamais d'interêt plus serieux. Partez, ne perdez point de tems ; faites venir ce Domestique que vous avez arrêté, dans un instant j'irai voir si vous êtes parti. *Seule* Je regarde le moment où j'ai connu Lelio comme une faveur du Ciel, dont je veux profiter, puisque je suis ma maîtresse & que je ne dépens plus de personne ; l'avanture où je me suis mise ne

ſurprendra point ma ſœur, elle ſçait la ſingularité de mes ſentimens, j'ai du bien, il s'agit de le donner avec ma main & mon cœur, ce ſont de grands preſens, & je veux ſçavoir à qui je les donne.

FRONTIN, *à Trivelin.*

Le voilà, Monſieur. Garde-moi le ſecret.

TRIVELIN.

Je te le rendrai mot pour mot comme tu me l'as donné, quand tu voudras.

SCENE III.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

LE CHEVALIER.

APprochez, comment vous appellez-vous ?

TRIVELIN.

Comme vous voudrez, Monſieur, Bourguignon, Champagne, Poitevin, Picard, tout cela m'eſt indifferent, le nom ſous lequel j'aurai l'honneur de vous ſervir, ſera toûjours le plus beau nom du monde.

LE CHEVALIER.

Sans compliment; quel est le tien à toi?

TRIVELIN.

Je vous avoüe que je ferois quelque difficulté de le dire, parce que dans ma famille je suis le premier du nom qui n'ait pas disposé de la couleur de son habit; mais peut-on porter rien de plus galand que vos couleurs, il me tarde d'en être chamaré sur toutes les coutures.

LE CHEVALIER, *à part.*

Qu'est ce que c'est que ce langage-là? il m'inquiette.

TRIVELIN.

Cependant, Monsieur, j'aurai l'honneur de vous dire que je m'appelle Trivelin, c'est un nom que j'ai reçû de pere en fils très-correctement, & dans la derniere fidelité, & de tous les Trivelins qui furent jamais, votre serviteur, en ce moment s'estime le plus heureux de tous.

LE CHEVALIER.

Laissez-là vos politesses, un Maître ne demande à son Valet que de l'attention dans ce qu'il l'employe.

TRIVELIN.

Son Valet, le terme est dur, il frappe mes oreilles d'un son disgracieux; ne pur-

gera-t'on jamais le diſcours de tous ces noms odieux ?

LE CHEVALIER.

La délicateſſe eſt ſinguliere ?

TRIVELIN.

De grace, ajuſtons-nous, convenons d'une formule plus douce.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il ſe mocque de moi. Vous riez, je penſe.

TRIVELIN.

C'eſt la joye que j'ai d'être à vous, qui l'emporte ſur la petite mortification que je viens d'eſſuyer.

LE CHEVALIER.

Je vous avertis moi, que je vous renvoye, & que vous ne m'êtes bon à rien.

TRIVELIN.

Je ne vous ſuis bon à rien ; ah, ce que vous dites là ne peut pas être ſerieux.

LE CHEVALIER.

A part. Cet homme là eſt un extravagant. *A Trivelin.* Retirez vous.

TRIVELIN.

Non, vous m'avez piqué, je ne vous quitterai point, que vous ne ſoyez convenu avec moi, que je vous ſuis bon à quelque choſe.

LE CHEVALIER.

Retirez vo s, vous dis je.

TRIVELIN.

Où vous attendrai-je ?

LE CHEVALIER.

Nulle part.

TRIVELIN.

Ne badinons point, le tems se passe, & nous ne décidons rien.

LE CHEVALIER.

Sçavez vous bien mon ami que vous risquez beaucoup.

TRIVELIN.

Je n'ai pourtant qu'un écu à perdre.

LE CHEVALIER.

Ce coquin là m'embarasse. *Il fait comme s'il s'en alloit.* Il faut que je m'en aille. *A Trivelin.* Tu me suis ?

TRIVELIN.

Vraiment oüi, je soutiens mon caractere : ne vous ai-je pas dit que j'étois opiniâtre.

LE CHEVALIER.

Insolent !

TRIVELIN.

Cruel !

LE CHEVALIER.

Comment cruel !

TRIVELIN.

Oüi cruel, c'eſt un reproche tendre que je vous faits; continuez, vous n'y êtes pas, j'en viendrai juſqu'aux ſoupirs, vos rigueurs me l'annoncent.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais plus que penſer de tout ce qu'il me dit.

TRIVELIN.

Ah, ah, ah, vous revez mon Cavalier, vous deliberez, votre ton baiſſe, vous devenez traitable, & nous nous accommoderons, je le vois bien, la paſſion que j'ai de vous ſervir eſt ſans quartier, premierement cela eſt dans mon ſang, je ne ſçaurois me corriger.

LE CHEVALIER, *mettant la main ſur la garde de ſon Epée.*

Il me prend envie de te traiter comme tu le mérite.

TRIVELIN.

Fy, ne geſticulez point de cette maniere là, ce geſte là n'eſt point de votre competence, laiſſez là cet arme qui vous eſt étrangere, votre œil eſt plus redoutable que ce fer inutile qui vous pend au côté.

LE CHEVALIER.

Ah! je ſuis trahie!

TRIVELIN.

Masque, venons au fait, je vous connois.

LE CHEVALIER.

Toi ?

TRIVELIN.

Oüi, Frontin vous connoissoit pour nous deux.

LE CHEVALIER.

Le coquin ! & t'a-t'il dit qui j'étois ?

TRIVELIN.

Il m'a dit que vous étiez une fille, & voilà tout, & moi je l'ai crû, car je ne chicane sur la qualité de personne.

LE CHEVALIER.

Puisqu'il m'a trahie, il vaut autant que je t'instruise du reste.

TRIVELIN.

Voyons, pourquoi êtes-vous dans cet équipage-là ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est point pour faire du mal.

TRIVELIN.

Je le crois bien, si c'étoit pour cela vous ne déguiseriez pas votre sexe, ce seroit perdre vos commoditez.

LE CHEVALIER.

A part. Il faut le tromper. *A Trivelin.* Je t'avouë que j'avois envie de te cacher

la verité, parce que mon déguisement regarde une Dame de condition, ma Maîtresse, qui a des vûës sur un Monsieur Lelio que tu verras, & qu'elle voudroit détacher d'une inclination qu'il a pour une Comtesse à qui appartient ce Château.

TRIVELIN.

Eh, quelle espece de commission vous donne-t'elle auprès de ce Lelio ! l'emploi me paroît gaillard, soubrette de mon ame.

LE CHEVALIER.

Point du tout, ma charge sous cet habit-ci, est d'attaquer le cœur de la Comtesse; je puis passer comme tu vois pour un assez joli Cavalier, & j'ai déja vû les yeux de la Comtesse s'arrêter plus d'une fois sur moi; si elle vient à m'aimer, je la ferai rompre avec Lelio, il reviendra à Paris, on lui proposera ma Maîtresse qui y est, elle est aimable, il la connoît, & les nôces seront bientôt faites.

TRIVELIN.

Parlons à present à rets de chaussée, as-tu le cœur libre?

LE CHEVALIER.

Oüi.

TRIVELIN.

Et moi aussi, ainsi de compte arrêté,

cela fait deux cœurs libres, n'eſt-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Ergo, je conclus que nos deux cœurs ſoient déſormais camarades.

LE CHEVALIER.

Bon.

TRIVELIN.

Et je conclus encore toûjours auſſi judicieuſement, que deux amis devant s'obliger en tout ce qu'ils peuvent, tu m'avance deux mois de recompenſe ſur l'exacte diſcretion que je promets d'avoir, je ne parle point du ſervice domeſtique que je te rendrai, ſur cet article, c'eſt à l'amour à me payer mes gages.

LE CHEVALIER·

lui donnant de l'argent.

Tiens voilà déja ſix loüis d'or d'avance pour ta diſcretion, & en voilà déja trois pour tes ſervices.

TRIVELIN, *d'un air indifferent.*

J'ai aſſez de cœur pour refuſer ces trois derniers loüis là, mais donne, la main qui me les preſente, étourdis ma generoſité.

LE CHEVALIER.

Voici Monſieur Lelio, retire-toi, & vas-t'en

t'en m'attendre à la porte de ce Château où nous logeons.

TRIVELIN.

Souviens-toi ma friponne à ton tour que je suis ton Valet sur la scene, & ton Amant dans les coulisses ; tu me donneras des ordres en public, & des sentimens dans le tête à tête.

Il se retire en arriere quand Lelio entre avec Arlequin. Les Valets se rencontrans se saluënt.

SCENE IV.

LELIO, LE CHEVALIER, ARLEQUIN, TRIVELIN, *derriere leurs Maîtres.*

LELIO, *vient d'un air rêveur.*

LE CHEVALIER.

Le voilà plongé dans une grande rêverie.

ARLEQUIN, *à Trivelin derriere eux.*

Vous m'avez l'air d'un bon vivant.

TRIVELIN.

Mon air ne vous ment pas d'un mot, & vous êtes fort bon phisionomiste.

LELIO, *se retournant vers Arlequin, & appercevant le Chevalier.*

Arlequin. . . . Ah Chevalier je vous cherchois.

LE CHEVALIER.

Qu'avez vous Lelio ? je vous vois envelopé dans une distraction qui m'inquiete.

LELIO.

Je vous dirai ce que c'est. *A Arlequin.* Arlequin n'oublie pas d'avertir les Musiciens de se rendre ici tantôt.

ARLEQUIN.

Oüi Monsieur. *A Trivelin.* Allons boire pour faire aller notre amitié plus vîte.

TRIVELIN.

Allons, la recette est bonne, j'aime assez votre maniere de hâter le cœur.



SCENE V.

LELIO, LE CHEVALIER.

EH bien mon cher, dequoi s'agit-il, qu'avez-vous, puis-je vous être utile à quelque chose?

LELIO.

Très utile.

LE CHEVALIER.

Parlez.

LELIO.

Estes-vous mon ami?

LE CHEVALIER.

Vous meritez que je vous dise non; puisque vous me faites cette question-là.

LELIO.

Ne te fâches point Chevalier, ta vivacité m'oblige, mais passe-moi cette question-là, j'en ai encore une à te faire.

LE CHEVALIER.

Voyons.

LELIO.

Est-tu scrupuleux?

LE CHEVALIER.

Je le suis raisonnablement.

LELIO.

Voilà ce qu'il me faut, tu n'as pas un honneur mal entendu sur une infinité de bagatelles qui arrêtent les sots.

LE CHEVALIER, *à part.*

Fy, voilà un vilain début.

LELIO.

Par exemple, un Amant qui dupe sa Maîtresse pour se débarasser d'elle, en est-il moins honnête homme, à ton gré.

LE CHEVALIER.

Quoi, il ne s'agit que de tromper une femme ?

LELIO.

Non vraiment.

LE CHEVALIER.

De lui faire une perfidie.

LELIO.

Rien que cela.

LE CHEVALIER.

Je croyois pour le moins que tu voulois mettre le feu à une Ville. Eh comment donc trahir une femme, c'est avoir une action glorieuse pardevers soi.

LELIO, *guai.*

Oh parbleu, puisque tu le prends sur ce ton-là, je te dirai que je n'ai rien à me

reprocher, & fans vanité tu vois un homme couvert de gloire.

LE CHEVALIER, *étonné & comme charmé.*

Toi mon ami ? ah je te prie donne-moi le plaisir de te regarder à mon aise, laisse-moi contempler un homme chargé de crimes si honorables ! Ah petit traître, vous êtes bienheureux d'avoir de si brillantes indignitez sur votre compte.

LELIO, *riant.*

Tu me charme de penser ainsi, viens que je t'embrasse, ma foi à ton tour tu m'as tout l'air d'avoir été l'écuëil de bien des cœurs ; fripon, combien de réputation as-tu blessé à mort dans ta vie, combien as-tu désesperé d'Ariannes, dis ?

LE CHEVALIER.

Hélas, tu te trompes, je ne connois point d'avantures plus communes que les miennes ; j'ai toûjours eû le malheur de ne trouver que des femmes très-sages.

LELIO.

Tu n'as trouvé que des femmes très-sages, où diantre t'es-tu donc fouré, tu as fait là des découvertes bien singulieres : après cela, qu'est-ce que ces femmes-là gagnent à être si sages, il n'en est ni plus ni moins ; sommes-nous heureux, nous

le disons, ne le sommes-nous pas, nous mentons, cela revient au même pour elles quant à moi, j'ai toûjours dit plus de veritez que de mensonges.

LE CHEVALIER.

Tu traites ces matieres là avec une legereté qui m'enchante.

LELIO.

Revenons à mes affaires, quelque jour je te dirai de mes espiegleries, qui te feront rire. Tu est un cadet de maison, & par consequent tu n'est pas extrêmement riche.

LE CHEVALIER.

C'est raisonner juste.

LELIO.

Tu est beau & bien fait, devines à quel dessein je t'ai engagé à nous suivre avec tous tes agrémens, c'est pour te prier de vouloir bien faire ta fortune.

LE CHEVALIER.

J'exauce ta priere. A present dis-moi la fortune que je vais faire.

LELIO.

Il s'agit de te faire aimer de la Comtesse, & d'arriver à la conquête de sa main par celle de son cœur.

LE CHEVALIER.

Tu badine, ne ſçais-je pas que tu l'aime, la Comteſſe ?

LELIO.

Non, je l'aimois ces jours paſſez, mais j'ai trouvé à propos de ne plus l'aimer.

LE CHEVALIER.

Quoi, lorſque tu as pris de l'amour, & que tu n'en veux plus, il s'en retourne comme cela ſans plus de façon, tu lui dis, va-t'en, & il s'en va ! mais mon ami tu as un cœur impayable !

LELIO.

En fait d'amour, j'en fais aſſez ce que je veux ; j'aimois la Comteſſe parce qu'elle eſt aimable ; je devois l'épouſer parce qu'elle eſt riche, & que je n'avois rien de mieux à faire ; mais dernierement pendant que j'étois à ma Terre, on m'a propoſé en mariage une Demoiſelle de Paris que je ne connois point, & qui me donne douze mille livres de rente ; la Comteſſe n'en a que ſix, j'ai donc calculé que ſix valoient moins que douze ; oh l'amour que j'avois pour elle, pouvoit-il honnêtement tenir bon contre un calcul ſi raiſonnable ; cela auroit été ridicule, ſix doivent reculer devant douze, n'eſt-il pas vrai ; tu ne me réponds rien.

LE CHEVALIER.

Eh, que diantre veux-tu que je répon-de à une regle d'arithmetique, il n'y a qu'à sçavoir compter pour voir que tu as rai-son.

LELIO.

C'est cela même.

LE CHEVALIER.

Mais qu'est-ce qui t'embarasse là-de-dans? faut-il tant de cérémonie pour quit-ter la Comtesse. Il s'agit d'être infidelle, d'aller la trouver, de lui porter ton calcul, de lui dire; Madame, comptez vous-mê-me, voyez si je me trompe, voilà tout; peut-être qu'elle pleurera, qu'elle maudi-ra l'arithmetique, qu'elle te traitera d'in-digne, de perfide; cela pourroit arrêter un poltron, mais un brave homme com-me toi, au-dessus des bagatelles de l'hon-neur, ce bruit-là l'amuse, il écoute, s'ex-cuse négligemment, & se retire en faisant une réverence très profonde en Cavalier poli, qui sçait avec quel respect il doit re-cevoir en pareil cas, les titres de fourbe & d'ingrat.

LELIO.

Oh, parbleu de ces titres-là j'en suis fourni, & je sçais faire la réverence; Ma-dame la Comtesse auroit déja reçû la mien-

ne, s'il ne tenoit plus qu'à cette politesse-là, mais il y a une petite épine qui m'arrête; c'est que pour achever l'achat que j'ai fait d'une nouvelle Terre, il y a quelque tems, Madame la Comtesse m'a prêté dix mille écus, dont elle a mon billet.

LE CHEVALIER.

Ah tu as raison, c'est une autre affaire; je ne sçache point de révérence qui puisse acquitter ce billet là; le titre de débiteur est bien sérieux, vois-tu; celui d'infidele n'expose qu'à des reproches, l'autre à des assignations; cela est different, & je n'ai point de recette pour ton mal.

LELIO.

Patience, Madame la Comtesse croit qu'elle va m'épouser, elle n'attend plus que l'arrivée de son frere, & outre la somme de dix mille écus dont elle a mon billet, nous avons encore fait antérieurement à cela, un dédit entr'elle & moi de la même somme, si c'est moi qui romps avec elle, je lui devrai le billet & le dédit, & je voudrois bien ne payer ni l'un ni l'autre, m'entens-tu?

LE CHEVALIER.

Ah l'honnête homme! oüi je commence à te comprendre: voici ce que c'est: si je donne de l'amour à la Comtesse, tu crois

qu'elle aimera mieux payer le dédit en te rendant ton billet de dix mille écus, que de t'épouser, de façon que tu gagneras dix mille écus avec elle ; n'est-ce pas cela ?

LELIO.

Tu entre, on ne peut pas mieux, dans mes idées.

LE CHEVALIER.

Elles sont très-ingenieuses, très lucratives, & dignes de couronner ce que tu appelle tes espiegleries ; en effet, l'honneur que tu as fait à la Comtesse en soupirant pour elle, vaut dix mille écus comme un sol.

LELIO.

Elle n'en donneroit pas cela, si je m'en fiois à son estimation.

LE CHEVALIER.

Mais crois-tu que je puisse surprendre le cœur de la Comtesse ?

LELIO.

Je n'en doute pas.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'ai pas lieu d'en douter non plus.

LELIO.

Je me suis apperçu qu'elle aime ta compagnie, elle te louë souvent, te trouve de l'esprit, il n'y a qu'à suivre cela.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas une grande vocation pour ce mariage là.

LELIO.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Par mille raisons, parce que je ne pourrai jamais avoir de l'amour pour la Comtesse ; si elle ne vouloit que de l'amitié, je serois à son service ; mais n'importe.

LELIO.

Eh, qui est-ce qui te prie d'avoir de l'amour pour elle ? Est-il besoin d'aimer sa femme, si tu ne l'aime pas, tampis pour elle, ce sont ses affaires, & non pas les tiennes.

LE CHEVALIER.

Bon, mais je croyois qu'il falloit aimer sa femme, fondé sur ce qu'on vivoit mal avec elle, quand on ne l'aimoit pas.

LELIO.

Eh, tant mieux, quand on vit mal avec elle, cela vous dispense de la voir, c'est autant de gagné.

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fait, me voilà prêt à exécuter ce que tu souhaitte, si j'épouse la Comtesse, j'irai me fortifier avec le brave Lelio dans le dédain qu'on doit à son épouse.

LELIO.

Je t'en donnerai un vigoureux exemple, je t'en assure : crois tu par exemple, que j'aimerai la Demoiselle de Paris, moi? une quinzaine de jours tout au plus, après quoi, je croi que j'en serai bien las.

LE CHEVALIER.

Eh, donne-lui le mois tout entier à cette pauvre femme, à cause de ses douze mille livres de rente.

LELIO.

Tant que le cœur m'en dira.

LE CHEVALIER.

Ta t'on dit qu'elle fut jolie ?

LELIO.

On m'écrit qu'elle est belle, mais de l'humeur dont je suis, cela ne l'avance pas de beaucoup, si elle n'est pas laide, elle le deviendra, puisqu'elle sera ma femme, cela ne peut pas lui manquer.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moi, une femme se dépite quelquefois.

LELIO.

En ce cas là, j'ai une Terre écartée qui est le plus beau désert du monde, où Madame iroit calmer son esprit de vengeance.

LE CHEVALIER.

Oh, dès que tu as un désert, à la bonne

heure, voilà son affaire ; diantre, l'ame se tranquilise beaucoup dans une solitude, on y joüit d'une certaine mélancolie, d'une douce tristesse, d'un repos de toutes les couleurs, elle n'aura qu'à choisir.

LELIO.

Elle sera la maîtresse.

LE CHEVALIER.

L'heureux temperament ! mais j'apperçois la Comtesse : je te recommande une chose ; feint toûjours de l'aimer, si tu te montrois inconstant, cela interesseroit sa vanité, elle courroit après toi, & me laisseroit là.

LELIO, *dit.*

Je me gouvernerai bien, je vais au devant d'elle. *Il va au-devant de la Comtesse qui ne paroît pas encore, & pendant qu'il y va,*

LE CHEVALIER, *dit.*

Si j'avois épousé le Seigneur Lelio, je serois tombée en de bonnes mains ; donner douze mille livres de rente pour acheter le séjour d'un desert ; oh vous êtes trop cher Monsieur Lelio, & j'aurai mieux que celà au même prix ; mais puisque je suis en train, continuons pour me divertir, & punir ce fourbe là, & pour en débarasser la Comtesse.

LELIO, *à la Comtesse en entrant,*

J'attendois nos Musiciens, Madame, & je cours les presser moi-même, je vous laisse avec le Chevalier; il veut nous quitter, son séjour ici l'embarasse, je crois qu'il vous craint, cela est de bon sens, & je ne m'en inquiette point, je vous connois, mais il est mon ami, notre amitié doit durer plus d'un jour, & il faut bien qu'il se fasse au danger de vous voir, je vous prie de le rendre plus raisonnable, je reviens dans l'instant.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

QUoi, Chevalier, vous prenez de pareils pretextes pour nous quitter? si vous nous disiez les véritables raisons qui pressent votre retour à Paris, on ne vous retiendroit peut-être pas.

LE CHEVALIER.

Mes véritables raisons, Comtesse, ma foi Lelio vous les a dites.

LA COMTESSE.

Comment ? que vous vous défiez de votre cœur auprès de moi.

LE CHEVALIER.

Moi, m'en défier, je m'y prendrois un peu tard ; est-ce que vous m'en avez donné le tems ? non, Madame, le mal est fait, il ne s'agit plus que d'en arrêter le progrès.

LA COMTESSE, *riant.*

En verité Chevalier, vous êtes bien à plaindre, & je ne sçavois pas que j étois si dangereuse.

LE CHEVALIER.

Oh que si, je ne vous dis rien là dont tous les jours votre miroir ne vous accuse d'être capable ; il doit vous avoir dit que vous aviez des yeux qui violeroient l'hospitalité avec moi, si vous m'ameniez ici.

LA COMTESSE.

Mon miroir ne me flatte pas, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Parbleu je l'en défie, il ne vous prêtera jamais rien, la nature y a mis bon ordre, & c'est elle qui vous a flattée.

LA COMTESSE.

Je ne vois point que ce soit avec tant d'excès.

LE CHEVALIER.

Comtesse, vous m'obligeriez beaucoup de me donner votre façon de voir ; car avec la mienne, il n'y a pas moyen de vous rendre justice.

LA COMTESSE, *riant.*

Vous êtes bien galant.

LE CHEVALIER.

Ah, je suis mieux que cela, ce ne seroit là qu'une bagatelle.

LA COMTESSE.

Cependant ne vous gênez point, Chevalier, quelque inclination sans doute vous rappelle à Paris, & vous vous ennuiriez avec nous.

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai point d'inclination à Paris, si vous n'y venez pas, *il lui prend la main ;* à l'égard de l'ennui, si vous sçaviez l'art de m'en donner auprès de vous, ne me l'épargnez pas, Comtesse, c'est un vrai present que vous me ferez, ce sera même une bonté ; mais cela vous passe, & vous ne donnez que de l'amour : voilà tout ce que vous sçavez faire.

LA COMTESSE.

Je le fais assez mal.

SCENE

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LELIO, &c.

LELIO.

NOus ne pouvons avoir notre divertiſſement que tantôt, Madame, mais en revanche voici une nôce de Village dont tous les Acteurs viennent pour vous divertir. *Au Chevalier.* Ton Valet & le mien ſont à la tête, & mennent le branle.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

CHantons tous l'agriable emplette
Que Lucas a fait deColette,
Qu'il eſt heureux ce garçon là!
J'aimerois bien le mariage
Sans un petit défaut qu'il a.
Par lui la fille la plus ſage,

Zeste vous vient entre les bras,
Et boute, & garre, allons courage,
Rien n'est si biau que le traca
Des fins premiers jours du ménage,
Mais morgué ça ne dure pas
Le cœur vous faille, & c'est dommage.

UN PAYSAN.

Que dis-tu gente Mathurine,
De cette nôce que tu vois;
T'agace t'elle un peu pour moi
Il me semble voir à ta mine
Que tu sens un je ne sçai quoi.
L'ami Lucas & la cousine,
Rirons tant qu'ils pourront tous deux
En se gaussant des médiseux;
Dis la verité Mathurine,
Ne ferois-tu pas bien comme eux?

MATHURINE.

Voyez le biau discours à faire
De demander en pareil cas,
Que fais-tu, que ne fais-tu pas?
Eh Colin, sans tant de mystere
Marions-nous, tu le sçauras:
A present si j'étois sincere
Je vais souvent dans le valon,
Tu m'y suivrois malin garçon
On n'y trouve point de Notaire
Mais on y trouve du gazon.

ON DANSE.

BRANLE.

Que l'on dise tout ce qu'on voudra
Tout cy, tout ça
Je veux tâter du mariage
En arrive ce qui pourra
Tout cy, tout ça.
Par la sangué j'ons bon courage
Ce courage, dit-on s'en va
Tout cy, tout ça.
Morguenne il faut voir cela,
Ma Claudine un jour me conta
Tout cy, tout ça.
Que sa mere en couroux contre elle
Lui défendoit qu'elle m'aima,
Tout cy, tout ça.
Mais aussi-tôt me dit la belle,
Entrons dans ce boccage là,
Tout cy, tout ç.
Nous verrons ce qu'il en sera ?

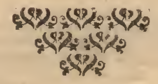
Quand elle y fut elle chanta,
Tour cy, tout ça
Berger dis moi que ton cœur m'aime
Et le mien aussi te dira
Tout cy, tout ça

Combien ſon amour eſt extrême
Après elle me regarda
Tout cy, tout ça,
D'un doux regard qui m'acheva.

ꝏ

Mon cœur à ſon tour lui chanta
Tout cy, tout ça,
Une ch nſon qui fut ſi tendre,
Que cent fois elle ſoupira
Tout cy, tout ça
Du plaiſir qu'elle eût de m'entendre.
Ma Chanſon tant recommenca
Tout cy, tout ça
Tant qu'enfin la voix me manqua.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *seul.*

ME voici comme de moitié dans une intrigue assez douce, & d'un assez bon rapport, car il m'en reviens déja de l'argent & une Maîtresse ; ce beau commencement là promet encore une plus belle fin : or, moi qui suis un habile homme, est-il naturel que je reste ici les bras croisez, ne ferai je rien qui hâte le succès du projet de ma chere suivante? Si je disois au Seigneur Lelio que le cœur de la Comtesse commence à capituler pour le Chevalier, il se dépiteroit plus vîte, & partiroit pour Paris où on l'attend, je lui ai déja témoigné que je souhaitterois avoir l'honneur de lui parler ; mais le voilà qui

s'entretient avec la Comtesse, attendons qu'il ait fait avec elle.

SCENE II.

LELIO, LA COMTESSE. *Ils entrent tous deux comme continuant de se parler.*

LA COMTESSE.

NOn, Monsieur, je ne vous comprens point, vous liez amitié avec le Chevalier, vous me l'amenez, & vous voulez ensuite que je lui fasse mauvaise mine : Qu'est ce que c'est que cette idée là ? vous m'avez dit vous-même que c'étoit un homme aimable, amusant, & effectivement j'ai jugé que vous aviez raison.

LELIO, *repetant un mot.*

Effectivement. Cela est donc bien effectif ? eh bien je ne sçais que vous dire, mais voilà un effectivement qui ne devroit pas se trouver là, par exemple.

LA COMTESSE.

Par malheur il s'y trouve.

LELIO.

Vous me raillez, Madame.

LA COMTESSE.

Voulez-vous que je respecte votre antipatie pour effectivement? est-ce qu'il n'est pas bon François, l'a-t'on proscrit de la langue?

LELIO.

Non, Madame, mais il marque que vous êtes un peu trop persuadée du mérite du Chevalier.

LA COMTESSE.

Il marque cela? oh il à tort, & le procès que vous lui faites est raisonnable, mais vous m'avoüerez qu'il n'y a pas de mal à sentir suffisamment le mérite d'un homme quand le mérite est réel, & c'est comme j'en use avec le Chevalier.

LELIO.

Tenez, sentir est encore une expression qui ne vaut pas mieux; sentir est trop, c'est connoître qu'il faudroit dire.

LA COMTESSE.

Je suis d'avis de ne dire plus mot, & d'attendre que vous m'ayez donné la liste des termes sans reproches que je dois employer, je crois que c'est le plus court, il

n'y a que ce moyen là qui puiffe me mettre en état de m'entretenir avec vous.

LELIO.

Eh Madame, faites grace à mon amour.

LA COMTESSE.

Supportez donc mon ignorance, je ne fçavois pas la difference qu'il y avoit entre connoître & fentir.

LELIO.

Sentir, Madame, c'eft le ftile du cœur, & ce n'eft pas dans ce ftile là que vous devez parler du Chevalier.

LA COMTESSE.

Ecoutez le, vôtre ne m'amufe point, il eft froid, il me glace, & fi vous voulez même, il me rebute.

LELIO, *à part.*

Bon, je retirerai mon billet.

LA COMTESSE.

Quittons nous, croyez-moi, je parle mal, vous ne me répondez pas mieux, cela ne fait pas une converfation amufante.

LELIO.

Allez-vous rejoindre le Chevalier?

LA COMTESSE.

Lelio, pour prix des leçons que vous venez de me donner, je vous avertis, moi, qu'il y a des momens où vous feriez bien de

ne pas vous montrer, entendez-vous.

LELIO.

Vous me trouvez-donc bien insuportable?

LA COMTESSE.

Epargnez-vous ma réponse; vous auriez à vous plaindre de la valeur de mes termes, je le sens bien.

LELIO.

Et moi je sens que vous vous retenez; vous me diriez de bon cœur que vous me haïssez.

LA COMTESSE.

Non, mais je vous le dirai bien-tôt, si cela continuë, & cela continuëra sans doute.

LELIO.

Il semble que vous le souhaitez.

LA COMTESSE.

Hum, vous ne feriez-pas languir mes souhaits.

LELIO, *d'un air fâché & vif.*

Vous me désolez, Madame.

LA COMTESSE.

Je me retiens, Monsieur, je me retiens.
Elle veut s'en aller.

LELIO.

Arrêtez, Comtesse, vous m'avez fait

l'honneur d'accorder quelque retour à ma tendresse.

LA COMTESSE.

Ah le beau détail où vous entrez-là.

LELIO.

Le dédit même qui est entre nous. . . .

LA COMTESSE, *fâchée.*

Eh bien, ce dédit vous chagrine, il n'y a qu'à le rompre, que ne me disiez-vous cela sur le champ, il y a une heure que vous biaisez pour arriver là.

LELIO.

Le rompre, j'aimerois mieux mourir, ne m'assure t'il pas votre main ?

LA COMTESSE.

Et qu'est-ce que c'est que ma main sans mon cœur ?

LELIO.

J'espere avoir l'un & l'autre.

LA COMTESSE.

Pourquoi me déplaisez-vous donc.

LELIO.

En quoi donc ai-je pû vous déplaire ? vous auriez de la peine à le dire vous-même.

LA COMTESSE.

Vous êtes jaloux, premierement.

LELIO.

Eh morbleu, Madame, quand on aime. . . . .

LA COMTESSE.

Ah quel emportement !

LELIO.

Peut-on s'empêcher d'être jaloux, autrefois vous mereprochiez que je ne l'étois pas assez, vous me trouviez trop tranquille ; me voici inquiet, & je vous déplaît.

LA COMTESSE.

Achevez, Monsieur, concluez que je suis une capricieuse, voilà ce que vous voulez dire, je vous entends bien ; le compliment que vous me faites est digne de l'entretien dont vous me régalez depuis une heure, & après cela vous me demanderez en quoi vous me déplaisez ; ah l'étrange caractere !

LELIO.

Mais, je ne vous appelle pas capricieuse, Madame ; je dis seulement que vous vouliez que je fusse jaloux ; aujourd'hui je le suis, pourquoi le trouvez-vous mauvais ?

LA COMTESSE.

Eh bien, vous direz encore que vous ne m'appellez pas fantasque ?

LELIO.

De grace répondez.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, on n'a jamais dit à une femme ce que vous me dites-là, & je n'ai vû que vous dans la vie qui m'ayez trouvé si ridicule.

LELIO, *regardant autour de lui.*

Je chercherois volontiers à qui vous parlez, Madame, car ce discours là ne peut pas s'adresser à moi.

LA COMTESSE.

Fort bien, me voilà devenuë visionnaire à present, continuez, Monsieur, continuez, vous ne voulez-pas rompre le dédit, cependant c'est moi qui ne veut plus, n'est-il pas vrai ?

LELIO.

Que d'industrie pour vous sauver d'une question fort simple, à laquelle vous ne pouvez répondre.

LA COMTESSE.

Oh, je n'y sçaurois tenir, capricieuse, ridicule, visionnaire & de mauvaise foi, le portrait est flateur; je ne vous connoissois-pas, Monsieur Lelio, je ne vous connoissois-pas; vous m'avez trompée; je vous passerois de la jalousie, je ne parle-pas de la

vôtre, elle n'eſt pas ſupportable, c'eſt une jaloufie terrible, odieuſe, qui vient du fond du temperamment, du vice de votre eſprit; ce n'eſt pas délicateſſe chez vous, c'eſt mauvaiſe humeur naturelle, c'eſt precisément caractere; oh ce n'eſt pas là la jalouſie que je vous demandois, je voulois une inquiétude douce qui à ſa ſource dans un cœur timide & bien touché, & qui n'eſt qu'une loüable méfiance de ſoi-même; avec cette jalouſie là, Monſieur, on ne dit point d'invectives aux perſonnes que l'on aime; on ne les trouve ni ridicules, ni fourbes, ni fantaſques; on craint ſeulement de n'être pas toûjours aimé, parce qu'on ne croit pas être digne de l'être. Mais çela vous paſſe, ces ſentimens là ne ſont pas du reſſort d'une ame comme la vôtre; chez vous, c'eſt des emportemens, des fureurs, ou pur artifice; vous ſoupçonnez injurieuſement, vous manquez d'eſtime, de reſpect, de ſoumiſſion; vous vous appuyez ſur un dédit, vous fondez vos droits ſur des raiſons de contraintes: un dédit, Monſieur Lelio, des ſoupçons, & vous appellez cela de l'amour? c'eſt un amour à faire peur. Adieu.

LELIO.

Encore un mot, vous êtes en colere,

mais vous reviendrez, car vous m'estimez dans le fond.

LA COMTESSE.

Soit, j'en estime tant d'autres, je ne regarde pas cela comme un grand mérite d'être estimable, on n'est que ce qu'on doit être.

LELIO.

Pour nous accommoder, accordez-moi une grace, vous m'êtes chere, le Chevalier vous aime, ayez pour lui un peu plus de froideur, insinuez-lui qu'il nous laisse, qu'il s'en retourne à Paris.

LA COMTESSE.

Lui insinuer qu'il nous laisse, c'est-à-dire lui glisser tout doucement une impertinence qui me fera tout doucement passer dans son esprit pour une femme qui ne sçait pas vivre; non, Monsieur, vous m'en dispenserez, s'il vous plaît; toute la subtilité possible n'empêchera pas un compliment d'être ridicule quand il l'est; vous me le prouvez par le vôtre; c'est un avis que je vous insinuë tout doucement, pour vous donner un petit essai de ce que vous appellez maniere insinuante. *Elle se retire.*

SCENE III.

LELIO, *un moment seul, & en riant.*

ALlons, allons, cela va très-rondement, j'épouserai les douze mille livres de rente ; mais voilà le Valet du Chevalier. *à Trivelin.* Il m'a paru tantôt que tu avois quelque chose à me dire.

SCENE IV.

LELIO, TRIVELIN.

TRIVELIN.

OUi, Monsieur, pardonnez à la liberté que je prens. L'équipage où je suis ne prévient pas en ma faveur, cependant tel que vous me voyez, il y a là dedans le cœur d'un honnête homme, avec une extrême inclination pour les honnêtes gens.

LELIO.

Je le crois.

TRIVELIN.

Moi-même, & je le dis avec un souvenir modeste, moi-même autrefois, j'ai été du nombre de ces honnêtes gens; mais vous sçavez, Monsieur, à combien d'accidens nous sommes sujets dans la vie; le sort m'a joüé, il en a joüé bien d'autres, l'histoire est remplie du recit de ses mauvais tours, Princes, Heros, il a tout mal mené, & je me console de mes malheurs avec de tels confreres.

LELIO.

Tu m'obligerois de retrancher tes reflexions, & de venir au fait.

TRIVELIN.

Les infortunez sont un peu babillards, Monsieur, ils s'attendrissent aisément sur leurs avantures; mais je coupe court, & ce petit préambule me servira, s'il vous plaît, à m'attirer un peu d'estime, & donnera du poids à ce que je vais vous dire.

LELIO.

Soit.

TRIVELIN.

Vous sçavez que je fais la fonction de domestique auprès de Monsieur le Chevalier.

LELIO.

Oüi.

TRIVELIN.

Je ne demeurerai pas long-tems avec lui, Monſieur, ſon caractere donne trop de ſcandale au mien.

LELIO.

Eh, que lui trouves-tu de mauvais?

TRIVELIN.

Que vous êtes different de lui, à peine vous ai-je vû, vous ai-je entendu parler, que j'ai dit en moi-même; Ah quelle ame franche, que de netteté dans ce cœur-là!

LELIO.

Tu vas encore t'amuſer à mon éloge, & tu ne finiras point.

TRIVELIN.

Monſieur, la vertu vaut bien une petite parentheſe en ſa faveur.

LELIO.

Venons donc au reſte à preſent.

TRIVELIN.

De grâce ſouffrez qu'auparavant nous convenions d'un petit article.

LELIO.

Parle.

TRIVELIN.

Je ſuis fier, mais je ſuis pauvre, qualitez comme vous jugez bien, très-difficiles

à accorder l'une avec l'autre, & qui pourtant ont la rage de se trouver presque toûjours ensemble ; voilà ce qui me passe.

LELIO.

Poursuis, à quoi nous mene ta fierté & ta pauvreté ?

TRIVELIN.

Elles nous mennent à un combat qui se passe entr'elles : la fierté se défend d'abord à merveilles, mais son ennemie est bien pressante ; bientôt la fierté plie, recule, fuit, & laisse le champ de bataille à la pauvreté qui ne rougit de rien, & qui sollicite en ce moment votre liberalité.

LELIO.

Je t'entends, tu me demande quelque argent pour récompense de l'avis que tu vas me donner.

TRIVELIN.

Vous y êtes ; les ames genereuses ont cela de bon, qu'elles devinent ce qu'il vous faut, & vous épargnent la honte d'expliquer vos besoins : que cela est beau !

LELIO.

Je consens à ce que tu demande, à une condition à mon tour ; c'est que le secret que tu m'apprendras, vaudra la peine d'être payé, & je serai de bonne foi là-dessus, dis à present.

TRIVELIN.

Pourquoi faut-il que la rareté de l'argent ait ruiné la generosité de vos pareils. Quelle misere! mais n'importe,votre équité me rendra ce que votre œconomie me retranche, & je commence. Vous croyez le Chevalier, votre intime & fidele ami, n'est-ce pas ?

LELIO.

Oüi sans doute.

TRIVELIN.

Erreur.

LELIO.

En quoi donc ?

TRIVELIN.

Vous croyez que la Comtesse vous aime toûjours.

LELIO.

J'en suis persuadé.

TRIVELIN.

Erreur, trois fois erreur.

LELIO.

Comment ?

TRIVELIN.

Oüi, Monsieur, vous n'avez ni ami, ni Maîtresse; quel brigandage dans ce monde! La Comtesse ne vous aime plus, le Chevalier vous a escamoté son cœur, il l'aime, il en est aimé, c'est un fait je le sçais,

je l'ai vû, je vous en avertis, faites-en votre profit & le mien.

LELIO.

Eh dis-moi, as-tu remarqué quelque chose qui te rende sûr de cela ?

TRIVELIN.

Monsieur, on peut se fier à mes observations, tenez je n'ai qu'à regarder une femme entre deux yeux, je vous dirai ce qu'elle sent, & ce qu'elle sentira, le tout à une virgule près. Tout ce qui se passe dans son cœur s'écrit sur son visage, & j'ai tant étudié cette écriture là, que je la lis tout aussi couramment que la mienne; par exemple, tantôt pendant que vous vous amusiez dans le Jardin à cueillir des fleurs pour la Comtesse, je racommodois près d'elle une palissade, & je voyois le Chevalier sautillant, rire, & folâtrer avec elle. Que vous êtes badin, lui disoit-elle, en souriant négligemment à ses enjoüemens; tout autre que moi n'auroit rien remarqué dans ce sourire-là, c'étoit un chifre; sçavez-vous ce qu'il signifioit? Que vous m'amusez agréablement, Chevalier, que vous êtes aimable dans vos façons, ne sentez-vous pas que vous me plaisez?

LELIO.

Cela est bon, mais rapporte-moi quel-

que chose que je puisse expliquer, moi, qui ne suis pas si sçavant que toi.

TRIVELIN.

En voici qui ne demande nulle condition. Le Chevalier continuoit, lui voloit quelques baisers, dont on se fâchoit, & qu'on n'esquivoit pas. Laissez-moi donc, disoit-elle, avec un visage indolent, qui ne faisoit rien pour se tirer d'affaires, qui avoit la paresse de rester exposé à l'injure; mais en verité vous n'y songez-pas, ajoûtoit-elle ensuite: & moi tout en racommodant ma palissade, j'expliquois ce *vous n'y songez-pas*, & ce *laissez-moi donc*, & je voyois que cela vouloit dire, courage Chevalier, encore un baiser sur le même ton, surprenez-moi toûjours afin de sauver les bien-séances, je ne dois consentir à rien; mais si vous êtes adroit je n'y sçaurois que faire, ce ne sera pas ma faute.

LELIO.

Oüida, c'est quelque chose que des baisers.

TRIVELIN.

Voici le plus touchant. Ah la belle main, s'écria-t'il ensuite, souffrez que je l'admire. Il n'est pas nécessaire. De grace. Je ne veux point. Ce nonobstant la main est prise, admirée, caressée, cela va tout

de suite ; arrêtez-vous : point de nouvelles. Un coup d'Eventail part la-dessus, coup galant qui signifie, ne lâchez point, l'Eventail est saisi : nouvelles pirateries sur la main qu'on tient ; l'autre vient à son sécours ; autant de pris encore par l'ennemi : mais je ne vous comprens point, finissez-donc ; vous en parlez bien à votre aise, Madame. Alors la Comtesse de s'embarasser, le Chevalier de la regarder tendrement : elle de rougir ; lui de s'animer, elle de se fâcher sans colere, lui de se jetter à ses genoux sans repentance, elle de pousser honteusement un demi soupir, lui de riposter effrontement par un tout entier, & puis vient du silence, & puis des regards qui sont bien tendres, & puis d'autres qui n'osent pas l'être, & puis .... qu'est-ce que cela signifie, Monsieur. Vous le voyez-bien, Madame : levez-vous donc, me pardonnez-vous ? Ah je ne sçai. Le procès en étoit là quand vous êtes venu, mais je crois maintenant les parties d'accord, qu'en dîtes-vous ?

LELIO.

Je dis que ta découverte commence à prendre forme.

TRIVELIN.

Commence à prendre forme, & jus-

qu'où prétendez vous donc que je la conduise pour vous persuader? Je désespere de la pousser jamais plus loin; j'ai vû l'amour naissant, quand il sera grand garçon j'aurai beau l'attendre auprès de la palissade, au diable s'il y vient badiner; or il grandira au moins, s'il n'est déja grandi, car il m'a paru aller bon train, le gaillard.

LELIO.

Fort bon train ma foi.

TRIVELIN.

Que dites-vous de la Comtesse, ne l'auriez-vous pas épousé sans moi? si vous aviez vû de quel air elle abandonnoit sa main blanche au Chevalier.

LELIO.

En verité, te paroissoit-il qu'elle y prit goût?

TRIVELIN.

Oüi, Monsieur, *à part.* On diroit qu'il y en prend aussi lui. *à Lelio.* Eh bien, trouvez-vous que mon avis mérite salaire?

LELIO.

Sans difficulté. Tu es un coquin.

TRIVELIN.

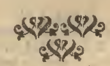
Sans difficulté, tu es un coquin: voilà un prélude de reconnoissance bien bizarre!

LELIO.

Le Chevalier te donneroit cent coup de bâton si je lui disois que tu le trahis, oh ces coups de bâton que tu mérite, ma bonté te les épargne. Je ne dirai mot. Adieu, tu dois être content, te voilà payé. *Il s'en va.*

TRIVELIN.

Je n'avois jamais vû de monnoye frapée à ce coin là. Adieu, Monsieur, je suis votre serviteur, que le Ciel veüille vous combler des faveurs que je mérite. De toutes les grimaces que m'a fait la fortune, voilà certe la plus comique ! me payer en exemption de coups de bâton, c'est ce qu'on appelle faire argent de tout. Je n'y comprens rien, je lui dis que sa Maîtresse le plante là, il me demande si elle y prend goût. Est-ce que notre faux Chevalier m'en feroit accroire ? Et seroient-ils tous deux meilleurs amis que je ne pense. Interrogeons un peu Arlequin là-dessus.



SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

AH te voilà, où vas-tu?

ARLEQUIN.

Voir s'il y a des Lettres pour mon Maître.

TRIVELIN.

Tu me paroît occupé, à quoi: est-ce que tu rêve?

ARLEQUIN.

A des loüis d'or.

TRIVELIN.

Diantre, tes reflexions sont de riche étoffe.

ARLEQUIN.

Et je te cherchois aussi pour te parler.

TRIVELIN.

Et que veux-tu de moi?

ARLEQUIN.

T'entretenir de loüis d'or.

TRIVELIN.

Encore des loüis d'or, mais tu as une mine d'or dans ta tête.

ARLEQUIN.

Dis-moi, mon ami, où as-tu pris toutes ces pistolles que je t'ai vû tantôt tirer de ta poche pour payer la bouteille de vin que nous avons bû au cabaret du Bourg, je voudrois bien sçavoir le secret que tu as pour en faire.

TRIVELIN.

Mon ami, je ne pourrai gueres te donner le secret d'en faire, je n'ai jamais possedé que le secret de le dépenser.

ARLEQUIN.

Oh, j'ai aussi un secret qui est bon pour cela, moi, je l'ai appris au cabaret en perfection.

TRIVELIN.

Oüida, on fait son affaire avec du vin, quoique lentement, mais en y joignant une pincée d'inclination pour le beau sexe, on réüssit bien autrement.

ARLEQUIN.

Ah le beau sexe, on ne trouve point de cet ingredien là ici.

TRIVELIN.

Tu n'y demeureras pas toûjours, mais de grace instruis-moi d'une chose à ton

tour : ton Maître & Monsieur le Chevalier s'aiment-ils beaucoup ?

ARLEQUIN.

Oüi.

TRIVELIN.

Fy. Se témoignent-ils de grands empressemens, se font-ils beaucoup d'amitié?

ARLEQUIN.

Ils se disent, comment te porte-tu ? à ton service, & moi aussi, j'en suis bien aise; après cela ils dînent & soupent ensemble, & puis bon soir, je te souhaitte une bonne nuit, & puis ils se couchent; & puis ils dorment, & puis le jour vient: est-ce que tu veux qu'ils se disent des injures ?

TRIVELIN.

Non, mon ami, c'est que j'avois quelque petite raison de te demander cela, par rapport à quelque avanture qui m'est arrivée ici.

ARLEQUIN.

Toi.

TRIVELIN.

Oüi, j'ai touché le cœur d'une aimable personne, & l'amitié de nos Maîtres prolongera notre séjour ici.

ARLEQUIN.

Et où est-ce que cette rare personne-

là habite avec son cœur ?

TRIVELIN.

Ici te dis-je : mal peste, c'est une affaire qui m'est de consequence.

ARLEQUIN.

Quel plaisir ! elle est jeune ?

TRIVELIN.

Je lui crois dix-neuf à vingt ans.

ARLEQUIN.

Ah le tendron ! elle est jolie ?

TRIVELIN.

Jolie ! qu'elle maigre épitete, vous lui manquez de respect ; sçachez qu'elle est charmante, adorable, digne de moi.

ARLEQUIN, *touché.*

Ah mamour, friandise de mon ame !

TRIVELIN.

Et c'est de sa main mignonne que je tiens ces loüis d'or dont tu parles, & que le don qu'elle m'en a fait me rend si précieux.

ARLEQUIN, *à ce mot laisse aller ses bras.*

Je n'en puis plus.

TRIVELIN, *à part.*

Il me divertit, je veux le pousser jusqu'à l'évanoüissement. Ce n'est pas le tout mon ami : ses discours ont charmé mon cœur ; de la maniere dont elle m'a peint,

j'avois honte de me trouver si aimable. M'aimerez-vous, me disoit-elle, puis-je compter sur votre cœur ?

ARLEQUIN, *transporté.*

Oüi ma Reine.

TRIVELIN.

A qui parles-tu ?

ARLEQUIN.

A elle, j'ai cru qu'elle m'interrogeoit.

TRIVELIN, *riant.*

Ah, ah, ah, pendant qu'elle me parloit, ingenieuse à me prouver sa tendresse, elle foüilloit dans sa poche pour en tirer cet or qui fait mes délices. Prenez-, m'a-t'elle dit en me le glissant dans la main, & comme poliment j'ouvrois ma main avec lenteur; prenez-donc, s'est-elle écriée, ce n'est là qu'un échantillon du Coffre fort que je vous destine ; alors je me suis rendu ; car un échantillon ne se refuse point.

ARLEQUIN, *jette sa bate & sa ceinture à terre, & se jettant à genoux, il dit.*

Ah mon ami, je tombe à tes pieds pour te supplier en toute humilité, de me montrer seulement la face royale de cette incomparable fille, qui donne un cœur & des loüis d'or du Perou avec ; peut-être me fera-t'elle aussi present de quelque é-

chantillon, je ne veux que la voir, l'admirer, & puis mourir content.

TRIVELIN.

Cela ne se peut pas mon enfant, il ne faut pas regler tes esperances sur mes avantures; vois-tu bien, entre le Baudet & le Cheval d'Espagne, il y a quelque difference.

ARLEQUIN.

Hélas, je te regarde comme le premier Cheval du monde.

TRIVELIN.

Tu abuse de mes comparaisons, je te permets de m'estimer, Arlequin, mais ne me loüe jamais.

ARLEQUIN.

Montre-moi donc cette fille?

TRIVELIN.

Cela ne se peut pas, mais je t'aime, & tu te sentiras de ma bonne fortune, dès aujourd'hui je te fonde une bouteille de Bourgogne pour autant de jours que nous serons ici.

. ARLEQUIN, *demi pleurant*.

Une bouteille par jour, cela fait trente bouteilles par mois, pour me consoler dans ma douleur; donnes-moi en argent la fondation du premier mois.

TRIVELIN.

Mon fils, je suis bien aise d'assister à chaque payement.

ARLEQUIN, *en s'en allant & pleurant.*

Je ne verrai donc point ma Reine, où êtes-vous donc petit loüis d'or de mon ame ; hélas je m'en vais vous chercher par tout, hi, hi, hi, hi. *Et puis d'un ton net* ; Veux-tu aller boire le premier mois de fondation ?

TRIVELIN.

Voilà mon Maître, je ne sçaurois, mais va m'attendre. *Arlequin s'en va en recommençant hi, hi, hi, hi.*

SCENE VI.

TRIVELIN, *un moment seul.*

JE lui ai renversé l'esprit, ha, ha, ha, ha, le pauvre garçon, il n'est pas digne d'être associé à notre intrigue.

LE CHEVALIER *vient, & Trivelin dit.*

Ah, vous voilà Chevalier sans pareil,

eh bien notre affaire va-t'elle bien ?

LE CHEVALIER *comme en colere.*

Fort bien, Mons Trivelin, mais je vous cherchois pour vous dire que vous ne valez rien.

TRIVELIN.

C'est bien peu de chose que rien, & vous me cherchiez tout exprès pour me dire cela ?

LE CHEVALIER.

En un mot tu est un coquin.

TRIVELIN.

Vous voilà dans l'erreur de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Un fourbe de qui je me vengerai.

TRIVELIN.

Mes vertus ont cela de malheureux, qu'elles n'ont jamais été connuës de personne.

LE CHEVALIER.

Je voudrois bien sçavoir de quoi vous vous mêlez, d'aller dire à Monsieur Lelio que j'aime la Comtesse.

TRIVELIN.

Comment, il vous a rapporté ce que je lui ai dit ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Vous me faites plaisir de m'en avertir; pour payer mon avis il avoit promis de se taire, il a parlé, la dette subsiste.

LE CHEVALIER.

Fort bien. C'étoit donc pour tirer de l'argent de lui, Monsieur le faquin?

TRIVELIN.

Monsieur le faquin. Retranchez ces petits agrémens-là de votre discours, ce sont des fleurs de Rethorique qui m'entêtent; e voulois avoir de l'argent, cela est vrai.

LE CHEVALIER.

Eh! ne t'en avois-je pas donné?

TRIVELIN.

Ne l'avois-je pas pris de bonne grace? de quoi vous plaignez-vous, votre argent est-il insociable? ne pouvoit-il pas s'accommoder avec celui de Monsieur Lelio?

LE CHEVALIER.

Prens-y garde, si tu retombe encore dans la moindre impertinence, j'ai une Maîtresse qui aura soin de toi, je t'en assure.

TRIVELIN.

Arrêtez, ma discretion s'affoiblit, je l'avouë, je la sens infirme, il sera bon de la rétablir par un baiser ou deux.

LE CHEVALIER.

Non.

TRIVELIN.

Convertiſſons donc cela en autre choſe.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçaurois.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez point, je ne puis me réſoudre à vous dire le mot de l'énigme. *Le Chevalier tire ſa Montre.* Ah, ah, tu la devineras, tu n'y eſt plus, le mot n'eſt pas une Montre, la Montre en approche pourtant, à cauſe du métail.

LE CHEVALIER.

Eh! je vous entens à merveille, qu'à cela ne tienne.

TRIVELIN.

J'aime pourtant mieux un baiſer.

LE CHEVALIER.

Tiens, mais obſerve ta conduite.

TRIVELIN.

Ah friponne, tu triche ma flame, tu t'eſquive, mais avec tant de grace, qu'il faut me rendre.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, TRIVELIN;

ARLEQUIN, *qui vient, a écouté la fin de la scene par derriere, dans le tems que le Chevalier donne de l'argent à Trivelin; d'une main il prend l'argent, & de l'autre il embrasse le Chevalier.*

ARLEQUIN.

AH je la tiens; ah mamour, je me meurs, cher petit lingot d'or! je n'en puis plus. Ah Trivelin, je suis heureux!

TRIVELIN.

Et moi volé.

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir, mon secret est découvert.

ARLEQUIN.

Laissez-moi vous contempler, cassette de mon ame, qu'elle est jolie! mignarde, mon cœur s'en va, je me trouve mal,

vîte un échantillon pour me remettre, ah, ah, ah, ah.

LE CHEVALIER, *à Trivelin.*

Débarasse moi de lui, que veut-il dire avec son échantillon ?

TRIVELIN.

Bon, bon, c'est de l'argent qu'il demande.

LE CHEVALIER.

S'il ne tient qu'à cela pour venir à bout du dessein que je poursuis, emmene le, & engage le au secret; voilà dequoi le faire taire. *A Arlequin.* Mon cher Arlequin, ne me découvre point, je te promets des échantillons tant que tu voudras; Trivelin va t'en donner, suis-le, & ne dis mot, tu n'aurois rien si tu parlois.

ARLEQUIN.

Malpeste, je serai sage, m'aimerez-vous, petit-homme ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Allons mon fils, tu te souviens bien de la bouteille de fondation, allons la boire.

ARLEQUIN, *sans bouger.*

Allons.

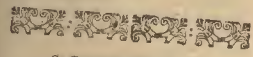
TRIVELIN.

Viens donc. *Au Chevalier.* Allez votre

chemin, & ne vous embarassez de rien.

ARLEQUIN, *en s'en allant.*

Ah la belle trouvaille, la belle trouvaille!



SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *seul un moment.*

A Tout hazard, continuons ce que j'ai commencé, je prens trop de plaisir à mon projet pour l'abandonner; dût il m'en coûter encore vingt pistolles, je veux tâcher d'en venir àbout: voici la Comtesse, je la crois dans de bonnes dispositions pour moi, achevons de la determiner. Vous me paroissez bien triste, Madame; qu'avez vous?

LA COMTESSE, *à part.*

Eprouvons ce qu'il pense. *Au Chevalier.* Je viens vous faire un compliment qui me déplaît, mais je ne sçaurois m'en dispenser.

LE CHEVALIER.

Ahi, notre converſation débute mal, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez pû remarquer que je vous voyois ici avec plaiſir, & s'il ne tenoit qu'à moi, j'en aurois encore beaucoup à vous y voir.

LE CHEVALIER.

J'entends, je vous épargne le reſte, & je vais coucher à Paris.

LA COMTESSE.

Ne vous en prenez pas à moi, je vous le demande en grace.

LE CHEVALIER.

Je n'examine rien, vous ordonnez, j'obéïs.

LA COMTESSE.

Ne dites-point que j'ordonne.

LE CHEVALIER.

Eh, Madame, je ne vaux pas la peine que vous vous excuſiez, & vous êtes trop bonne.

LA COMTESSE.

Non, vous dis-je, & ſi vous voulez reſter, en verité vous êtes le maître.

LE CHEVALIER.

Vous ne riſquez rien à me donner car-

re blanche, je sçai le respect que je dois à vos véritables intentions.

LA COMTESSE.

Mais Chevalier, il ne faut pas respecter des chimeres.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien de plus poli qne ce discours-là.

LA COMTESSE.

Il n'y a rien de plus desagréable que votre obstination à me croire polie; car il faudra malgré moi que je la sois, je suis d'un sexe un peu fier, je vous dis de rester, je ne sçaurois aller plus loin, aidez-vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Sa fierté se meurt, je veux l'achever. *Haut.* Adieu, Madame, je craindrois de prendre le change, je suis tenté de demeurer, & je suis le danger de mal interpreter vos honnêtetez. Adieu, vous renvoyez mon cœur dans un terrible état.

LA COMTESSE.

Vit-on jamais un pareil esprit? avec son cœur qui n'a pas le sens commun.

LE CHEVALIER, *se retournant.*

Du moins, Madame, attendez que je sois parti pour marquer un dégoût à mon égard.

LA COMTESSE.

Allez, Monsieur, je ne sçaurois attendre, allez à Paris chercher des femmes qui s'expliquent plus precisément que moi, qui vous prient de rester en termes formels, qui ne rougissent de rien; pour moi je me ménage, je sçai ce que je me dois, & vous partirez puisque vous avez la fureur de prendre tout de travers.

LE CHEVALIER.

Vous ferai-je plaisir de rester?

LA COMTESSE.

Peut-on mettre une femme entre le oüi & le non. Quelle brusque alternative! y a-t-il rien de plus haïssable qu'un homme qui ne sçauroit deviner? mais allés-vous-en, je suis lasse de tout faire.

LE CHEVALIER, *faisant semblant de s'en aller.*

Je devine donc, je me sauve.

LA COMTESSE.

Il devine, dit-il, il devine, & s'en va; la belle pénétration! je ne sçais pourquoi cet homme m'a plû, Lelio n'a qu'à le suivre, je le congedie, je ne veux plus de ces importuns-là chez moi. Ah que je haïs les hommes à present! qu'ils sont insupportables, j'y renonce de bon cœur.

LE CHEVALIER, *comme revenant sur ses pas.*

Je ne songeois pas Madame, que je vais dans un pays où je puis vous rendre quelques services, n'avés-vous rien à m'y commander?

LA COMTESSE.

Ouida, oubliés que je souhaitois que vous restassiés ici: voilà tout.

LE CHEVALIER.

Voilà une commission qui m'en donne une autre, c'est celle de rester, & je m'en tiens à la derniere.

LA COMTESSE.

Comment vous comprenés cela? quel prodige! en verité il n'y a pas moyen de s'étourdir sur les bontés qu'on a pour vous, il faut se resoudre à les sentir, ou nous laisser là.

LE CHEVALIER.

Je vous aime, & ne présume rien en ma faveur.

LA COMTESSE.

Je n'entens pas que vous présumiés rien non plus.

LE CHEVALIER.

Il est donc inutile de me retenir Madame.

LA COMTESSE.

Inutile, comme il prend tout: mais il

faut bien obſerver ce qu'on vous dit.

LE CHEVALIER.

Mais auſſi que ne vous expliqués-vous franchement ? je pars, vous me retenés ; je crois que c'eſt pour quelque choſe qui en vaudra la peine : point du tout ; c'eſt pour me dire, je n'entens pas que vous préſumiés rien non plus : n'eſt-ce pas la quelque choſe de bien tentant: & moi Madame, je n'entens point vivre comme cela; je ne ſçaurois, je vous aime trop.

LA COMTESSE.

Vous avés là un amour bien mutin : il eſt bien preſſé.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ma faute, il eſt comme vous me l'avés donné.

LA COMTESSE.

Voyons donc. Que voulés-vous ?

LE CHEVALIER.

Vous plaire.

LA COMTESSE.

Hé bien, il faut eſperer que cela viendra.

LE CHEVALIER.

Moi ! me jetter dans l'eſperance ; oh que non ; je ne donne point dans un pays perdu, je ne ſçaurois, ou je marche.

LA COMTESSE.

Marchés, marchés, on ne vous égarera pas.

LE CHEVALIER.

Donnés-moi votre cœur pour compagnon de voyage, & je m'embarque.

LA COMTESSE.

Hum, nous n'irons peut-être pas loin ensemble.

LE CHEVALIER.

Hé par où devinés vous cela ?

LA COMTESSE.

C'est que je vous crois volage.

LE CHEVALIER.

Vous m'avés fait peur, j'ai crû votre soupçon plus grave ; mais pour volage s'il n'y a que cela qui vous retienne, partons, quand vous me connoîtrés mieux, vous ne me reprocherés pas ce défaut là.

LA COMTESSE.

Parlons raisonnablement, vous pourrés me plaire, je n'en disconviens pas, mais est-il naturel que vous plaisiés tout d'un coup ?

LE CHEVALIER.

Non. Mais si vous vous reglés avec moi sur ce qui est naturel, je ne tiens rien, je ne sçaurois obtenir votre cœur que gratis ; si j'attens que je l'aye gagné, nous n'aurons jamais fait ; je connois ce que vous valés & ce que je vaux,

LA COMTESSE.

Fiés-vous à moi, je suis genereuse, je vous ferai peut être grace.

LE CHEVALIER.

Rayés le peut-être, ce que vousdites en sera plus doux.

LA COMTESSE.

Laissons-le, il ne peut être là que par bienseance.

LE CHEVALIER.

Le voilà un peu mieux placé par exemple.

LA COMTESE.

C'est que j'ai voulu vous raccommoder avec lui.

LE CHEVALIER.

Venons au fait; m'aimerés-vous?

LA COMTESSE

Mais au bout du compte, m'aimés-vous vous même?

LE CHEVALIER.

Oüi Madame, j'ai fait ce grand effort là.

LA COMTESSE.

Il y a si peu de tems que vous me connoissés, que je ne laisse pas que d'en être surprise.

LE CHEVALIER.

Vous, surprise! il fait jour, le Soleil nous luit, cela ne vous surprend-t'il pas

aussi, car je ne sçai que répondre à de pareils discours, moi. Eh Madame, faut-il vous voir plus d'un moment pour apprendre à vous adorer.?

LA COMTESSE.

Je vous crois, ne vous fachés point ; ne me chicannés pas davantage.

LE CHEVALIER.

Oüi Comtesse, je vous aime, & de tous les hommes qui peuvent aimer, il n'y en a pas un dont l'amour soit si pur, si raisonnable, je vous en fais serment sur cette belle main, qui veut bien se livrer à mes caresses; regardés moi, Madame, tournés vos beaux yeux sur moi, ne me volés point le doux embaras que j'y fais naître. Ha quels regards, qu'ils sont charmans! qui est-ce qui auroit jamais dit qu'ils tomberoient sur moi ?

LA COMTESSE.

En voilà assés, rendés moi ma main, elle n'a que faire là, vous parlerés bien sans elle.

LE CHEVALIER.

Vous me l'avés laissé prendre, laissés-moi la garder.

LA COMTESSE.

Courage, j'attens que vous ayés fini.

LE CHEVALIER.

Je ne finirai jamais.

LA COMTESSE.

Vous me faites oublier ce que j'avois à vous dire, je suis venuë tout exprès, & vous m'amusés toûjours. Revenons; vous m'aimés, voilà qui va fort bien, mais comment ferons nous, Lelio est jaloux de vous.

LE CHEVALIER.

Moi je le suis de lui, nous voilà quittes. Il a peur que vous ne m'aimiés.

LE CHEVALIER.

C'est un nigaud d'en avoir peur, il devroit en être sûr.

LA COMTESSE.

Il craint que je ne vous aime.

LE CHEVALIER.

Hé pourquoi ne m'aimeriés vous pas, je le trouve plaisant; il falloit lui dire que vous m'aimiés pour le guérirde sa crainte.

LA COMTESSE.

Mais, Chevalier il faut le penser pour le dire.

LE CHEVALIER.

Comment? ne m'avés-vous pas dit tout à l'heure, que vous me ferés grace?

LA COMTESSE.

Je vous ai dit peut-être.

LE CHEVALIER.

Ne ſçavois je pas bien que le maudit peut être me joüeroit un mauvais tour ? hé que faites-vous donc de mieux, ſi vous ne m'aimés pas ; eſt-ce encore Lelio qui triomphe.

LA COMTESSE.

Lelio commence bien à me déplaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il acheve donc, & nous laiſſe en repos.

LA COMTESSE,

C'eſt le caractere le plus ſingulier.

LE CHEVALIER.

L'homme le plus ennuyant.

LA COMTESSE.

Et bruſque avec cela, toûjours inquiet, je ne ſçai quel parti prendre avec lui.

LE CHEVALIER.

Le parti de la raiſon.

LA COMTESSE.

La raiſon ne plaide plus pour lui, non plus que mon cœur.

LE CHEVALIER.

Il faut qu'il perde ſon procès.

LA COMTESSE.

Me le conſeillés-vous ? je crois qu'effec-tivement il en faut venir là.

LE CHEVALIER.

Oüi, mais de votre cœur, qu'en ferés-vous après?

LA COMTESSE.

Dequoi vous mêlés vous?

LE CHEVALIER.

Parbleu de mes affaires.

LA COMTESSE.

Vous le ſçauriés trop tôt.

LE CHEVALIER.

Morbleu.

LA COMTESSE.

Qu'avés vous?

LE CHEVALIER

C'eſt que vous avés des longueurs qui me deſeſperent.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes bien impatient Chevalier, perſonne n'eſt comme vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi Madame, on eſt ce que l'on peut quand on vous aime.

LA COMTESSE.

Attendés je veux vous connoître mieux.

LE CHEVALIER.

Je ſuis vif, & je vous adore, me voilà tout entier, mais trouvons un expedient qui vous mette à votre aiſe; ſi je vous déplaît dites moi de partir, & je

pars, il n'en sera plus parlé; je puis esperer quelque chose, ne me dites rien, je vou dispenses de me répondre, votre silence sera ma joye, & il ne vous en coutera pas une sylabe, vous ne sçauriés prononcer à moins de frais.

LA COMTESSE.

Ah!

LE CHEVALIR.

Je suis content.

LA COMTESSE.

J'étois pourtant venuë pour vous dire de nous quitter, Lelio m'en avoit prié.

LE CHEVALIER.

Laissons-là Lelio, sa cause ne vaut rien.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LELIO, *arrive en faisant au Chevalier des signes de joye.*

LELIO.

TOut beau, Monsieur le Chevalier toutbeau, laissons-là Lelio, dites-

vous; vous le méprisés bien. Ah graces au Ciel, & à la bonté de Madame, il n'en sera rien, s'il vous plaît, Lelio qui vaut mieux que vous restera, & vous vous en irés: comment morbleu ? que dites vous de lui, Madame, ne suis je pas entre les mains d'un ami bien scrupuleux, son procedé n'est-il pas édifiant ?

LE CHEVALIER.

Eh! que trouvés-vous de si étrange à mon procedé, Monsieur? Quand je suis devenu votre ami, ai-je fait vœu de rompre avec la beauté, les graces & tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde ? non parbleu ; votre amitié est belle & bonne, mais je m'en passerai mieux que d'amour pour Madame : vous trouvés un rival ; hé bien, prenez patience ; en êtes-vous étonné, si Madame n'a pas la complaisance de s'enfermer pour vous, vos étonnemens ont tout l'air d'être frequens, & il faudra bien que vous vous y accoûtumiés.

LELIO.

Je n'ai rien à vous répondre, Madame aura soin de me venger de vos loüables entreprises. *A la Comtesse.* Voulés vous bien que je vous donne la main, Madame, car je ne vous crois pas extrêmement amusée des discours de Monsieur.

LA COMTESSE, *serieuse & se retirant.*

Où voulés vous que j'aille, nous pouvons nous promener ensemble, je ne me plains pas du Chevalier, s'il m'aime je ne sçaurois me facher de la maniere dont il le dit, & je n'aurois tout au plus à lui réprocher, que la médiocrité de son goût.

LE CHEVALIER.

Ah, j'aurai plus de partisans de mon goût, que vous n'en aurés de vos reprohes, Madame.

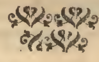
LELIO, *en colere.*

Cela va le mieux du monde, & je joüe ici un fort aimable personnage ; je ne sçais quelles sont vos vûës, Madame, mais....

LA COMTESSE.

Ah je n'aime pas les emportés, je vous reverrai quand vous serés plus calme.

elle sort.



SCENE X.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO *regarde aller la Comtesse ; quand elle ne paroît plus, il se met à éclater de rire.*

AH, ha, ha ha. Voilà une femme bien dupe ; qu'en dis tu, ai-je bonne grace à faire le jaloux. *La Comtesse reparoît seulement pour voir ce qui se passe.*

LELIO, *dit bas.*

Elle revient pour nous observer ..... *haut* Nous verront ce qu'il en fera, Chevalier, nous verrons.

LE CHEVALIER.

Bas. Ah l'excellent fourbe.... *Haut.* adieu Lelio, vous le prendrés sur le ton qu'il vous plaira, je vous en donne ma parole. Adieu.

Ils s'en vont chacun de leur côté.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, LELIO.

ARLEQUIN, *entre pleurant.*

HI,hi,hi, hi....

LELIO.

Dis-moi donc pourquoi tu pleures, je veux le ſçavoir abſolument.

ARLEQUIN, *plus fort.*

Hi,hi,hi, hi....

LELIO.

Mais quel eſt le ſujet de ton affliction?

ARLEQUIN.

Ah Monſieur, voilà qui eſt fini, je ne ſerai plus gaillard.

LELIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Faute d'avoir envie de rire.

LELIO.

Et d'où vient que tu n'as plus envie de rire, imbecile ?

ARLEQUIN.

A cause de ma tristesse.

LELIO.

Je te demande ce qui te rend triste.

ARLEQUIN.

C'est un grand chagrin, Monsieur.

LELIO.

Il ne rira plus parce qu'il est triste, & il est triste à cause d'un grand chagrin : te plaira-t-il de t'expliquer mieux ? sçais tu bien que je me fâcherai à la fin.

ARLEQUIN.

Hélas, je vous dis la vérité ! *Il soupire.*

LELIO.

Tu me la dis si sotement que je n'y comprens rien : t'a t-on fait du mal ?

ARLEQUIN.

Beaucoup de mal.

LELIO.

Est-ce qu'on t'a battu ?

ARLEQUIN.

Pû, bien pis que tout cela ma foi.

LELIO.

Bien pis que tout cela ?

ARLEQUIN.

Oüi, quand un pauvre homme perd de

l'or, il faut qu'il meure, & je mourrai aussi, je n'y manquerai pas.

LELIO.

Que veux-tu dire, de l'or.

ARLEQUIN.

De l'or du Perou, voilà comme on dit qu'il s'appelle.

LELIO.

Est-ce que tu en avois?

ARLEQUIN.

Eh vraiment oüi, voilà mon affaire, je n'en ai plus, je pleure; quand j'en avois j'étois bien aise.

LELIO.

Qui cest-ce qui te l'avoit donné cet or?

ARLEQUIN.

C'est Monsieur le Chevalier qui m'avoit fait present de cet échantillon-là.

LELIO.

De quel échantillon?

ARLEQUIN.

Eh! je vous le dis.

LELIO.

Quelle patience il faut avoir avec ce nigaud là! sçachons pourtant ce que c'est. Arlequin fait tréve à tes larmes; si tu te plains de quelqu'un, j'y mettrai ordre, mais éclaircis-moi la chose. Tu me parles d'un or du Perou, après cela d'un échan-

tillon, je ne t'entend point, répond - moi précisément. Le Chevalier t'a t'il donné de l'or ?

ARLEQUIN.

Pas à moi, mais il l'avoit donné devant moi à Trivelin pour me le rendre en main propre, mais cette main propre n'en a point tâté ; le fripon à tout gardé dans la sienne qui n'étoit pas plus propre que la mienne.

LELIO.

Cet or étoit-il en quantité ? combien de louis y avoit-il ?

ARLEQUIN.

Peut-être quarante ou cinquante, je ne les ai pas comptés.

LELIO.

Quarante ou cinquante ! Et pourquoi le Chevalier te faisoit il ce present là ?

ARLEQUIN.

Parce que je lui avois demandé un échantillon.

LELIO.

Encore ton échantillon !

ARLEQUIN.

Eh vraiment oüi ! Monsieur le Chevalier en avoit aussi donné à Trivelin.

LELIO.

Je ne sçaurois débroüiller ce qu'il veut dire

dire, il y a cependant quelque chose là dedans qui peut me regarder. Répons moi ? avois-tu rendu au Chevalier quelque service qui l'engageât à te récompenser ?

ARLEQUIN.

Non, mais j'étois jaloux de ce qu'il aimoit Trivelin, de ce qu'il avoit charmé son cœur, & mis de l'or dans sa bourse, & moi je voulois aussi avoir le cœur charmé, & la bourse pleine.

LELIO.

Quel étrange galimatias me fais-tu là !

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai que tout cela.

LELIO.

Quel rapport y a-t-il entre le cœur de Trivelin & le Chevalier ? le Chevalier a-t il de si grands charmes ? tu parles de lui comme d'une femme.

ARLEQUIN.

Tantia qu'il est ravissant, & qu'il fera aussi rafle de votre cœur quand vous le connoîtrez. Allés pour voir lui dire, je vous connois, & je garderai le secret, vous verrés si ce n'est pas un échantillon qui vous viendra sur le champ, & vous me dirés si je suis fou.

LELIO.

Je n'y comprens rien : mais qui est-il le Chevalier ?

ARLEQUIN.

Voilà justement le secret qui fait avoir un present quand on le garde.

LELIO.

Je pretend que tu me le dises, moi.

ARLEQUIN.

Vous me ruinerés, Monsieur, il ne me donneroit plus rien; ce charmant petit semblant d'homme, & je l'aime trop pour le fâcher.

LELIO.

Ce petit semblant d'homme, que veut-il dire ? & que signifie son transport ? En quoi le trouves-tu donc plus charmant qu'un autre ?

ARLEQUIN.

Ah Monsieur, on ne voit point d'homme comme lui, il n'y en a point dans le monde, c'est folie que d'en chercher, mais sa mascarade empêche de voir cela.

LELIO.

Sa mascarade ! ce qu'il me dit là, me fait naître une pensée que toutes mes reflexions fortifient, le Chevalier à de certains traits, un certain minois ; mais voici Trivelin, je veux le forcer à me dire la verité, s'il la sçait, j'en tirerai meilleur

raison que de ce butor là. *à Arlequin.* Va-t'en, je tâcherai de te faire ravoir ton argent. *Arlequin part en lui baisant la main & se plaignant.*

SCENE II.

LELIO, TRIVELIN.

TRIVELIN *entre en rêvant, & voyant Lelio, il dit.*

Voici ma mauvaise paye, la phisionomie de cet homme-là m'est devenuë facheuse ; promenons nous d'un autre côté.

LELIO *l'appelle.*

Trivelin, je voudrois bien te parler.

TRIVELIN.

A moi, Monsieur, ne pourriés-vous pas remettre cela ? j'ai actuellement un mal de tête qui ne me permet de conversation avec personne.

LELIO.

Bon bon, c'est bien à toi, à prendre gar-

de à un petit mal de tête : approches.

TRIVELIN.

Je n'ai ma foi rien de nouveau à vous apprendre au moins.

LELIO *va à lui, & le prenant par le bras.*

Viens donc.

TRIVELIN.

Eh bien de quoi s'agit-il ? vous reprocheriés vous la recompense que vous m'avés donnée tantôt ? je n'ai jamais vû de bienfait dans ce goût-là ; voulés-vous rayer ce petit trait là de votre vie, tenés ce n'est qu'une vetille, mais les vetilles gâtent tout.

LELIO.

Ecoûtes, ton verbiage me déplaît.

TRIVELIN.

Je vous disois bien que je n'étois pas en état de paroître en compagnie.

LELIO.

Et je veux que tu réponde positivement à ce que je te demanderai, je reglerai mon procedé sur le tien.

TRIVELIN.

Le votre sera donc court, car le mien sera bref, je n'ai vaillant qu'une replique, qui est, que je ne sçais rien : vous voyés bien que je ne vous ruinerai pas en interrogation.

LELIO.

Si tu me dis la verité, tu n'en seras pas fâché.

TRIVELIN.

Sçauriés vous encore quelques coups de bâton à m'épargner ?

LELIO *fièrement.*

Finissons.

TRIVELIN *s'en allant.*

J'obéis.

LELIO.

Où vas-tu ?

TRIVELIN.

Pour finir une conversation, il n'y a rien de mieux que de la laisser là, c'est le plus court, ce me semble.

LELIO.

Tu m'impatiente, & je commence à me fâcher ; tiens-toi là, écoûtes, & me répond.

TRIVELIN.

A qui en a ce diable d'homme là ?

LELIO.

Je crois que tu jure entre tes dents.

TRIVELIN.

Cela m'arrive quelquefois par distraction.

LELIO.

Crois moi, traitons avec douceur en-

ſemble, Trivelin, je t'en prie.

TRIVELIN.

Oüida, comme il convient à d'honnêtes gens.

LELIO.

Y a-t-il long-tems que tu connois le Chevalier ?

TRIVELIN.

Non, c'eſt une nouvelle connoiſſance, la votre & la mienne ſont de la même datte.

LELIO.

Sçais-tu qui il eſt ?

TRIVELIN.

Il ſe dit cadet d'un aîné Gentilhomme, mais les titres de cet aîné je ne les ai point vûs, ſi je les vois jamais, je vous en promets copie.

LELIO.

Parles moi à cœur ouvert.

TRIVELIN.

Je vous la promets vous dis-je, je vous en donne ma parole, il n'y a point de ſûreté de cette force là nulle part.

LELIO.

Tu me cache la verité; le nom de Chevalier qu'il porte n'eſt qu'un faux nom.

TRIVELIN.

Seroit-il l'aîné de ſa famille ? je l'ai crû.

réduit à une légitime ; voyés ce que c'est.

LELIO.

Tu bats la campagne, ce Chevalier mal nommé, avoüe moi que tu l'aime.

TRIVELIN.

Eh je l'aime par la regle generale qu'il faut aimer tout le monde ; voilà ce qui le tire d'affaire auprès de moi.

LELIO.

Tu t'y range avec plaisir à cette regle ?.

TRIVELIN.

Ma foi, Monsieur, vous vous trompé rien ne me coûte tant que mes devoirs ; plein de courage pour les vertus inutiles, je suis d'une tiedeur pour les nécessaires qui passe l'imagination ; qu'est-ce que c'est que nous ? n'êtes-vous pas comme moi, Monsieur ?

LELIO, *avec dépit.*

Fourbe, tu as de l'amour pour ce faux Chevalier,

TRIVELIN.

Doucement, Monsieur, diantre ceci est serieux.

LELIO.

Tu sçais quel est son sexe.

TRIVELIN.

Expliquons-nous : de sexe je n'en con-

nois que deux, l'un qui se dit raisonnable, l'autre qui nous prouve que cela n'est pas vrai : duquel des deux le Chevalier est-il?

LELIO, *le prenant par le bouton.*

Puisque tu m'y force, ne perd rien de ce que je vais te dire. Je te ferai perir sous le bâton si tu me joüe davantage, m'entend tu?

TRIVELIN.

Vous êtes clair.

LELIO.

Ne m'irrite point, j'ai dans cette affaire ci un interêt de la derniere conséquence, il y va de ma fortune, & tu parleras ou je te tuë.

TRIVELIN.

Vous me tuërés si je ne parle! hélas Monsieur, si les babillards ne mouroient point, je serois éternel, ou personne ne le seroit.

LELIO.

Parles donc.

TRIVELIN.

Donnés-moi un sujet, quelque petit qu'il soit, je m'en contente, & j'entre en matiere.

LELIO, *tirant son épée.*

Ah tu ne veux pas, voici qui te rendra

plus docile.

TRIVELIN, *faisant l'effrayé.*

Fy donc, sçavés-vous bien que vous me feriés peur sans votre phisionomie d'honnête homme ?

LELIO, *le regardant.*

Coquin que tu es.

LELIO.

C'est mon habit qui est un coquin, pour moi je suis un brave homme, mais avec cet Equipage là, on a de la probité en pure perte, cela ne fait ni honneur ni profit.

LELIO, *remettant son Epée.*

Va, je tâcherai de me passer de l'aveu que je te demandois, mais je te retrouverai, & tu me répondras de ce qui m'arrivera de fâcheux.

TRIVELIN.

En quelqu'endroit que nous nous rencontrions, Monsieur, je sçais ôter mon chapeau de bonne grace, je vous en garantis la preuve, & vous serés content de moi.

LELIO, *en colere.*

Retire-toi.

TRIVELIN, *s'en allant.*

Il y a une heure que je vous l'ai proposé.

SCENE III.

LELIO, LE CHEVALIER.
LELIO, *rêveur.*

LE CHEVALIER.

EH bien mon ami, la Comtesse écrit actuellement des Lettres pour Paris, elle descendra bien-tôt & veut se promener avec moi, m'a t'elle dit ; sur cela je viens t'avertir de ne nous pas interrompre quand nous serons ensemble, & d'aller bouder d'un autre côté comme il appartient à un jaloux : dans cette conversation ci, je vais mettre la derniere main à notre grand œuvre, & achever de la résoudre, mais je voudrois que toutes tes esperances fussent remplies, & j'ai songé à une chose ; le dédit que tu as d'elle est-il bon ? il y a des dédits mal conçûs & qui ne servent de rien ; montre-moi le tien, je m'y connois, en cas qu'il y manquât quelque chose, on pourroit prendre des mesures.

LELIO, *à part.*

Tâchons de le démasquer si mes soupçons sont justes.

LE CHEVALIER.

Répond-moi donc, à qui en as tu?

LELIO.

Je n'ai point le dédit sur moi, mais parlons d'autre chose.

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t'il de nouveau, songes-tu encore à me faire épouser quelqu'autre femme avec la Comtesse?

LELIO.

Non je pense à quelque chose de plus sérieux, je veux me couper la gorge.

LE CHEVALIER.

Diantre quand tu te mêle du sérieux, tu le traite à fond; & que ta fait ta gorge pour la couper?

LELIO.

Point de plaisanterie.

LE CHEVALIER.

A part. Arlequin auroit-il parlé. *A Lelio*, si ta resolution tiens, tu me fera ton legataire peut-être.

LELIO.

Vous serés de la partie dont je parle.

LE CHEVALIER.

Moi, je n'ai rien à reprocher à ma gorge,

& sans vanité, je suis content d'elle.

LELIO.

Et moi je ne suis point content de vous, & c'est avec vous que je veux m'égorger.

LE CHEVALIER.

Avec moi!

LELIO.

Vous-même.

LE CHEVALIER, *riant & le poussant de la main.*

Ah, ah, ah, ah. Va te mettre au lit & te faire saigner, tu est malade.

LELIO.

Suivés-moi.

LE CHEVALIER, *lui tâtant le poux.*

Voilà un poux qui dénote un transport au cerveau; il faut que tu aye reçû un coup de soleil.

LELIO.

Point tant de raisons, suivés-moi vous dis-je?

LE CHEVALIER.

Encore un coup, va te coucher, mon ami.

LELIO.

Je vous regarde comme un lâche si vous ne marchés.

LE CHEVALIER, *avec pitié.*

Pauvre homme! après ce que tu me dis-

là, tu est du moins heureux de n'avoir plus le bon ſens.

LELIO.

Oüi, vous êtes auſſi poltron qu'une femme.

LE CHEVALIER.

A part, tenons ferme. *A Lelio.* Lelio, je vous crois malade tampis pour vous ſi vous ne l'eſtes pas.

LELIO, *avec dédain.*

Je vous dis que vous manqués de cœur, & qu'une quenoüille ſiéroit mieux à votre côté qu'une Epée.

LE CHEVALIER.

Avec une quenoüille, mes pareils vous battroient encore.

LELIO.

Oüi dans une ruelle.

LE CHEVALIER.

Par tout, mais ma tête s'échauffe, vérifions un peu votre état. Regardés-moi entre deux yeux. Je crains encore que ce ne ſoit un accès de fievre: voyons. LELIO *le regarde*, oüi, vous avés quelque choſe de fou dans le regard, & j'ai pû m'y tromper: allons, allons; mais que je ſçache du moins en vertu de quoi je vais vous rendre ſage.

LELIO.

Nous passons dans ce petit bois, je vous le dirai là.

LE CHEVALIER.

Hâtons nous donc. *à part.* S'il me voit resoluë, il sera peut-être poltron. *Ils marchent tous deux, quand ils sont prêts de sortir du Theâtre* LELIO *se retourne, regarde* LE CHEVALIER, *& dit.*

Vous me suivés donc?

LE CHEVALIER.

Qu'appellés-vous je vous suis, qu'est-ce que cette reflexion là? Est-ce qu'il vous plairoit à present de prendre le transport au cerveau pour excuse. Oh, il n'est plus temps, raisonnable ou fou, malade ou sain, marchés, je veux filer ma quenoüille, je vous arracherois morbleu d'entre les mains des Medecins, voyés-vous, poursuivons.

LELIO, *le regarde avec attention.*

C'est donc tout de bon?

LE CHEVALIER.

Ne nous amusons point, vous dis je, vous devriés être expedié.

LELIO, *revenant au Theâtre.*

Doucement, mon ami, expliquons-nous à present.

LE CHEVALIER, *lui serrant la main.*

Je vous regarde comme un ladre si vous hésités davantage.

LELIO, *à part.*

Je me suis ma foi trompé, c'est un Cavalier, & des plus resolus.

LE CHEVALIER, *mutin.*

Vous êtes plus poltron qu'une femme.

LELIO.

Parbleu Chevalier, je t'en ai crû une, voilà la verité. De quoi t'avises-tu aussi d'avoir un visage à toilette, il n'y a point de femme à qui ce visage là n'allât comme un charme ; tu est masqué en coquette.

LE CHEVALIER.

Masque vous-même ; vîte au bois.

LELIO.

Non, je ne voulois faire qu'une épreuve: tu as chargé Trivelin de donner de l'argent à Arlequin, je ne sçais pourquoi.

LE CHEVALIER, *sérieusement.*

Parce qu'étant seul il m'avoit entendu dire quelque chose de notre projet qu'il pouvoit rapporter à la Comtesse ; voilà pourquoi, Monsieur.

LELIO.

Je ne devinois pas : Arlequin m'a tenu aussi des discours qui signifioient que tu

étois fille, ta beauté me l'a fait d'abord soupçonner, mais je me rend, tu es beau, & encore plus brave, embrassons nous & reprenons notre intrigue.

LE CHEVALIER.

Quand un homme comme moi est en train, il a de la peine à s'arrêter.

LELIO.

Tu as encore cela de commun avec la femme.

LE CHEVALIER.

Quoiqu'il en soit, je ne suis curieux de tuer personne, je vous passe votre méprise, mais elle vaut bien une excuse.

LELIO.

Je suis ton serviteur, Chevalier, & je te prie d'oublier mon incartade.

LE CHEVALIER.

Je l'oublie, & suis ravi que notre reconciliation m'épargne une affaire épineuse, & sans doute un hommicide; notre duel étoit positif, & si j'en fais jamais un, il n'aura rien à démêler avec les Ordonnances.

LELIO.

Ce ne sera pas avec moi, je t'en assure.

LE CHEVALIER.

Non, je te le promets.

LELIO, *lui donnant la main.*

Touches-là, je t'en garantis autant.

Arlequin arrive & se trouve là.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE vous demande pardon si je vous suis importun, Monsieur le Chevalier, mais ce larron de Trivelin ne veut pas me rendre l'argent que vous lui avés donné pour moi, j'ai pourtant été bien discret, vous m'avés ordonné de ne pas dire que vous étiés fille, demandés à Monsieur Lelio si je lui en ai dit un mot, il n'en sçait rien, & je ne lui apprendrai jamais.

LE CHEVALIER, *étonné.*

Peste soit du faquin, je n'y sçaurois plus tenir.

ARLEQUIN, *tristement.*

Comment faquin, c'est donc comme cela que vous m'aimés? *à Lelio,* tenez Monsieur, écoûtés mes raisons, je suis

venu tantôt que Trivelin lui disoit que tu est charmante ma poule, baise-moi ; non : donnes-moi donc de l'argent, ensuite il a avancé la main pour prendre cet argent ; mais la mienne étoit là, & il est tombé dedans. Quand le Chevalier a vû que j'étois là, monfils, ma-t'il dit, n'apprens pas au monde que je suis une fillette : non ma mour, mais donnés-moi votre cœur : prens, a-t'elle repris ; ensuite elle a dit à Trivelin de me donner de l'or, nous avons été boire ensemble, le cabaret en est témoin, & je reviens exprès pour avoir l'or & le cœur, & voilà qu'on m'appelle un faquin, *le Chevalier rêve.*

LELIO.

Va-t'en, laisses-nous, & ne dis mot à personne.

ARLEQUIN, *sort.*

Ayez donc soin de mon bien. He, he, he.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO.

EH bien, Monsieur le Duelliste, qui se battra sans blesser les Ordonnances, je

vous crois, mais qu'avés-vous à répondre?

LE CHEVALIER.

Rien, il ne ment pas d'un mot.

LELIO.

Vous voilà bien déconcertée, ma mie.

LE CHEVALIER.

Moi déconcertée ! pas un petit brin ; graces au Ciel ! je suis une femme, & je soûtiendrai mon caractere.

LELIO.

Ah, ha, il s'agit de sçavoir à qui vous en voulés ici.

LE CHEVALIER.

Avoüés que j'ai du guignon, j'avois bien conduit tout cela, rendés-moi justice, je vous ai fait peur avec mon minois de coquette, c'est le plus plaisant.

LELIO.

Venons au fait, j'ai eu l'imprudence de vous ouvrir mon cœur.

LE CHEVALIER.

Qu'importe, je n'ai rien vû dedans qui me fasse envie.

LELIO.

Vous sçavés mes projets.

LE CHEVALIER.

Qui n'avoient pas besoin d'un confident comme moi, n'est-il pas vrai?

LELIO.

Je l'avoüe.

LE CHEVALIER.

Ils sont pourtant beaux, j'aime surtout cet hermitage & cette laideur immanquable, dont vous gratifierés votre épouse quinze jours après votre mariage; il n'y a rien de tel.

LELIO

Votre mémoire est fidelle, mais passons. Qui estes-vous?

LE CHEVALIER.

Je suis fille, assés jolie comme vous voyés, & dont les agrémens seront de quelque durée, si je trouve un mary qui me sauve le desert & le terme des quinze jours: voilà ce que je suis, & par dessus le marché, presque aussi méchante que vous.

LELIO.

Oh; pour celui là, je vous le cede.

LE CHEVALIER.

Vous avés tort, vous méconnoissés vos forces.

LELIO.

Qu'estes-vous venu faire ici?

LE CHEVALIER.

Tirer votre portrait, afin de le porter à certaine Dame qui l'attend pour sçavoir

ce qu'elle fera de l'original.

LELIO.

Belle mission !

LE CHEVALIER.

Pas trop laide : Par cette mission là ; c'est une tendre brebis qui échape au loup, & douze mille livres de rente de sauvés, qui prendront parti ailleurs ; petites bagatelles qui valoient bien la peine d'un déguisement.

LELIO, *intrigué.*

Qu'est-ce que c'est que tout cela signifie?

LE CHEVALIER.

Je m'explique. La brebis c'est ma Maîtresse, les douze mille livres de rente, c'est son bien qui produit ce calcul si raisonnable de tantôt, & le loup qui eût dévoré tout cela, c'est vous, Monsieur.

LELIO.

Ah je suis perdu !

LE CHEVALIER.

Non, vous manqués votre proye, voilà tout : il est vrai qu'elle étoit assés bonne, mais aussi, pourquoi êtes-vous loup, ce n'est pas ma faute ; on a sçû que vous estiés à Paris incognito, on s'est defié de votre conduite, la-dessus on vous suit, on sçait que vous êtes au bal, j'ai de l'esprit & de la malice, on m'y envoye, on

m'équipe comme vous me voyés pour me mettre à portée de vous connoître, j'arrive, je fais ma charge, je deviens votre ami, je vous connois, je trouve que vous ne valés rien, j'en rendrai compte, il n'y a pas un mot à redire.

LELIO.

Vous êtes donc la femme de chambre de la Demoiselle en question ?

LE CHEVALIER.

Et votre très-humble servante.

LELIO.

Il faut avoüer que je suis bien malheureux.

LE CHEVALIER.

Et moi bien adroite : mais dites moi, vous repentés-vous du mal que vous vouliés faire, ou de celui que vous n'avez pas fait.

LELIO.

Laissons cela ; pourquoi votre malice m'a t'elle encore ôté le cœur de la Comtesse ? Pourquoi consentir à joüer auprès d'elle le personnage que vous y faites ?

LE CHEVALIER.

Pour d'excellentes raisons. Vous cherchiés à gagner dix mille Ecus avec elle, n'est-ce pas ? pour cet effet vous reclamiés mon industrie, & quand j'aurois con-

duit l'affaire près de sa fin, avant de terminer je comptois de vous rençonner un peu & d'avoir ma part au pillage, ou bien de tirer finement le dédit d'entre vos mains, sous pretexte de le voir pour vous le revendre une centaine de pistolles payées comptant ou en billets payables au porteur, sans quoi j'aurois ménacé de vous perdre auprès des douze mille livres de rente, & de réduire votre calcul à zero. Oh mon projet étoit fort bien entendu : moi payée, crac, je décampois avec mon petit gain, & le portrait qui m'auroit encore valu quelque petit revenant-bon auprès de ma Maîtresse, tout cela joint à mes petites œconomie tant sur mon voyage que sur mes gages, je devenois avec mes agrémens un petit parti d'assés bonne défaite, sauf le loup. J'ai manqué mon coup, j'en suis bien fâché, cependant vous me faites pitié, vous.

LELIO.

Ah si tu voulois.

LE CHEVALIER.

Vous vient-il quelqu'idée ? cherchez.

LELIO.

Tu gagnerois encore plus que tu n'esperois.

LE CHEVALIER.

Tenés, je ne ferai point l'hypocrite ici, je ne suis pas non plus que vous à un tour

de fourberie près, je vous ouvre aussi mon cœur, je ne crains pas de scandaliser le vôtre, & nous ne nous soucierons pas de nous estimer; ce n'est pas la peine entre gens de notre caractere : pour conclusion, faites ma fortune, & je dirai que vous êtes un honnête homme; mais convenons de prix pour l'honneur que je vous fournira, il vous en faut beaucoup.

LELIO.

Eh demande-moi ce qu'il te plaira, je te l'accorde.

LE CHEVALIER.

Motus au moins, gardés-moi un secret éternel. Je veux deux mille Ecus, je n'en rebatrois pas un sou, moyennant quoi, je vous laisse ma Maîtresse, & j'acheve avec la Comtesse : si nous nous accommodons, dès ce soir j'écrit une lettre à Paris que vous dicterés vous-même, vous vous y ferés tout aussi beau qu'il vous plaira, je vous mettrai à même; quand le mariage sera fait, devenés ce que vous pourrés, je serai nantie & vous aussi, les autres prendrons patience.

LELIO.

Je te donne les deux mille Ecus avec mon amitié.

LE CHEVALIER.

Oh ! pour cette nippe-là, je vous la troquerai contre cinquante pistolles, si vous voulés.

LELIO.

Contre cent ma chere fille.

LE CHEVALIER

C'est encore mieux, j'avoüe méme qu'elle ne les vaut pas.

LELIO.

Allons, ce soir nous écrirons.

LE CHEVALIER.

Oüi, mais mon argent, quand me le donnerés-vous ?

LELIO, *tire une bague.*

Voici une bague pour les cent pistolles du troc d'abord.

LE CHEVALIER.

Bon, venons aux deux mille Ecus.

LELIO.

Je te ferai mon billet tantôt.

LE CHEVALIER.

Oüi tantôt, Madame la Comtesse va venir, & je ne veux point finir avec elle que je n'aye toutes mes sûretés : mettés-moi le dédit en main, je vous le rendrai tantôt pour votre billet.

LELIO, *le tirant.*

Tiens, le voilà.

LE CHEVALIER.

Ne me trahissés jamais.

LELIO.

Tu est folle.

LE CHEVALIER.

Voici la Comtesse, quand j'aurai été quelque temps avec elle, revenés en colere la presser de décider hautement entre vous & moi, & allés-vous en de peur qu'elle ne nous voye ensemble.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'Allois vous trouver, Comtesse.

LA COMTESSE.

Vous m'avés inquietée, Chevalier, j'ai vû de loin Lelio vous parler; c'est un homme emporté, n'ayés point d'affaire avec lui, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, c'est un original. sçavés-vous qu'il se vante de vous obliger à me donner mon congé?

LA COMTESSE.

Lui ! s'il se vantoit d'avoir le sien, cela seroit plus raisonnable.

LE CHEVALIER.

Je lui ai promis qu'il l'auroit, & vous dégagerés ma parole ; il est encore de bonne heure ; il peut gagner Paris, & y arriver au Soleil couchant : expedions - le, ma chere ame.

LA COMTESSE.

Vous n'etes qu'un étourdy, Chevalier, vous n'avés pas de raison.

LE CHEVALIER.

De la raison ! que voulés vous que j'en fasse avec de l'amour ? il va trop son train pour elle. Est ce qu'il vous en reste encore de la raison, Comtesse ? Me feriés-vous ce chagrin là ? vous ne m'aimeriés gueres.

LA COMTESSE.

Vous voilà dans vos petites folies, vous sçavés qu'elles sont aimables, & c'est ce qui vous rassure ; il est vrai que vous m'amusés. Quelle difference de vous à Lelio, dans le fond !

LE CHEVALIER.

Oh vous ne voyés rien ! mais revenons à Lelio. Je vous disois de le renvoyer aujourd'hui, l'amour vous y condamne, il

parle, il faut obéïr.

LA COMTESSE.

Eh bien je me révolte. Qu'en arrivera t'il ?

LE CHEVALIER.

Non, vous n'oseriés.

LA COMTESSE.

Je n'oserois ? mais voyés avec quelle hardiesse il me dit cela.

LE CHEVALIER.

Non, vous dis-je, je suis sûr de mon fait, car vous m'aimés, votre cœur est à moi; j'en ferai ce que je voudrai, comme vous ferés du mien ce qu'il vous plaira : c'est la regle, & vous l'observerés, c'est moi qui vous le dit.

LA COMTESSE.

Il faut avoüer que voilà un fripon bien sûr de ce qu'il vaut: je l'aime, mon cœur est à lui, il nous dis cela avec une aisance admirable; on ne peut pas être plus persuadé qu'il est.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas le moindre petit doute, c'est une confiance que vous m'avés donnée, & j'en use sans façon comme vous voyés, & je conclus toujours que Lelio partira.

LA COMTESSE.

Et vous n'y songés pas; dire à un hom-

me qu'il s'en aille.

LE CHEVALIER.

Me refuser son congé, à moi qui le demande, comme s'il ne m'étoit pas dû ?

LA COMTESSE.

Badin.

LE CHEVALIER.

Tiede amante.

LA COMTESSE.

Petit Tyran.

LE CHEVALIER.

Cœur revolté, vous rendrés-vous ?

LA COMTESSE.

Je ne sçaurois, mon cher Chevalier, j'ai quelques raisons pour en agir plus honnêtement avec lui.

LE CHEVALIER.

Des raisons, Madame, des raisons ! & qu'est-ce que c'est que cela ?

LA COMTESSE

Ne vous allarmés point, c'est que je lui ai prêté de l'argent.

LE CHEVALIER.

Eh bien, vous en auroit-il fait une reconnoissance qu'on n'ose produire en justice !

LA COMTESSE.

Point du tout, j'en ai son Billet.

LE CHEVALIER.

Joignés-y un Sergent, vous voilà payée.

LA COMTESSE.

Il est vrai, mais..........

LE CHEVALIER.

Hay, hay, voilà un mais qui a l'air honteux.

LA COMTESSE.

Que voulés vous donc que je vous dise, pour m'assurer de cet argent-là, j'ai consenti que nous fissions lui & moi un dédit de la somme.

LE CHEVALIER.

Un dédit, Madame, ha c'est un vrai transport d'amour que ce dédit-là, c'est une faveur; il me penetre, il me trouble, je ne suis pas le maître.

LA COMTESSE.

Ce miserable dédit, pourquoi faut-il que je l'aye fait; voilà ce que c'est que ma facilité pour un homme haïssable, que j'ai toûjours deviné que je haïrois; j'ai toûjours eu certaine antipatie pour lui, & je n'ai jamais eu l'esprit d'y prendre garde.

LE CHEVALIER.

Ah Madame, il s'est bien accommodé de cette antipatie là, il en a fait un amour bien tendre! tenés Madame, il me semble que je le vois à vos genoux, que vous l'écoutés avec un plaisir, qu'il vous jure de vous adorer toûjours, que vous le payez

du même ferment, que sa bouche cherche la votre, & que la votre se laisse trouver : car voilà ce qui arrive ; enfin je vous vois soupirer, je vois vos yeux s'arrêter sur lui, tantôt vifs, tantôt languissans ; toûjours pénetrés d'amour, & d'un amour qui croît toûjours, & moi je me meurs ; ces objets là me tuënt : comment ferai-je pour les perdre de vûë : cruel dédit te verrai-je toûjours, qu'il va me couter de chagrins, & qu'il me fait dire de folies !

LA COMTESSE.

Courage, Monsieur, tendés nous tous deux la victime de vos chimeres, que je suis malheureuse d'avoir parlé de ce maudit dédit ! Pourquoi faut-il que je vous aye crû raisonnable ? Pourquoi vous ai-je vû ? Est-ce que je mérite tout ce que vous me dites ? pouvés vous vous plaindre de moi, ne vous aimai-je pas assés ? Lelio doit-il vous chagriner, l'ai je aimé, autant que je vous aime, où est l'homme plus cheri que vous l'estes, plus sûr, plus digne de l'estre toûjours ? & rien ne vous persuade, & vous vous chagrinés, vous n'entendés rien, vous me désolés, que voulés vous que nous devenions ? comment vivre avec cela ? dites-moi donc ?

LE CHEVALIER.

Le succès de mes impertinences me surprend, c'en est fait Comtesse, votre douleur me rend mon repos & ma joye; combien de choses tendres ne venés-vous pas de me dire? cela est inconcevable, je suis charmé: reprenons notre humeur gaye; allons, oublions tout ce qui s'est passé.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi est ce que je vous aime tant, qu'avez vous fait pour cela?

LE CHEVALIER.

Hélas! moins que rien, tout vient de votre bonté.

LA COMTESSE.

C'est que vous êtes plus aimable qu'un autre apparemment.

LE CHEVALIER.

Pour tout ce qui n'est pas comme vous; je le serois peut-être assés, mais je ne suis rien pour ce qui vous ressemble; non, je ne pourrai jamais payer votre amour, en verité, je n'en suis pas digne.

LA COMTESSE.

Comment donc faut il être fait pour le mériter?

LE CHEVALIER.

Oh voilà ce que je ne vous dirai pas.

LA COMTESSE.

Aimés-moi toûjours, & je suis contente.

LE CHEVALIER.

Pourrés-vous soûtenir un goût si sobre?

LA COMTESSE.

Ne m'affligés plus, & tout ira bien.

LE CHEVALIER.

Je vous le promets, mais que Lelio s'en aille.

LA COMTESSE.

J'aurois souhaité qu'il prît son parti de lui-même à cause du dédit, ce seroit dix mille Ecus que je vous sauverois, Chevalier; car enfin c'est votre bien que je ménage.

LE CHEVALIER.

Périssent tous les biens du monde, & qu'il parte, rompés avec lui la premiere, voilà mon bien.

LA COMTESSE.

Faites-y reflexion.

LE CHEVALIER.

Vous hésités encore, vous avés peine à me le sacrifier, est-ce là comme on aime? Oh qu'il vous manque encore de choses pour ne laisser rien à souhaiter à un homme comme moi.

LA COMTESSE.

Eh bien, il ne me manquera plus rien,

consolés vous.

LE CHEVALIER.

Il vous manquera toûjours pour moi.

LA COMTESSE.

Non, je me rend, je renverrai Lelio, & vous dicterés son congé.

LE CHEVALIER.

Lui dirés-vous qu'il se retire sans cérémonie?

LA COMTESSE.

Oüi.

LE CHEVALIER.

Non ma chere Comtesse, vous ne le renverrés pas, il me suffit que vous y consentiés, votre amour est à toute épreuve, & je dispense votre politesse d'aller plus loin, c'en seroit trop, c'est à moi à avoir soin de vous quand vous vous oubliés pour moi.

LA COMTESSE.

Je vous aime, cela veut tout dire.

LE CHEVALIER.

M'aimer, cela n'est pas assés, Comtesse, distingués-moi un peu de Lelio à qui vous l'avez dit peut-être aussi.

LA COMTESSE.

Que voulés vous donc que je vous dise?

LE CHEVALIER.

Un je vous adore, aussi-bien il vous échapera demain, avancés-le moi d'un jour, contentés ma petite fantaisie, dites.

LA COMTESSE.

Je veux mourir s'il ne me donne envie de le dire. Vous devriés être honteux d'exiger cela au moins.

LE CHEVALIER.

Quand vous me l'aurés dit, je vous en demanderai pardon.

LA COMTESSE.

Je croi qu'il me persuadera.

LE CHEVALIER.

Allons mon cher amour, regalés ma tendresse de ce petit trait-là, vous ne risqués rien avec moi, laissés sortir ce mot là de votre belle bouche ; voulés vous que je lui donne un baiser pour l'encourager.

LA COMTESSE.

Ah ça, laissés-moi, ne serés vous jamais content, je ne vous plaindrai rien quand il en sera temps.

LE CHEVALIER.

Vous êtes attendrie, profités de l'instant, je ne veux qu'un mot ; voulés vous que je vous aide, dites comme moi, Chevalier, je vous adore.

LA COMTESSE.

Chevalier, je vous adore. Il me fait faire tout ce qu'il veut.

LE CHEVALIER, *à part.*

Mon sexe n'est pas mal foible ! *haut.* Ah que j'ai de plaisir, mon cher amour, encore une fois.

LA COMTESSE.

Soit, mais ne me demandés plus rien après.

LE CHEVALIER.

Hé que craignés-vous que je vous demande ?

LA COMTESSE.

Que sçai je moi, vous ne finissés point ; taisés-vous.

LE CHEVALIER.

J'obéis, je suis de bonne composition, & j'ai pour vous un respect que je ne sçaurois violer.

LA COMTESSE.

Je vous épouse, en est-ce assés ?

LE CHEVALIER.

Bien plus qu'il ne me faut, si vous me rendés justice.

LA COMTESSE.

Je suis prête à vous jurer une fidelité éternelle, & je pers les dix mille Ecus de bon cœur.

LE CHEVALIER.

Non, vous ne les perdrez point, si vous faites ce que je vais vous dire. Lelio viendra certainement vous presser d'opter entre lui & moi, ne manqués pas de lui dire que vous consentés à l'épouser, je veux que vous le connoissiés à fond, laissés-moi vous conduire, & sauvons le dédit, vous verrés ce que c'est que cet homme là; le voici, je n'ai pas le temps de m'expliquer davantage.

LA COMTESSE.

J'en agirai comme vous le souhaités.

SCENE VII.

LELIO, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LELIO.

PErmettés, Madame, que j'interrompe pour un moment votre entretien avec Monsieur, je ne viens point me plaindre, & je n'ai qu'un mot à vous dire; j'aurois cependant un assés beau sujet de parler,

& l'indifference avec laquelle vous vivés avec moi, depuis que Monsieur qui ne me vaut pas..

LE CHEVALIER.

Il a raison.

LELIO.

Finissons, mes reproches sont raisonnables, mais je vous déplaîs; je me suis promis de me taire, & je me tais quoi qu'il m'en coute. Que ne pourrois-je pas vous dire, pourquoi me trouvés-vous haïssable, pourquoi me fuyés-vous, que vous ai-je fait ? je suis au desespoir.

LE CHEVALIER.

Ah, ah, ah, ah, ah.

LELIO.

Vous riez, Monsieur le Chevalier, mais vous prenés mal votre temps, & je prendrai le mien pour vous répondre.

LE CHEVALIER.

Ne te fâche point Lelio, tu n'avois qu'un mot à dire, qu'un petit mot, & en voilà plus de cent de bon compte, & rien ne s'avance, cela me rejoüit.

LA COMTESSE.

Remettés-vous, Lelio, & dites-moi tranquillement ce que vous voulés?

LELIO.

Vous prier de m'aprendre qui de nous

deux il vous plaît de conserver, de Monsieur ou de moi, prononcés, Madame, mon cœur ne peut plus souffrir d'incertitude.

LA COMTESSE.

Vous êtes vif Lelio, mais la cause de votre vivacité est pardonnable, & je vous veux plus de bien que vous ne pensés. Chevalier nous avons jusqu'ici plaisanté ensemble, il est temps que cela finisse, vous m'avez parlé de votre amour, je serois fâchée qu'il fût sérieux, je dois ma main à Lelio, & je suis prête à recevoir la sienne. Vous plaindrés vous encore?

LELIO.

Non Madame, vos reflexions sont à mon avantage, & si j'osois

LA COMTESSE.

Je vous dispense de me remercier, Lelio, je suis sûre de la joye que je vous donne. *A part.* Sa contenance est plaisante.

UN VALET.

Voilà une Lettre qu'on vient d'apporter de la poste, Madame.

LA COMTESSE.

Donnés; voulés vous bien que je me retire un moment pour la lire, c'est de mon frere.

LELIO, *au Chevalier.*

Que diantre signifie cela ? elle me prend au mot, que dites-vous de ce qui se passe là ?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en dis, rien : je croi que je rêve, & je tâche de me reveiller.

LELIO.

Me voilà en belle posture, avec sa main qu'elle m'offre, que je lui demande avec fracas ; & dont je ne me soucie point. Mais ne me trompés-vous point ?

LE CHEVALIER.

Ah que dites-vous-là ! je vous sers loyalement, ou je ne suis pas soubrette ; ce que nous voyons là, peut venir d'une chose ; pendant que nous nous parlions, elle me soupçonnoit d'avoir quelqu'inclination à Paris, je me suis contenté de lui répondre galament là-dessus, elle a tout d'un coup pris son sérieux, vous êtes entré sur le champ, & ce qu'elle en fait n'est sans doute qu'un reste de dépit, qui va se passer ; car elle m'aime.

LELIO.

Me voilà fort embarassé.

LE CHEVALIER.

Si elle continuë à vous offrir sa main, tout le remede que j'y trouve c'est de lui

dire

dire que vous l'épouserés quoique vous ne l'aimez plus, tournés-lui cette impertinence-là d'une maniere polie; ajoûtés que si elle ne veut pas, le dédit sera son affaire.

LELIO.

Il y a bien du bizarre dans ce que tu me proposes là.

LE CHEVALIER.

Du bizarre, depuis quand estes-vous si delicat? est ce que vous reculés pour un mauvais procedé de plus qui vous sauve dix mille Ecus? je ne vous aime plus Madame, cependant je veux vous épouser; ne le voulés-vous pas? payez le dédit, donnés-moi votre main, ou de l'argent, voilà tout.

LA COMTESSE.

Lelio, mon frere ne viendra pas si tôt, ainsi il n'est plus question de l'attendre, & nous finirons quand vous voudrés.

LE CHEVALIER, *bas à Lelio.*

Courage, encore une impertinence, & puis c'est tout.

LELIO.

Ma foi Madame, oserois-je vous parler franchement, je ne trouve plus mon cœur dans sa situation ordinaire.

LA COMTESSE.

Comment donc, expliqués - vous, ne m'aimez-vous plus.

LELIO.

Je ne dis pas cela tout à fait, mais mes inquietudes ont un peu rebuté mon cœur.

LA COMTESSE.

Et que signifie donc ce grand étalage de transports que vous venez de me faire ? qu'est devenu votre desespoir, n'étoit-ce qu'une passion de Theâtre ? il sembloit que vous alliés mourir si je n'y avois mis ordre. Expliqués-vous Madame, je n'en puis plus, je souffre.....

LELIO.

Ma foi Madame, c'est que je croyois que je ne risquerois rien, & que vous me refuseriés.

LA COMTESSE.

Vous êtes un excellent Comédien, & le dédit, qu'en ferons-nous Monsieur ?

LELIO.

Nous le tiendrons Madame, j'aurai l'honneur de vous épouser.

LA COMTESSE.

Quoi donc, vous m'épouserés & vous ne m'aimés plus.

LELIO.

Cela n'y fait de rien, Madame, cela ne

doit pas vous arrêter.

LA COMTESSE.

Allés je vous méprise, & ne veux point de vous.

LELIO.

Et le dédit Madame, vous voulés donc bien l'aquitter?

LA COMTESSE.

Qu'entens-je, Lelio, où est la probité?

LE CHEVALIER.

Monsieur ne pourra gueres vous en dire des nouvelles, je ne crois pas qu'elle soit de sa connoissance, mais il n'est pas juste qu'un miserable dédit vous broüille ensemble; tenés, ne vous gênés plus ni l'un ni l'autre, le voilà rompu. Ha, ha, ha.

LELIO.

Ah fourbe!

LE CHEVALIER.

Ha, ha, ha, consolés-vous Lelio, il vous reste une Demoiselle de douze mille livres de rente, ha, ha, on vous a écrit qu'elle étoit belle, on vous a trompé; car la voilà, mon visage est l'original du sien.

LA COMTESSE.

Ah juste ciel!

LE CHEVALIER.

Ma métamorphose n'est pas du goût de

vos tendres sentimens, ma chere Comtesse, je vous aurois mené assés loin si j'avois pû vous tenir compagnie : voilà bien de l'amour de perdu, mais en revanche voilà une bonne somme de sauvée, je vous conterai le joli petit tour qu'on vouloit vous jouer.

LA COMTESSE.

Je n'en connois point de plus triste que celui que vous me joüés vous même.

LE CHEVALIER.

Consolés-vous, vous perdés d'aimables esperances, je ne vous les avois données que pour votre bien. Regardés le chagrin qui vous arrive comme une petite punition de votre inconstance : vous avés quitté Lelio moins par raison que par legereté, & cela merite un peu de correction. A votre égard, Seigneur Lelio, voici votre bague, vous me l'avés donnée de bon cœur, & j'en dispose en faveur de Trivelin & d'Arlequin ; tenez mes enfans, vendés cela & partagés en l'argent.

TRIVELIN & ARLEQUIN.

Grand merci.

TRIVELIN.

Voici les Musiciens qui viennent vous donner la fête qu'ils ont promise.

LE CHEVALIER.

Voyez là puisque vous êtes ici, vous partirés après ; ce sera toûjours autant de pris.

DIVERTISSEMENT.

CEt amour dont nos cœurs se laissent enflamer,
Ce charme si touchant, ce doux plaisir d'aimer,
Est le plus grand des biens que le Ciel nous dispense.
Livrons-nous donc sans resistance,
A l'objet qui vient nous charmer.
Au milieu des transports, dont il remplit notre ame,
Jurons lui mille fois une éternelle flame :
Mais n'inspire-t-il plus ces aimables transports ;
Trahissons aussi-tost nos sermens sans remords,
Ce n'est plus à l'objet qui cesse de nous plaire,
Que doivent s'adresser les sermens qu'on a faits
C'est à l'Amour qu'on les fit faire,
C'est lui qu'on a juré de ne quitter jamais.

PREMIER COUPLET.

JUrer d'aimer toute sa vie,
N'est pas un rigoureux tourment.
Sçavés-vous ce qu'il signifie ?
Ce n'est ni Philis ni Silvie,
Que l'on doit aimer constament,
C'est l'objet qui nous fait envie.

DEUXIE'ME COUPLET,

Amants, si votre caractere
Tel qu'il est, se montroit à nous,
Quel parti prendre, & comment faire ?
Le Celibat est bien austere :
Faudroit-il se passer d'Epoux ?
Ils nous est trop necessaire.

TROISIE'ME COUPLET.

Mesdames vous allés conclure,
Que tous les hommes sont maudits ;
Mais doucement & point d'injure,

Quand nous ferons votre peinture,
Elle est, je vous en avertis,
Cent fois plus drûe, je vous jure.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux une Comédie, qui a pour titre *la Fausse Suivante où le Traître Puny*, & j'ai crû que l'impression en seroit agréable au public. Fait à Paris ce 6. Août 1724.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A Nos amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand'Conseil, Prévost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé HENRY-SIMON PIERRE GISSEY, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'impression *d'Arlequin Pluton le Dedain affecté, la Fausse Suivante Comédie*, offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contrescel des Presentes; Nous lui avons permis &

permettons par ces presentes, d'imprimer ou faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs Volumes, conjoinctement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre Contrescel, & de les vendre, faire vendre, & débiter, par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelle ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil sept cens vingt-cinq, & que avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état ou les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & Feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & Feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin. Le tout à peine de nullité des presentes du contenu, desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens: Voulons qu'à la copie des-

dites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, foi soit ajoûtée comme à l'Original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire, pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaire sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné a Fontainebleau troisiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cens vingt huit, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roy en son Conseil.

NOBLET.

Je cede à Monsieur Briasson, mon droit au present Privilege, suivant les conventions faites entre nous, A Paris ce 14. Septembre 1728. GISSEY.

Registré ensemble la cession sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, N°. 222 Fol. 186 conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le quatorze Septembre mil sept cens vingt-huit.

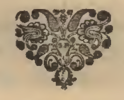
J. B. COIGNARD, Syndic.

LE DEDAIN AFFECTE,

COMEDIE FRANÇOISE

En trois Actes.

Représentée par les Comediens Italiens ordinaires du Roy, le 26 Janvier 1724.



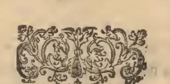
A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez BRIASSON, près la Fontaine Saint Severin, à la Science.

M. DCCXXVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS.

PANTALON, Pere de Silvia.
SILVIA.
LELIO, Amant de Silvia.
MARIO, Gentilhomme, ami de Lelio.
COLOMBINE, Femme de Chambre de Silvia.
ARLEQUIN, Valet de Lelio.

La Scene est dans un petit bois voisin de la Maison de Campagne de Pantalon.





LE DEDAIN AFFECTÉ.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

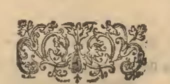
ARLEQUIN *mettant à terre un panier rempli de provisions de bouche.*

OUF... Maudit soit la Chasse & les Chasseurs. Par la sambleu, je suis las de les chercher, & s'ils veulent manger, qu'ils me cherchent à leur tour. Depuis deux jours que M. Lelio mon maître est à la campagne, j'ay eu plus de fatigue, qu'en deux ans à Paris....

ACTEURS.

PANTALON, Pere de Silvia.
SILVIA.
LELIO, Amant de Silvia.
MARIO, Gentilhomme, ami de Lelio.
COLOMBINE, Femme de Chambre de Silvia.
ARLEQUIN, Valet de Lelio.

La Scene est dans un petit bois voisin de la Maison de Campagne de Pantalon.





LE DEDAIN AFFECTÉ.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *mettant à terre un panier rempli de provisions de bouche.*

OUF... Maudit soit la Chasse & les Chasseurs. Par la sambleu, je suis las de les chercher, & s'ils veulent manger, qu'ils me cherchent à leur tour. Depuis deux jours que M. Lelio mon maître est à la campagne, j'ay eu plus de fatigue, qu'en deux ans à Paris....

Vive ce pays-là pour les domestiques, & sur tout les Laquais des Petits-Maîtres ; ce sont des Seigneurs dans toutes les formes, & à la livrée près qui les distingue, je n'y vois pas de difference : ils dansent chantent, sifflent, jurent, & se soulent d'aussi bonne grace que le Petit-Maître le plus à la mode. Ventrebille je suis toujours au desespoir d'être au service d'un homme si serieux. Quand je leur entends raconter leurs bonnes fortunes, & les friands morceaux qu'ils attrapent lorsqu'ils suivent leurs Maîtres en Parties fines ; car, à les entendre dire, ils tâtent souvent les premiers aux sausses... Mais, si je criois, peut-être me repondroient-ils, & pourrois-je sçavoir où ils sont.... *Il crie.* Ma foi, qu'ils viennent ou qu'ils ne viennent pas ; je vais toujours mettre la nappe à bon compte : on ne sçauroit trouver un endroit plus frais ni plus charmant pour bien baffrer ; & de l'appetit dont je me sens, je mangerois moy seul toutes les provisions que j'ay apportées pour les autres. *Il défait le panier, met la nappe, & tire une bouteille.* Oh, quelle charmante couleur ! *Il tire un Jambon & le flaire.* Quel fumet ! Si mon maître étoit icy & qu'il en eût pris sa refection, j'en mangerois aussi ma part après lui ; la prendre

devant ou après, n'est-ce pas la même chose ? . . . Deût-il m'en coûter quelques coups de bâton, il faut que j'en tâte : aussi, c'est leur faute ; pourquoi ne viennent-ils pas ? Et pourquoi me connoissant l'homme du monde le plus gourmand, me donner les provisions à garder ? *Il mange un morceau de Jambon.* On n'a jamais mangé sans boire, & cela est capable de faire bien du mal. Visitons un peu les Bouteilles.

Pendant qu'il boit, Colombine arrive.

SCENE II.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE, *surprise de trouver Arlequin.*

EH, je croy que c'est Arlequin ! C'est lui-même, je ne me trompe pas : approchons un peu, & voyons ce qu'il fait. *à Arlequin.* Ah ! je vous y prends, Monsieur le Gourmand : c'est donc vous qui criez de si bonne grace dans nos bois ? & par quelle avanture estes-vous icy ?

ARLEQUIN.

Eh ! qu'y venez-vous faire vous-même,

Mademoiſelle Colombine ?

COLOMBINE.

Moy, je ſuis chez moy.

ARLEQUIN.

Chez vous ? c'eſt donc à dire que vous avez fait fortune depuis que je ne vous ai vû. N'auriez-vous point épouſé quelqu'un de ces Mignons de la Fortune, qui comme des Champignons ont paſſé dans une nuit de l'indigence aux millions ?

COLOMBINE.

Ah ! vraiment je ne ſuis pas ſi chanceuſe, & quoique toutes les belles Terres des environs ne ſoient poſſedées que par des Marquiſes de nouvelle date, qui ne ſont pas de meilleure acabie que moi, je ne la ſuis pas devenue, & je ſuis toujours, pour mes pechez, au ſervice de Mademoiſelle Silvia.

ARLEQUIN.

Elle eſt donc en ce pays ?

COLOMBINE.

Ouy, dont j'enrage aſſez ; car nous y menons la vie du monde la plus deſagréable. C'eſt icy le ſejour de la mauvaiſe humeur ; on n'y ouvre la bouche que pour ſe plaindre ou gronder. Imagine-toi que M. Pantalon, une vieille Tante infirme à qui appartient ce Château, ma dolente Maitreſſe & moi, paſſons toute la jour-

née, tant qu'elle dure, à nous regarder sans dire mot & à faire des nœuds : Jamais notre silence n'est interrompu que par quelque violent accès de toux qui prend à la Tante, ou par les discours assommans du bon M. Pantalon, qui comme tu sçais, sans s'embarasser de chercher un mari à sa fille, se décharge de ce soin sur elle, & ne s'amuse qu'à réformer la nature; & excepté un Gentilhomme du voisinage, qui de quinze en quinze jours vient par bienséance faire icy une apparition d'un quart d'heure, nous n'avons pas vû, depuis quatre mois que nous sommes dans ces beaux lieux, l'ombre d'un seul chapeau.

ARLEQUIN.

Ah ! vous avez raison de vous plaindre; car autant qu'il m'en souvient, vous ne les haissiez pas trop : Mais que sont donc devenus tous ces aimables qui fréquentoient chez vous, & y étoient si bien reçûs ?

COLOMBINE.

Tu ne reconnoîtrois pas notre maison; ma Maitresse, sous pretexte d'une indisposition que nous ne connoissons pas encore, leur a donné leur congé pour venir prendre l'air icy. Ton maître a bien fait de prendre le sien d'avance ; car on lui au-

roit donné comme aux autres.

ARLEQUIN.

Qu'elle eût donné congé à mon Maître, cela n'auroit pas été surprenant; car de tous les agréables qui alloient chez elle, il étoit le seul pour qui elle n'avoit point ces façons prévenantes & gracieuses qu'elle avoit pour tous les autres; mais qu'elle en ait usé de la sorte avec tous ces Messieurs du bon air qui avoient le don de l'amuser, cela m'étonne. Et vous, sans doute vous avez rompu avec la Fleur, l'Epine & Champagne, dont les jolies fornettes vous faisoient autant de plaisir que celles du Marquis, du Comte & du Chevalier en faisoient à votre Maitresse.

COLOMBINE.

Que tu es dupe! Croi-tu, que parce qu'une fille rit des extravagances qu'un homme lui débite, elle l'en aime davantage? Va, tu ne connois pas les femmes; ce sont précisément ceux qui ne les regardent pas, & avec qui elles sont toujours de mauvaise humeur, qu'elles aiment davantage.

ARLEQUIN.

Sur ce pié-là tu m'aimois donc bien; car tu faisois assez la mijaurée avec moi.

COLOMBINE.

He! de quoi te plains-tu? Est-ce que

tu as jamais eu envie de me plaire..... Mais que viens-tu chercher ici ?

ARLEQUIN.

Mon Maître, qui chaſſe aux environs d'ici avec M. Mario chez qui nous demeurons depuis deux jours.

COLOMBINE.

Et qu'y vient-il faire ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien. Tu ſçais bien qu'il n'eſt pas de ces gens, qui juſqu'à leur bonne fortune font confidence de tout à leurs Valets.

COLOMBINE.

Mais encore, tu ne t'en doutes pas ?

ARLEQUIN.

Tout ce que je puis ſoupçonner, c'eſt qu'il y a de l'amourette ſur jeu. Car il a tant apporté de Bijoux, de Colifichets, de Rubans, d'Evantails, & ſur tout un beau panier qui l'a bien fait jurer lorſqu'il a fallu l'apporter ; nous n'avons pû trouver de coffre aſſez grand pour le mettre, & il a fallu le nicher ſur l'Imperiale du Carroſſe. O le beau panier ! toute une famille pourroit loger à ſon aiſe deſſous.

COLOMBINE.

C'eſt donc à dire qu'il ſe marie ?

ARLEQUIN.

Je croi que ouy ; je ne voudrois pourtant pas l'assurer ; car quoique M. Lelio aime les femmes, lorsqu'il s'agira de se marier, il est homme à y regarder à deux fois. Si je sçavois lire j'aurois bien-tôt découvert le mistere ; ou bien, si tu n'étois pas si causeuse, je te montrerois..... mais tu es fille, & tu ne pourrois t'empêcher de jaser.

COLOMBINE.

Va, va, les filles ne se vantent pas de tout ce qu'on leur dit, & les hommes d'aujourd'hui sont cent fois plus babillards que nous ; tu peux me confier tout en sûreté.

ARLEQUIN.

Tiens, lis-moi ce que chante cette lettre, c'est elle qui nous a fait prendre si précipitamment la Poste : Je l'avois prise sur la table de mon Maître, dans le dessein de la remettre, après me l'être fait lire ; mais nous avons eu tant d'affaires avant que de partir, que je n'ai eu ni le temps ni l'occasion de faire l'un & l'autre : ce n'est pas que je sois curieux, mais c'est qu'il y a mille choses dans le monde qu'il faut sçavoir.

COLOMBINE.

Donne. *Elle lit.* Il *faut bien des cere-*

monies pour faire faire à une femme ce qu'elle ſouhaite le plus. Madame la Baronne conſent enfin au mariage, dont le premier article eſt qu'il ſera tenu ſecret pendant quelque temps. Elle vous ſomme, mon cher Lelio, de lui tenir la parole que vous lui avez donnée : elle ſe rendra dans deux jours chez moi, où il a été réſolu que le mariage ſe feroit ſans bruit : aprés l'empreſſement que vous avez témoigné pour la choſe, il ſeroit honteux qu'elle arrivât ici avant vous. Je vous attends donc, & ne manquez pas, ſuivant que nous en ſommes convenus, d'apporter avec vous tous les preſens de nôces ; car quoique tout cet attirail puiſſe donner des ſoupçons, & que la Dame exige le ſecret, vous ſçavez que le beau ſexe ne veut rien perdre de ſes droits. Mario.

ARLEQUIN.

Pardy j'ay bien de l'eſprit ; je ſçavois tout cela ſans l'avoir lû.

COLOMBINE.

Tirez preſentement des conſequences de ce qu'un homme vient tous les jours chez une femme. Ma pauvre Maîtreſſe a bien été la dupe de celui-là ; car quoiqu'elle ne l'ait pas dit, je me perſuade qu'elle en lorgnoit la conquête.

SCENE III.

SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SILVIA, *du fonds du Theatre.*
Colombine ... Colombine ....

COLOMBINE.
Mademoiselle... *à Arlequin.* Cache-toi vîte derriere ce buisson ; car si ma Maitresse venoit à nous appercevoir ensemble, elle me feroit une vesperie qui n'auroit point de fin.

SILVIA, *sortant du Bois.*
Estes-vous sourde ? Il y a deux heures que je vous appelle, & vous ne me répondez point: Pourvû qu'elle babille & qu'elle se promene, la voilà contente : Que faisiez-vous là ? avec qui êtiez-vous ?

COLOMBINE.
Je ne faisois rien, j'étois seule.

SILVIA.
Quel papier tenez-vous-là ?

COLOMBINE.
C'est un mauvais papier que je viens de ramasser.

SILVIA, *lui arrachant la Lettre.*

Voyons ; il peut être à moi, & je ne veux pas que mes papiers traînent.

COLOMBINE.

Je suis certaine qu'il n'est pas à vous.

SILVIA.

Je parie qu'il n'y a rien de prest de tout ce qu'il me faut pour aller à l'assemblée à laquelle M. Mario nous a convié.

COLOMBINE.

Pour la façon que, depuis que nous sommes icy, vous apportez à votre ajustement, il ne faut pas tant de tems.

SILVIA.

Mais puisque je fais tant que d'y aller ; encore ne faut-il pas être d'un negligé à faire peur. Ne manque-t-il rien à ma coeffure.... Tu ne devinerois jamais qui est ici.

COLOMBINE.

Non.

SILVIA.

Lelio. On ne m'a pas dit le sujet de son pelerinage en ces lieux où il n'a nulle affaire ; & je jurerois que le pretexte de venir passer quelques jours dans notre voisinage, n'est que pour trouver une occasion de se racommoder : Je me doutois bien qu'il ne tiendroit pas long-temps sa colere ; & c'est-là où j'attendois mon Ro-

domone ; il n'a qu'à se bien tenir, il n'a pas affaire à une personne si docile.

Arlequin éternue : Elle va le trouver derriere le buisson. Voilà donc comme je vous surprends à tous les instans en mensonge? Mademoiselle étoit seule, elle ne causoit avec personne.

COLOMBINE.

Vous m'avez deffendu d'avoir aucune communication avec les Domestiques de ces Messieurs : Vouliez-vous que je vous disse que j'étois avec Arlequin ; il vaut bien mieux en mentant vous épargner la peine de vous mettre en colere, & à moi celle d'être grondée.

SILVIA.

Je voudrois sçavoir ce qu'Arlequin cherche ici.

ARLEQUIN.

J'y attends mon Maître & M. Mario qui chassent & m'y ont donné rendez-vous.

SILVIA.

Et que vient faire icy ton Maître ?

ARLEQUIN.

Chasser, se divertir....

COLOMBINE.

Et si je ne me trompe, se marier *incognito*, avec une certaine Baronne qui est aussi venue depuis deux jours établir son

domicile chez M. Mario.

SILVIA.

Ne voilà-t-il pas mon étourdie, avec ses jugemens temeraires ! où va-t-elle prendre toutes ces visions ! O M. Lelio n'est point un homme propre pour le mariage ; il aime en general toutes les femmes, sans en aimer aucune en particulier: Il n'est capable d'aimer que lui-même : Ne l'ay je pas vû, quand il venoit chez moi ; il suffit d'avoir un bout de ruban pour lui paroître aimable. Il n'est fait que pour voltiger de l'une à l'autre, & il auroit été au desespoir de dire à l'une une parole moins obligeante qu'à l'autre : En tout cas, s'il se marie, je plains la pauvre Baronne qui l'épousera, & ce seroit faire une œuvre de charité de l'avertir du caractere difficile de M. Lelio. *A Arlequin.* Est-elle si belle, cette Madame la Baronne ?

ARLEQUIN.

C'est une grande Dame bien faite, de bonne mine, qui a un air doux, & pour peu que vous soyez curieuse de la voir, cela ne vous sera pas difficile ; car elle doit estre d'une fête que M. Mario donne ce soir, & où tous ceux qui voudront venir seront les bien venus.

COLOMBINE.

Mademoiselle en est priée, & a promis de s'y trouver.

SILVIA.

Quand j'ay promis je ne sçavois pas le sujet de cette belle fête... M. Lelio s'y trouvera, sans doute.

ARLEQUIN.

Ouy, Mademoiselle, ou personne ne doit y assister.

SILVIA.

Quel personnage y ferai-je ? irai-je être témoin de ses minauderies avec la Baronne ? cet homme a toujours été pour moi un sujet de mauvaise humeur, & l'est encore toutes les fois que j'y pense ; ma fierté est interessée à ne le revoir de ma vie. Que les hommes sont fourbes & capricieux ! celui-là venoit tous les jours chez moi avec une assiduité qui (j'en suis sûre) a donné matiere à parler à qui ne nous connoissoit pas : point du tout, sans autre ceremonie il se retire tout d'un coup : on n'entend plus parler de lui. Je vais aux Promenades, aux Spectacles : je le voi, il me voit ; il est à croire qu'une personne qui n'a jamais eu de mauvaises façons avec qui que ce soit, en le mettant en occasion de me parler, ne manquera pas, par politique, devant le monde de

de m'aborder & me demander comment je me porte ; non, il borne toute sa politesse à une respectueuse reverence qu'il me fait de loin. Mais comment sçavez-vous qu'il se marie ? car à present il suffit qu'on voye deux personnes ensemble, pour qu'aussi-tôt on les marie, & je suis persuadée, que dans le tems qu'il venoit chez mo, on nous a mariés plus d'une fois ensemble, quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence.

COLOMBINE.

Mademoiselle, c'est Arlequin qui me l'a dit, & si vous en voulez sçavoir davantage, vous en avez la preuve dans le papier que vous m'avez arraché.

SILVIA, *en regardant le papier d'un œil de colere.*

Qu'on vienne présentement me dire qu'il n'y a point d'assiduité sans amour. Je verrois à l'heure qu'il est un homme mourir pour une femme, que je ne le croirois pas amoureux.

SCENE IV.

SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN, LELIO.

LOELIO, *parlant à Mario dans la coulisse.*

SOuvenez-vous que vous devez vos empressemens à la Baronne : Faites en bref vos confidences à M. Pantalon. Je vous attends icy.

SILVIA *voulant s'en aller.*

Je croi les entendre ; il ne me convient pas de rester ici.

LELIO & SILVIA, *surpris de se trouver.*

Mademoiselle ; Monsieur.

LELIO.

J'ignorois que vous fussiez en ces lieux, & je ne dois qu'au pur hazard le bonheur de vous revoir : j'y suis cependant aussi sensible que si c'étoit de votre consentement ; j'aime à aimer, & mes amis, quoique je ne trouve pas en eux le même retour, me sont toujours également chers.

SILVIA.

Voilà un étalage de magnifiques senti-

mens ; il n'y manque qu'une bagatelle à laquelle il ne faut pas s'attacher avec de certaines gens ; c'est la réalité. Un autre vous diroit que vos paroles & vos actions ne se rapportent pas ; mais sans m'amuser aux unes ni aux autres, vous ne trouverez pas mauvais que je vous laisse ; mon devoir m'appelle ailleurs.

LELIO.

Je suis ami assez délicat pour ne vouloir rien par complaisance.

SILVIA.

Et assez équitable pour n'en pas attendre de ma part.

LELIO.

La mienne pourroit aller au point d'en convenir sans le penser.

SILVIA.

Vous ne vous rendriez pas justice.

LELIO.

Plût au ciel ! que mes amis me la rendissent aussi exacte que je me la fais à moi-même ; ils confesseroient que si je déplais, c'est moins ma faute que la leur ; en cela j'attribue mon malheur à mon étoile, & ce que j'en dis n'est pas par forme de reproche.

SILVIA.

Vous auriez mauvaise grace.

LELIO.

J'aurois du moins raison.

SILVIA.

Vous auriez pû l'avoir avant votre dernier procedé.

LELIO.

Et même après, s'il m'étoit possible de l'avoir avec vous.

ARLEQUIN *à Colombine.*

Bon, voilà qui prend un train d'accommodement.

SILVIA.

Quoique ce soit votre tic de faire ostentation d'une amitié à toute épreuve, vous vous tirez assez mal d'affaire dans la pratique.

LELIO.

Si vous vouliez me faire la grace de m'expliquer en quoi j'ai manqué.

SILVIA.

En quoi vous avez manqué! Comment? [*Pendant ce tems Arlequin & Colombine font la conversation ensemble.*] Vous veniez tous les jours assidûment chez moi, sans doute moins pour moi, que parce que vous trouviez à y passer en bonne & nombreuse compagnie les heures de la journée qui vous étoient à charge: Enfin vous y veniez sous une apparence d'amitié durable, à laquelle un quart d'heure

de mauvaiſe humeur, qu'on doit ſe paſſer les uns aux autres, quand on eſt ſur le pied de ſe voir tous les jours, ne devoit pas mettre fin ; point du tout, pour une fadaiſe, & ſous un pretexte qu'un écolier auroit honte de prendre, il plaît à M. de diſparoître & de rompre bruſquement avec les gens : on ne reconnoît pas à ce procedé un homme qui aime à aimer, & à qui ſes amis ſont toujours chers. Ne ſoyez pas aſſez vain pour prendre ce que je vous dis pour un reproche ſur votre abſence ; Colombine peut vous dire ſi j'y ai fait attention. *A Colombine.* Parlez.

COLOMBINE.

Ah! Monſieur, rien n'eſt plus vrai : pendant plus de deux mois Mademoiſelle, tous les jours régulierement, m'a demandé ſi vous n'aviez point envoyé ſçavoir de ſes nouvelles, ou ſi vous n'y étiez pas venu.

SILVIA.

L'impertinente ! Vous voyez bien qu'elle ne ſçait ce qu'elle dit, & qu'elle n'eſt ſeulement pas au fait de ce qu'on lui demande. *A Colombine.* Reſtez-là, & ne vous amuſez point à babiller. Non, je vous jure, Monſieur, que je n'y ai jamais pris garde, & qu'à la figure que vous faiſiez dans notre ſocieté, je ne vous ai ja-

mais consideré que comme faisant nombre, & à peu près comme un fauteuil de plus ou de moins dans mon Appartement.

LELIO.

Et vous me demandez les raisons de mon absence ?

SILVIA.

Je ne vous les demande pas ; je les sçai aussi bien que vous, & m'en embarasse fort peu ; apprenez seulement qu'il faut aller prôner ailleurs une amitié qui n'a qu'une très-mince écorce.

LELIO.

Que ne m'est-il permis de me justifier!

SILVIA.

Je ne vous le conseillerois pas ; vous prendriez trop de peine inutile.

LELIO.

Inutile ! c'est parfaitement bien dit ; car je vous convaincrois par des raisons sans replique, que j'aurois encore tort.

SILVIA.

Voilà bien celles d'un homme qui n'en a que de mauvaises à donner.

LELIO.

La verité offense : je ne vous déplais déja que trop, ne me mettez point, je vous prie, en occasion de vous déplaire davantage.

SILVIA.

J'attends avec impatience ces raisons sans replique ; mais votre politesse flegmatique m'en donne mauvaise opinion.

LELIO.

Vous le voulez donc ? Vous allez être satisfaite. Que penseriez-vous d'un homme à qui l'on fait entendre qu'on le voit tous les jours sans le voir ; d'un homme qui dans une societé composée de dix ou douze personnes, avec qui l'enjoüement & les airs d'attention vous sont naturels, se trouve seul distingué par des airs de mepris ; d'un homme, dont par une affectation continuelle on prend à tâche de relever tout ce qu'il dit & de blâmer tout ce qu'il fait. Quelle idée en auriez-vous ? si insensible à tant d'outrages & à une haine déclarée, il vous fournissoit tous les jours par sa presence de nouvelles occasions de l'humilier. Je vous en fais juge, vous qui êtes née avec tant d'élevation dans le cœur, ne diriez-vous pas qu'il les merite ?

ARLEQUIN.

Monsieur a raison d'avoir agi comme il a fait, & en bonne police, dans toutes les Societez on devroit mettre en quarantaine toute femme qui boude sans sujet.

LELIO.

On ne demande pas ton avis.

ARLEQUIN.

Il eſt pourtant bon à ſuivre.

LELIO.

Je ne vous rappelleray point les frequentes Scénes que vous avez données à cette même Societé, ſans ſujet & toûjours à mes dépens. Y a-t-il un homme dont la conſtance puiſſe tenir contre les dernieres ſorties que vous m'avez faites. Comment ! on parle indifferemment d'une perſonne de votre connoiſſance qui ſort de chez vous ; tout le monde generalement la loue : Vous eſtes la premiere à faire ſon éloge, vous me demandez mon ſentiment ſur ſon chapitre ; Je conviens comme les autres, qu'elle eſt des plus aimables ; vous me repondez d'un ton ironique, qu'elle eſt bienheureuſe d'avoir mon approbation, & que je devois bien me défaire pour un moment de mon air de gravité, & que quand on étoit de mauvaiſe humeur il falloit reſter chez ſoi. Que ſignifie ce diſcours dans la bouche d'une fille d'eſprit ? N'étoit-ce pas déclarer hautement à un homme qu'il déplaît, lui donner tacitement, ou plûtôt intelligiblement l'excluſion, & lui dire de prendre, comme j'ay fait, le parti de

ſe

ſe retirer ſans dire mot.

SILVIA.

Sont-ce là toutes vos raiſons, Monſieur ?

LELIO.

En voulez-vous de meilleures, Mademoiſelle ?

SILVIA.

Ouy ; croyez moi, avant de vous plaindre, allez apprendre les uſages du monde ; défaites-vous de vos façons d'aimer gothiques, & ſçachez placer vos délicateſſes à propos : Vous dites que je vous ai traité autrement que les autres ; que n'aviez-vous, comme eux, des manieres galantes ?

LELIO.

Comme ma conduite n'a jamais été differente de celle des autres, expliquez vous ; je ne ſuis peut-être pas au fait de ce que les Dames entendent préſentement par des manieres galantes.

SILVIA.

Mon diſcours eſt-il ſi équivoque ? On vous parle apparemment un autre jargon dans votre nouvelle Societé, & je voi que vous n'êtes pas fait pour m'entendre : Je vous conſeille d'aller rejoindre Madame la Baronne, vous vous entendrez-mieux.

ARLEQUIN *à part.*

Ouf ; on va parler de la lettre, & je suis perdu si je ne détourne la conversation..... Monsieur, un grand malheur qui est arrivé.

LELIO.

Et bien.

ARLEQUIN.

Un gros chien en passant a flairé le jambon, cassé une bouteille.....

LELIO *en le repoussant.*

Ce Maraut n'est fait que pour nous interrompre : veux-tu te retirer.

SILVIA.

C'est elle apparemment qui vous a défendu de venir chez moi : elle a eu en vérité grand tort, tant par rapport à vous que par rapport à moi ; car la façon dont vous y estiez ne marquoit pas une intention de me plaire, ni la mienne une intention de lui enlever votre conqueste.

LELIO.

Laissons-là Madame la Baronne ; à quoi bon la faire entrer dans des discours qui n'ont rien de commun avec elle.

SILVIA.

Voyez comme j'ai l'esprit mal fait ; je croyois qu'elle y avoit plus de part que personne.

LELIO.

Défaites-vous de vos préjugez sur son compte : elle n'est point de ces femmes, qui rivales de toutes celles qu'on trouve aimables, ne veulent être maîtresses de personne ; elle ne s'embarasse point de ce que font ses amis, & leur laisse une entiere liberté.

SILVIA.

Je ne suis plus étonnée, voilà précisément comme il vous faut des femmes : Mais si je ne me trompe, cette entiere liberté que vous faites sonner si haut, n'est pas une preuve du vif interest que l'on prend à votre personne.

LELIO.

Par quel hazard ai-je merité que vous en preniez tant aujourd'hui à ce qui me regarde ? Je suis content de ses façons à mon égard, & elles sont telles qu'il les faut pour entretenir long-temps la bonne intelligence qui fait la félicité de la vie.

SILVIA.

Ha ! je vous entends ; doucement, s'il vous plaît, & ne m'injuriez-pas au point de croire que ce que j'en dis est pour troubler votre charmante félicité commune ; il faudroit être bien réduite pour lui porter envie : Mais puisque vous en êtes si enchanté, plûtôt que de vous amuser à

perdre icy des momens que vous devez à Madame la Baronne, que n'allez-vous la rejoindre? vous sçavez que je ne cherche point à vous retenir, & c'est par là que j'ay débuté avec vous.

SCENE V.

PANTALON, MARIO, LELIO, SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN.

MARIO *à* PANTALON *en sortant de la coulisse.*

VOus sçavez de quelle importance le secret est dans cette affaire, & je compte entierement sur vous.

PANTALON.

Vous pouvez compter sur la parole que je vous ai donnée, & sur ma discretion. *A Lelio.* Je vous croyois, Monsieur, un peu plus de nos amis. Quoi! vous venez chasser jusqu'à notre porte sans nous faire l'honneur d'entrer; je ne vous le pardonnerai jamais, à moins que vous ne veniez presentement chez moi faire le retour de votre chasse. Ma sœur, qui est la Dame du lieu, m'a fort prié de vous

en convier, & Monſieur Mario votre ami y a déja conſenti, à condition que vous accepteriez le parti.

LELIO.

Je vous eſtime & honore trop pour vouloir être broüillé avec vous, & j'accepte les conditions de notre racommodement, avec d'autant plus de plaiſir, qu'il me procurera l'honneur de rendre mes devoirs à toute votre famille. *A Arlequin.* Tu n'as qu'à t'en retourner.

Lelio & Mario offrent en même temps la main à Silvia : elle refuſe celle de Lelio, & prend celle de Mario.

SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *ramaſſant ſon panier, & faiſant ſemblant de s'en aller, retourne la tête vers Colombine.*

VOilà donc comme vous ſçavez garder un ſecret, babillarde fieffée.

COLOMBINE.

Je penſe que tu veux auſſi te fâcher.

ARLEQUIN.

Et si ta Maîtresse, comme elle a esté sur le point de le faire, fût venuë à parler du mariage de la Baronne, où en étois-je ? morbleu j'aime mon maître de l'humeur dont il étoit aujourd'hui ; il l'a joliment houspillée sur la fin, & voilà comme vous voulez être menées, vous autres femelles.

COLOMBINE.

Tu t'y connois, à ce que je voi.

ARLEQUIN.

Vous en vaudriez cent fois mieux, si bien loin de vous gâter, comme nous faisons par nos flatteries, nous avions soin de vous relever de tems en tems de sentinelle. Si ces Messieurs, lorsque ta Maîtresse traîne ses paroles en longueur & parle pardessus l'épaule, au lieu de lui dire qu'elle a un air de Reine, lui faisoient entendre qu'elle est ridicule, mon maître ne se seroit pas offensé de ses airs dédaigneux, & ils n'auroient pas eu querelle ensemble, si quand....

COLOMBINE.

Si... si... admirez ce beau reformateur du genre humain.

ARLEQUIN.

Oui; c'est que vous êtes toutes bâties de la même maniere, & vous aimez mieux

vous entendre loüer d'un agrément que vous n'avez pas, que d'une vertu que vous auriez ; Et toi toute la premiere, te souviens-tu, quand tous les soirs plantée comme une statue entre Lepine, la Fleur & Champagne, tu faisois la Déesse, & prenois tant de plaisir à t'entendre dire que tu étois belle, & que tu répondois à l'un par un sourire, à l'autre en lui marchant sur le pied, & au troisiéme par un air de tête.

COLOMBINE.

Et bien, lequel des trois croyois-tu le veritable favori ?

ARLEQUIN.

Lequel ! tous les trois peut-être.

COLOMBINE.

En bonne-foi, pas un des trois.

ARLEQUIN.

Pardi tu étois donc une grande scelerate, d'amuser ainsi trois pauvres diables qui s'entremangeoient pour toi le blanc des yeux : tu verras que c'étoit moi qui ne te parlois point, & à qui tu ne disois jamais mot.

COLOMBINE.

Eh ! mais il n'y auroit rien d'impossible à cela.

ARLEQUIN *riant.*

Ha, ha, ha ! Cela est fort plaisant,

que nous nous aimions sans le sçavoir.

COLOMBINE.

Est-ce que tu m'aimois ?

ARLEQUIN.

A la rage.

COLOMBINE.

Et que ne parles-tu donc, qu'on te voye.

ARLEQUIN.

C'est qu'il y a des gens qui ont l'amour taciturne ; ne t'y trompe pas, au moins, quoique ce ne soit pas le plus joli, c'est le meilleur ; à present que nous avons tout débondé, asseyons nous un peu sur le gazon, faisons aussi notre retour de chasse, car en amour il faut un peu de goinfrerie. Si tu voyois ces Messieurs & ces Dames en parties secretes ; ils se disent de si jolies choses le verre à la main, que je ne sçai lequel des deux fait plus de plaisir de boire ou d'aimer.

COLOMBINE.

Je le voudrois bien ; mais l'apparition de M. Lelio a mis ma Maîtresse de mauvaise humeur, & je parie qu'elle m'aura déja appellée plus de vingt fois sans avoir rien à me dire.

ARLEQUIN.

Colombine, ma mignone, vous me refusez inhumainement ; nous ne boirons

qu'un petit coup pas plus grand que cela à vôtre ſanté.

COLOMBINE.

Ouy, mais un petit coup nous mettra en train, & en attirera un autre, & de petits coups en petits coups nous nous amuſerons, & j'ai affaire.

ARLEQUIN.

Va, va, ils n'ont que faire de toi; ils ſont préſentement à table ou à ſe quereller; ma foi je croi qu'ils ſont comme nous étions; ils s'aiment ſans le ſçavoir.

COLOMBINE.

O! je ſuis perſuadée que ſans la Baronne ils ſe racommoderoient.

ARLEQUIN.

Il faudroit pour cela qu'ils euſſent eu le temps de ſe bien quereller deux ou trois fois à leur aiſe.

COLOMBINE.

Ouy; mais en attendant, comment ferons nous pour nous voir?

ARLEQUIN.

Tiens, cet endroit eſt fort commode, je m'y rendrai ſouvent; ô le bon petit cœur! bois donc un petit coup, ma petite poule, mon amour.

COLOMBINE.

Adieu, adieu, voilà ton maître; détalons vîte: quelle mine il a!

Arlequin & Colombine sortent chacun de leur côté.

++++++++++++++++++++++++++++++

SCENE VII.

LELIO.

Morbleu ! j'enrage, j'étouffe ; mais je ne voudrois pas pour toutes les fortunes du monde ignorer ce que je viens de voir, & je suis content comme un Roy. Me voilà détrompé, gueri & vengé ; oui, gueri, gueri & vengé. J'étois un bon enfant & une vaillante dupe, de me consoler de n'être point aimé de Silvia, par la seule opinion qu'elle n'avoit de penchant pour qui que ce soit : non contente d'avoir donné à Mario la préference sur moi, elle lui a fait cent agaceries qui étoient pour moi autant de coups de poignard ; j'étouffois, je n'en pouvois plus ; mais heureusement j'ai été assez maître de ma contenance pour qu'elle n'ait pas pû joüir de mon dépit. Je ne croi pas que de la vie on me revoye ici.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PANTALON, *à un Laquais en entrant.*

QU'on mette les Chevaux au carosse ; je veux aller voir Madame la Baronne . . . . . Un Auteur moderne prétend fort excellemment, que faire confidence de ses secrets à un ami, n'est autre chose que de penser tout haut, & que dans un Etat bien policé les Loix devroient décerner des peines contre ceux qui sont assez indignes pour reveler les secrets qu'on verse dans leur sein : c'est mon avis ; il pense comme moi ; & si j'étois à la tête d'une Cour Souveraine, je n'aurois ni repos ni patience qu'on n'eût fait un Reglement à ce sujet. Le plus grand défaut d'un homme est d'avoir un estomac froid qui ne peut rien garder. Par exemple ; Monsieur Mario a besoin d'un temoin pour assister à son mariage :

en connoiſſance de ma probité & de ma diſcretion, il me choiſit conjointement avec M. Lelio ſon meilleur ami ; il me fait confidence des raiſons qu'il a pour tenir ce mariage ſecret : Si j'étois aſſez lâche pour en reveler la moindre choſe à ame vivante, il n'y auroit pas de ſupplice aſſez rigoureux pour m'en punir, & je m'égorgerois moi-même ; auſſi ne l'ai-je dit qu'à ma ſœur, qui eſt un autre moi-même, & qui ne m'auroit point donné de ceſſe juſqu'à ce que je lui euſſe avoué pourquoi M. Mario m'étoit venu chercher ; car elle eſt ſi curieuſe, ſi curieuſe, qu'il n'y a pas moyen de tenir rien de ſecret avec elle.

SCENE II.

SILVIA, PANTALON,

SILVIA.

ON dit, mon Pere, que vous allez voir Madame la Baronne.

PANTALON.

Oui, ma fille, voudriez-vous y venir avec moi ?

SILVIA.

Bien loin de cela, mon pere, je croi qu'ayant avec vous des Dames, c'eſt à Madame la Baronne, qui eſt la derniere arrivée en ce pays, à vous faire la premiere viſite: il me ſemble que cela eſt dans les regles.

PANTALON.

Voilà encore une des choſes ſur leſquelles, ſi j'avois du crédit dans la République, je voudrois un Reglement qui bannît ce maudit cerémonial des Dames, qui met le trouble dans toutes les ſocietez, & cauſe, tant dans les groſſes maiſons que parmi les familles Bourgeoiſes, des inimitiez irréconciliables. N'eſt-ce pas une impertinence, qu'un ſiege placé ici ou là, à bras ou ſans bras, mette la broüillerie entre des gens qui auroient du plaiſir à ſe voir.

SILVIA.

Mais, mon pere, en attendant que cette réforme ſoit établie.....

PANTALON.

O! je vous dis qu'il faut abſolument que j'aille voir Madame la Baronne avec qui j'ai une affaire de la derniere importance: Eſt-il neceſſaire que je vous diſe que je vais ſervir de témoin à ſon mariage... Qu'il ne vous arrive pas, au moins,

d'en ouvrir la bouche : car j'ai promis le secret, & j'aimerois mieux mourir que d'y manquer.

SILVIA.

Permettez-moi de vous dire qu'on vous fait joüer un assez vilain personnage, & qu'une pareille confidence est capable de vous embarquer par la suite dans de fâcheuses affaires.

PANTALON.

Effectivement il y a quelque chose là dedans qui choque; mais si je me retracte, que diront Messieurs Lelio & Mario, à qui j'ai donné ma parole : quand un homme d'honneur & de bien comme moi l'a une fois donnée, il faut qu'il la tienne, vit-il la mort devant lui : Adieu, je m'en vais, car on m'attend.

SILVIA.

Mon pere, un moment.

PANTALON.

Il n'y a pas un moment à perdre. *Il s'en va, & en se retournant* : au moins ne parlez pas de ce que je viens de vous dire.

SCENE III.

SILVIA.

NE fuis-je pas bien malheureufe ! dans le nombre d'hommes qui venoient chez moi, qui me trouvoient aimable, & me le difoient, il n'y en a qu'un pour qui j'aye du goût, & juftement cet un a un engagement ailleurs ; & pendant que pour l'oublier je cherche la folitude, ma fatale étoile l'y conduit pour me rendre témoin de fa paffion pour un autre, & la mienne fe déclare & augmente lorfqu'elle devroit s'éteindre. Ne fuis-je pas bien malheureufe ! que je me fçais bon gré prefentement d'avoir fçû jufques ici conferver affez de fierté pour le payer de fon ingratitude.



SCENE IV.

COLOMBINE, SILVIA.

COLOMBINE.

MAdemoiselle..... Mademoiselle.

SILVIA.

Et bien Mademoiselle.... Comment; il ne me sera pas permis d'être un moment seule? Qu'y a-t-il?

COLOMBINE.

Je venois sçavoir quelle robbe vous vouliez mettre ce soir pour aller à cette fête.

SILVIA.

La blanche.

COLOMBINE.

Cela suffit.

SILVIA.

Allez, allez, il n'est pas besoin de la tirer, car j'ay résolu de n'y point aller.

COLOMBINE.

Vous avez cependant promis.

SILVIA.

Ouy, j'ai promis, mais je n'irai pas. Il faut bien que quelqu'un fasse ici compagnie à ma tante, & je ne la laisserai pas seule.

COLOMBINE.

Vous avez raison.

SILVIA.

Elle seroit fâchée qu'il y eût au monde une fille plus bête qu'elle : il faut tout lui dire ; elle ne sçauroit rien faire d'elle-même. Allez vous en ; vous me déplaisez... Attendez ; tirez-moi tout ce que j'ai de plus beau en habits, garnitures & bijoux. Elle y viendra cette Barone. Dieu sçait comme elle sera sous les armes, & je veux voir si je ne vaut pas autant qu'elle. Colombine, avoue la verité ; tu me trouves bien extravagante, & je la suis en effet. Je suis un enfant qui cherche à me tromper moi-même, & je n'y puis réussir. Je sens trop tard, que par mes mauvais procedez je perds un homme qui auroit pû m'aimer, & pour qui je ne les avois, que parce qu'il ne se livroit à moi que comme un ami ordinaire.

COLOMBINE.

Mais la chose est-elle absolument sans remede, & ce mariage doit-il se faire précisément aujourd'hui ; en êtes-vous bien certaine ?

SILVIA.

Colombine, ma chere enfant, je ne la

ſuis que trop ; mon pere ne m'en a pas fait un myſtere ; il n'eſt parti d'ici que pour en être témoin ; telle choſe que j'aye faite, il ne m'a pas été poſſible de l'arrêter, & cette précipitation ne ſe rapporte que trop avec la maudite Lettre que ma curioſité t'a arrachée tantôt.

COLOMBINE.

Si les choſes n'étoient pas ſi avancées, je ne croirois pas impoſſible de le rompre, ce beau mariage ; car, ou je me trompe bien, ou M. Lelio, malgré ſa tranquillité naturelle ou affectée, a le cœur pris ailleurs.

SILVIA.

O ! je ſuis perſuadée qu'il ne l'aime pas, & que le ſeul intereſt la lui fait épouſer : ils ſeront malheureux enſemble, & j'en ſerai ravie. Que j'aurai de plaiſir ; mais qu'elle eſt donc cette autre beauté que tu croi qu'il aime ?

COLOMBINE.

Vous, Mademoiſelle.

SILVIA.

Moi ! tu es folle ; il me l'auroit peut-être fait entendre, pendant tout le temps qu'il eſt venu chez moi.

COLOMBINE.

Tenez, Mademoiſelle, on a beau être ſur ſes gardes, il ne ſe peut que l'air

du visage ne trahisse nos secrets. J'ai remarqué dans la phisionomie de M. Lelio des mouvemens qui lui sont échapez, & qui marquent une passion pour vous, cent fois plus forte que le penchant que vous avez pour lui. Aussi vous avez toujours eu avec lui des manieres si hautaines.

SILVIA.

Ma pauvre Colombine, si je le croyois, nous irions tout à l'heure le trouver. Va-t-en vîte faire mettre les chevaux au Carosse.... Mais il n'est plus tems.

COLOMBINE.

J'apperçois Arlequin; il nous apprendra peut-être des nouvelles.

SILVIA.

Appelle-le.

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE, SILVIA.

COLOMBINE.

Arlequin, que viens tu chercher icy?

ARLEQUIN.

Monſieur Pantalon, pour le prier de la part de Madame la Baronne & de ces Meſſieurs de ſe hâter un peu, parce qu'on n'attend plus que lui pour finir ce qu'il ſçait.

COLOMBINE.

Si tu ne venois que pour cela, tu n'as qu'à t'en retourner, car M. Pantalon eſt parti il y a déja long-tems.

ARLEQUIN.

J'ay auſſi ordre d'attendre ici mon maître, qui avoit, diſoit-il, impatience que cette ceremonie fût finie pour venir voir Mademoiſelle, à qui il avoit à parler.

SILVIA.

C'eſt apparemment pour me braver, Colombine : je me retire dans ma chambre ; & ſi par hazard M. Lelio demandoit à me parler, vous n'avez qu'à le renvoyer, lui dire que je n'y ſuis point pour lui, que je n'ay ni ne veux avoir d'affaire avec lui ; & que pour éviter dorénavant toute rencontre, j'irai ſi loin, ſi loin, que je n'entendrai plus parler de lui : Faites-lui bien ſentir tout cela au moins..... *Elle s'en va & revient.* Colombine, écoutez, renvoyez-le ſans le renvoyer.

COLOMBINE.

Si Mademoiſelle vouloit s'expliquer davantage.

SILVIA.

'Ah, que vous estes bête! ouy, renvoyez-le sans le renvoyer; est-ce que cela ne s'entend pas? & sans faire semblant de rien faites-le parler à moi malgré moi. Je ne lui ai pas bien dit tout ce que j'ai sur le cœur.

SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AS-tu bien entendu ce qu'elle vient de dire, qu'elle iroit si loin, si loin.

ARLEQUIN.

Pardi je ne suis pas sourd.

COLOMBINE.

Voilà donc nos amours au berniquet?

ARLEQUIN.

Et pourquoi? parce que nos maîtres sont brouillez, s'ensuit-il que nous devions l'être aussi?

COLOMBINE.

Non; mais il s'ensuit que nous ne nous verrons plus, & je n'aime pas à faire l'amour de si loin. Ne voudrois-tu pas que pour tes beaux yeux je quittasse ma

maîtresse ; cela seroit bon si nous étions en état de nous établir : mais tu n'es riche qu'en appetit ; pour moi, tout mon bien ne consiste qu'en desirs, & on ne fait pas rouler un mariage avec rien ; ainsi il faut par force que nous restions l'un & l'autre en condition, dont j'enrage assez ; car je t'aime, & notre séparation me va coûter bien des larmes.

ARLEQUIN.

Ma chere Colombine, ne pleures donc pas, car tu me feras pleurer aussi. De quoi nos Maîtres s'avisent-ils de se quereler, quand il n'est plus tems. Voilà bien les penons de femmes ! elles ne commencent précisément à prendre du goût pour un homme qu'après avoir donné le tems à sa passion de s'user. O ! plûtôt que de t'abandonner, je vais demander mon congé, & je te suivrai par tout, fût ce pardelà les Antipodes. Mon petit cœur, si tu sçavois combien je t'aime. . . . . Crois-tu que j'aye assez de courage pour demander mon congé à mon maître, car je l'aime bien, mais je t'aime encore davantage, & je ne balance point.

❧

SCENE VII.

LELIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LELIO, *d'un air rêveur.*

AH ! bon jour, Colombine.

COLOMBINE.

Hé ! Monsieur, comme vous voilà essoufflé.

LELIO.

C'est que j'ai marché avec action : fais-moi, je t'en prie, parler à ta Maîtresse.

COLOMBINE.

Monsieur, elle n'y est pas.

ARLEQUIN.

Monsieur, elle y est.

COLOMBINE.

Ouy, elle y est ; mais elle n'y est pas pour Monsieur.

LELIO.

Allons, Colombine, finissons ce badinage ; car je n'ai ni envie de rire, ni tems à perdre.

COLOMBINE.

Je ne badine point, j'ai ordre de ma

Maîtresse de vous dire, tout autant de fois que vous viendrez ici, qu'il n'y a personne.

LELIO.

Ah! parsambleu, tu me mets au comble de la joye, & cela m'épargnera la peine de venir dans un endroit où la simple politesse m'attiroit. Adieu. *Il s'en va & revient.* Il n'y a donc pas absolument moyen de la voir.

COLOMBINE.

Encore, une fois, je vous dis que non.

LELIO.

Je m'en vais.... Je m'en vais... & j'en fais serment : Je veux mourir si on me voit remettre les pieds aux environs d'ici : Adieu.

COLOMBINE *courant après lui.*

Monsieur, Monsieur ; mais si vous vouliez attendre un moment, j'irois lui parler, & peut être.

LELIO.

Ah! parsambleu, celui-là n'est pas mauvais ; c'est-à-dire que tu voudrois que je dûsse à ta Rhétorique la faveur suprême de la voir... Non, Colombine, laisse-moi aller.

COLOMBINE.

Restez encore un instant, vous dis-je.

LELIO.

LELIO.

Que je reste moi, après un ordre comme celui qu'on t'a donné ; il faudroit que je fusse un grand lâche, je ne te demande qu'une grace, c'est qu'elle ne sçache pas que je suis venu.

COLOMBINE.

Tenez, Monsieur, la voilà, ne vous fâchez pas, parlez-lui.

SCENE VIII.

SILVIA, LELIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SILVIA.

JE vois Monsieur ce qui vous fâche, on vous a rendu compte apparemment de l'ordre que j'avois donné, en cas que vous vinssiez.

LELIO *en se racomodant & affectant un air serain.*

Oui, Mademoiselle, mais bien loin de m'en fâcher, j'en plaisentois avec Colombine, à qui je disois que vous ne pouviez dans les dispositions où je me trouve, me rendre un meilleur office.

COLOMBINE.

Monsieur, comment faites-vous quand vous vous fâchés.

LELIO.

Comme il me plaît.

SILVIA.

Je suis ravie que vous m'assuriez que cela ne vous a fait nulle peine.

LELIO.

Nulle, en verité Mademoiselle, il a été un tems où j'aurois pû m'offenser d'un pareil refus, mais aujourd'hui je lui dois trop, il me sauve les reproches d'une scrupuleuse délicatesse....

SILVIA.

Et vous fournit encore l'occasion de faire l'éloge de cette prétendue délicatesse. Vous ne comptiez pas, je crois, en faire la matiere de votre entretien avec moi. Mais peut-on sçavoir quel sujet vous amenoit vers moi?

LELIO.

Le hazard qui en passant m'a fait rencontrer votre femme de Chambre, & m'a donné occasion de demander si vous étiez visible.

SILVIA.

Le hazard! Arlequin, pourquoi nous avez-vous donc dit que Monsieur devoit

venir me parler ?

ARLEQUIN.

Monsieur, j'ai tout dit.

LELIO.

Et bien Mademoiselle, puisque vous voulez sçavoir, ce qui m'amene, c'est un esprit de reconnoissance. Je venois m'acquitter des remercimens que je vous dois pour les complimens que vous m'avez fait au sujet de Madame la Baronne, & vous faire en même-tems les miens sur le voisinage de Monsieur Mario, qui ne m'a pas paru vous être indifferent.

SILVIA.

Monsieur Mario est un Cavalier des plus accomplis.

LELIO.

Et des plus heureux.

SILVIA.

C'est ce que j'ignore, mais s'il ne l'est pas, il merite de l'être.

LELIO.

Que lui faut-il d'avantage ? Les cruelles de profession font avec lui les avances.

SILVIA.

Je n'entend pas trop ce discours ; mais le ton me fait comprendre qu'il doit

ſignifier de jolies choſes.

LELIO.

En bonne foy, croyez-vous que perſonne ne vous devine ? La préference que tantôt vous lui avez donné ſur moi, votre converſation qui ne s'adreſſoit qu'à lui, vos yeux qui ſembloient éviter tout le monde pour ne s'attacher que ſur lui, ne parlent que trop, & en voulant en faire un miſtere vous êtes la dupe de vous-même, je ſouhaite que vous ne la ſoyez pas des autres.

SILVIA.

Ah! je vous entend préſentement, c'eſt à dire que ſur quelques civilitez que j'ai fait à M. Mario...,

LELIO.

Des civilités! en parlant d'un homme qu'on accable de careſſes.

SILVIA.

Hé bien, Monſieur, je ſuppoſe que je l'aime, que vous importe ? Eſtes-vous mon Tuteur, & n'êtes-vous venu ici que pour me faire querelle à ce ſujet ? Je vous croyois occupé de ſoins plus importans.

LELIO.

Et je le ſuis en effet. Vous voyez mon trouble, je cherche & je crains avec

vous une explication ſur mon compte.

SILVIA.

Et moi je n'en veux point avoir.

LELIO.

Il me la faut, puiſque j'ay le bonheur ou le malheur de vous voir pour la derniere fois par les meſures que votre haine pour moi vous a fait prendre.

SILVIA.

Ma haine ! vous n'en êtes pas pas digne.

LELIO.

Je le veux croire ; mais de grace accordez moi encore un inſtant.

SCENE IX.

PANTALON, SILVIA, LELIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

PANTALON à SILVIA *qu'il oblige de rentrer.*

OU allez-vous ? parce que je viens, faut-il vous retirer & quitter incivilement la Compagnie..... Mais ſi je ne me trompe, il y a eu quelque diſpute entre vous.

LELIO.

Non, Monsieur, en aucune façon.

PANTALON.

Cela ne me surprendroit pas, car, depuis quatre mois qu'il a plu à Mademoiselle de se venir planter ici, sous prétexte de rétablir sa santé qui est aussi bonne que la mienne, nous sommes tous, tant Maître que valets, les martyrs de sa mauvaise humeur. *A Lelio*, Je ne fais que quitter votre Baronne ; ô quelle charmante personne ! ô quelle charmante personne ! quelles graces ! que d'esprit ! j'en suis enchanté. Je ne pouvois me résoudre à me separer d'elle, & je crois que j'y serois encore, si elle ne m'avoit dit qu'elle viendroit ce soir nous voir. *A Silvia*, Préparez-vous à la recevoir comme elle le merite. Ah ! Monsieur Lelio, que vous êtes heureux d'avoir une aussi aimable societé ! quel assemblage de perfections ! je ne pouvois me lasser de l'admirer.

SILVIA.

Il faut en effet, mon pere, suivant votre enthousiasme que vous l'ayez bien considerée. Qu'a-t'elle donc de si ravissant ? sont-ce ses traits ?

PANTALON.

Pour ses traits, je ne sçaurois trop vous en rendre raison. Les femmes d'à-présent ont trouvé le secret de les déguiser si bien qu'il est impossible de les distinguer. C'est pourtant la mode la plus équitable qu'elles ayent encore inventé, parce qu'elle doit éteindre entre elles tout principe de jalousie, en ce qu'elle met les belles & les laides au même niveau ; & ce n'est qu'une couche de pinceau de plus ou de moins qui fait la difference des unes aux autres.

SILVIA.

Mon pere, vous ne prenez pas garde qu'en confondant Madame la Baronne avec le reste des femmes, vous offensez indirectement Monsieur, qui, s'il vouloit, pourroit nous faire un détail plus exact de ses perfections ; & à en juger par un leger crayon qu'il a bien voulu nous en faire, elle est fort au-dessus des autres par sa beauté, ses graces, & les charmes de sa conversation.

LELIO.

Mademoiselle se divertit moins aux dépens de la Dame que de son panegiriste.

PANTALON.

Oh ! pour sa conversation elle est en-

chanté. Quel feu d'imagination ! quelle legereté d'esprit ! quelle nouveauté dans ses expressions ! *A Lelio*, Vous étiez present lorsqu'en l'abordant je lui ai débité si joliment la fleurette. Car c'est l'usage présentement, jeunes & vieillards le font, quoique cela ne convienne pas trop aux deniers ; mais c'est la mode, il faut la suivre. Sur ce que je lui faisoit entendre que si un viellard amoureux n'étoit pas une espece de difformité dans la nature., je ne ferois pas de difficulté de me déclarer hautement son adorateur : Elle m'a répondu que souvent l'Automne étoit plus beau que le Printems.

SILVIA.

Oh que cela est beau ! & toute votre conversation a-t'elle été de la même force ? Elle est certainement digne de ses admirateurs.

PANTALON.

Taisez-vous, Mademoiselle la mauvaise plaisante, quand nous voudrons juger du merite d'une femme ; nous n'en appellerons pas une autre. Mais avec votre permission, il faut que je vous quitte pour aller donner chez moi les ordres necessaires pour la ré-

ception de Madame la Baronne ; car il n'y a rien de bienfait, si je ne m'en mêle.

SILVIA *faisant semblant de sortir.*

Mon pere, je vous épargnerai ce soin.

PANTALON.

Non, faites ici compagnie à Monsieur qui y attendra la sienne.

SILVIA.

Mon pere, je suis un peu indisposée.

PANTALON.

Les femmes sont toûjours indisposées, quand il s'agit de recevoir d'autres femmes.

SCENE X.

SILVIA, LELIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LELIO *retenant Silvia.*

ARrêtez, belle Silvia.

SILVIA *voulant s'en aller, heurte contre Colombine.*

Voyez cette étourdie, il faut qu'elle se trouve toûjours sous mes pas.

LELIO.

Adorable Silvia, daigné par pitié pour premiere & derniere faveur écou-

ter un amant que vos rigueurs réduisent au désespoir. SILVIA.

Ah pour la nouveauté du langage j'ay quasi envie de rester.

LELIO.

Jouissez, puisqu'il n'y a que ce seul moyen de vous retenir, du plaisir secret que vous avez à tourmenter un malheureux qui malgré vos mépris, votre haine, n'a pas le courage de vaincre une passion qui le tirannise, qui me force à vous faire l'aveu d'une foiblesse dont vous riez, & qui me va rendre à vos yeux encore plus méprisable que je ne l'étois.

SILVIA.

Vous vous répetez sans doute pour quand vous serez auprès de quelque autre. Vous réussirez, je vous le promets, il n'y a personne qui ne s'y trompe, & ne vous croye veritablement amoureux.

LELIO.

Cruelle, vous ne le connoissez que trop. Tout vous le dit, mes soins, mes assiduitez, ma complaisance, mon absence, mon trouble, mon silence. Et ce qui dans un autre auroit merité votre estime, a produit avec moi un effet tout contraire, il n'a servi qu'à vous donner

de plus fortes armes contre un objet qui vous eſt naturellement odieux. En faut-il d'autres preuves que l'air dédaigneux, outrageant avec lequel vous m'écoutez dans l'inſtant même que je vous entretiens de l'amour le plus ſincere & le plus tendre. Belle Silvia, rentrez en vous-même. Faites lui juſtice à cet amour; eſt-ce la le traitement qu'il merite .... je le vois, vous triomphez malignement de mon peu de raiſon, mon égarement vous fait pitié; mon diſcours vous fatigue. Vous avez raiſon, j'en ſens moi-même tout le ridicule; mais comme par une opoſition de caracteres que nous ne nous ſommes pas faits, je ne ſuis pas plus le maître de ne vous point aimer, que vous de ne me point haïr; ſouffrez qu'avant de vous quitter pour toûjours, je vous jure que tel traitement que vous m'ayez fait & me faſſiez encore, vous ne pouvez m'empêcher de vous aimer. Je ſuis à vous malgré vous, malgré moy. Mon étoile m'a fait votre adorateur. Vous pouvez me maltraiter, mais je vous défie de m'ôter le plaiſir que je trouve même à ſouffrir.

SILVIA.

Eſt-ce la tout, Monſieur?

LELIO.

Belle Silvia, cruelle Silvia, peut-on en dire davantage ?

SILVIA.

J'ay en verité grand tort de ne pas répondre à de pareils sentimens. Je m'étois figuré que quoique tiede vous pouviez être honnête homme. Je me suis trompée. Vous êtes un traître, un scelerat, un perfide, un monstre, avec lequel j'aurois horreur d'avoir la moindre communication, *elle lui jette la lettre à la tête*, tenez, en voilà la preuve..... Ah du secours Colombine, je me trouve mal.....

COLOMBINE *à Lelio.*

Monsieur, éloignez-vous d'ici. Vous nous embarassez plus que vous ne faites de bien. Arlequin, aide moi à ramener Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Voilà tout ce que je craignois, & je suis un homme mort.

SCENE XI.

LELIO.

Est-ce bien moi...... *il prend la lettre*, Je suis un traitre, un scele-

tat, un monſtre, & en voilà la preuve. Cette lettre eſt d'un ami qui m'invite à ſa nôce, & me prie de lui faire les empletes dont il a beſoin pour ſon mariage. Quel rapport peut elle avoir avec les reproches injurieux dont Silvia m'a accablé ! il ne ſe peut qu'il n'y ait la deſſous quelque myſtere caché que je ne débrouille pas ; ou bien Silvia eſt folle de me faire à ſon occaſion une pareille algarade. Encore, ſi c'étoit le billet de quelque femme, je lui pardonnerois d'en prendre ombrage, & de me le jetter à la tête comme une preuve de perfidie. Il y auroit à cela du moins quelque apparence de raiſon. Mais faire tant de vacarme pour une lettre d'un homme à un autre, une lettre indifferente qui ne ſignifie rien, il faut neceſſairement qu'il y ait du mal entendu, & que dans ſa colere elle ſe ſoit trompée en prenant un papier pour un autre, qu'on lui a peut-être écrit contre moi. Que ſçait-on ? Il y a tant de ces ames noires, de ces écrivains anonimes, dont toute l'occupation & le plaiſir eſt de porter des coups ſecrets. Il faut abſolument que je m'en éclairciſſe, & il n'y a que Colombine qui puiſſe m'expliquer cette

énigme. N'eſt-ce point auſſi parce que je me mêle du mariage de Mario qu'elle aime..... Mais par quel hazard ce billet ſe trouve-t-il entre les mains de Silvia. Tôt ou tard je le ſçaurai, & malheur à quiconque s'en trouvera l'auteur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LELIO.

De tous mes Domeſtiques je ne puis ſoupçonner qu'Arlequin capable d'avoir pris cette lettre, & de l'avoir donné avec quelques autres à Silvia; & ſi c'eſt lui, il peut compter que je l'aſſommerai.

SCENE II.

ARLEQUIN, LELIO *en passant.*

LELIO.

AH te voilà fort à propos.

ARLEQUIN.

Monsieur, je suis un peu pressé ; je vais faire une commission queMonsieur Pantalon m'a donné.

LELIO.

Tu la feras après, viens-ça maraud. Par quelle avanture ce papier se trouve-t'il aujourd'hui entre les mains de Mademoiselle Silvia ? Ce n'est que par ton moyen qu'elle a pû l'avoir.

ARLEQUIN.

Ce papier.

LELIO.

Oui, ce papier. Tu fais l'ignorant, mais prend garde à ce que tu me diras ; car si tu mens d'un mot, tu peux compter que tu es un homme mort.

ARLEQUIN.

Vous sçavez bien qu'un papier blanc ou noir, c'est tout un pour moi, car je ne sçais ni lire ni écrire.

LELIO.

Je ne te demande point, s'il eſt à ton uſage, je te demande qui a pu l'apporter ici.

ARLEQUIN.

Monſieur Pantalon m'a ordonné d'aller vîte.

LELIO.

Tu iras, mais je veux ſçavoir avant qui a pû apporter ici cette lettre.

ARLEQUIN.

Je n'en ſçais rien; à qui s'adreſſe-t'elle?

LELIO.

A moi.

ARLEQUIN.

Et bien c'eſt donc vous.

LELIO.

Ce n'eſt pas moi, car je ſuis certain de l'avoir laiſſé ſur ma table.

ARLEQUIN.

Il faut donc que ce ſoit le diable, & ce ne peut être que lui à tout le tapage qu'il a déja cauſé entre vous & & Mademoiſelle Silvia, ſans celui qu'il fera peut être encore entre vous & moi. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ne l'ay pas donné à Mademoiſelle Silvia, & j'en ferois ſermens.

LELIO.

Tu as donc pendant mon abſence laiſſé entrer quelqu'un dans mon cabinet qui l'aura pris, & c'eſt encore pis.

ARLEQUIN.

Non, Monſieur, je vous le jure.

LELIO.

Ce billet ne s'eſt pourtant pas tranſporté ici de lui-même. Ce n'eſt pas pour la conſequence dont il eſt ; je n'aurois pas d'inquiétude, ſi je croyois qu'on n'eût pris que celui-là ; mais il y en avoit d'autres auprès.

ARLEQUIN.

Oh je vous proteſte qu'il n'en manque point d'autres.

LELIO.

Belitre que tu ès, quelle certitude en as tu ? Et moi je juge qu'il faut neceſſairement que l'on en ait pris d'autres.

ARLEQUIN.

Et vous jugez mal, car je ſçai à n'en pouvoir douter qu'on n'a pris que celui-là.

LELIO.

Tu ſçais donc qui l'a pris ?

ARLEQUIN.

Aſſurément, c'eſt moi pour.....

LELIO.

Voilà justement ce que je voulois sçavoir. C'est donc ainsi maître fripon que vous m'avez menti.

ARLEQUIN.

Oh que je suis bête.

LELIO *tire l'épée.*

Il faut tout à l'heure que je te passe mon épée au travers du corps, si tu n'avoues ce que tu as fait des autres, & où tu les as mis.

ARLEQUIN.

Misericorde.

LELIO.

Il n'y a point de misericorde.

ARLEQUIN.

Misericorde, au secours, à l'aide, on me tuë, on m'assassine, Monsieur Pantalon, Mademoiselle Silvia, Colombine, au secours, au secours, je suis mort.

SCENE III.

PANTALON, LELIO, ARLEQUIN.

PANTALON.

GRace, grace, à ce pauvre malheureux.

LELIO.

Il est bien heureux que vous veniez interceder pour lui. Si vous sçaviez ce qu'il m'a fait, vous m'exciteriez le premier à le châtier.

ARLEQUIN.

Monsieur, j'allois faire la commission que vous m'avez donné, & mon maître m'en a empêché parce que.....

LELIO.

Tay toi, coquin, & va-t'en faire ce que Monsieur t'a commandé.

PANTALON.

Apprenez mon ami qu'un domestique doit toûjours se taire quand son maître parle.

SCENE IV.

COLOMBINE, *une garniture à la main.* ARLEQUIN, PANTALON, LELIO.

PANTALON.

Que vient faire ici cette curieuse?

COLOMBINE.

Sçavoir de la part de ma Maitresse ce

que signifie tout le vacarme que l'on entend.

PANTALON.

Vous lui direz qu'elle feroit bien mieux de s'habiller promtement, & de venir ici, plûtôt que d'être quatre heures à sa toilette, demandez-moi à quoi faire ; allez ; marchez ..... *A Lelio*, que vous a donc fait ce pauvre Arlequin ?

COLOMBINE.

Et que dirai-je à ma Maitresse ?

PANTALON.

Vous lui direz que c'est un valet insolent que l'on châtie avec justice.

COLOMBINE.

Belle réponse.

SCENE V.

PANTALON, LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

IMaginez-vous que je ne lui recommande autre chose que de ne point toucher ni déranger mes papiers, & ce fripon a la méchanceté ou la bêtise d'en

prendre un ſur ma table, qui eſt de conſéquence.

ARLEQUIN.

Vous diſiez tout à l'heure qu'il ne ſervoit à rien.

LELIO.

Veux-tu te retirer pendart, & aller faire ce que Monſieur t'a dit.

SCENE VI.

PANTALON, LELIO.

PANTALON.

IL ne meritoit pas moins que le châtiment que vous avez voulu lui faire, mais vous avez encore plus de tort que lui, de l'avoir mis dans l'occaſion de prendre vos papiers en les laiſſant à ſa diſcretion. Eſt-il poſſible qu'un homme d'experience comme vous ignore qu'il n'y a point au monde d'animaux plus curieux que les valets. J'ay une maxime excellente par rapport à eux; je dis tout, & lis tous mes papiers en leur préſence, après quoi je les enferme bien ſoigneuſement. Parlà je trouve le ſecret de leur

ôter toute curiosité, & le moyen de fouiller dans mes papiers. Il n'y a que les nouvelles publiques dont je ne parle jamais devant eux, parce que je ne veux point qu'on aille dire dans le monde, Monsieur Pantalon est un bavard qui a dit ceci, a dit cela. Avouez donc, Monsieur Lelio, qu'avec le genie que Dieu m'a donné, j'étois fait pour remplir les postes les plus importans de l'Estat.

LELIO.

Cela est sans difficulté.

PANTALON.

Et il ne m'a manqué que cette ardeur des gens attachez à la Cour, & d'être un peu connu pour avoir part aux affaires publiques, & certainement je les aurois bien mené Car entre nous, ce n'est pas la mer à boire, avec quelques memoires, que j'aurois tiré du tiers & du quart, que j'aurois fait passer & donné au Prince comme venants de mon estoc, un air grave & chagrin, il n'y a personne qui ne m'eût pris pour le plus habile homme du monde.

LELIO.

Ce n'est pas assez présumer de votre sçavoir.

PANTALON.

Je voudrois que vous me viſſiez quelques fois dans ces caffez diſſerer ſur les matieres de politique les plus ardues, j'y fais l'admiration de tous les beaux eſprits qui y ſont.

LELIO *en baillant.*

Vous m'aviez dit, ce me ſemble, que vous aviez affaire chez vous.

PANTALON.

Cela eſt vrai, & je vous quitte, mais je ſuis à vous dans un moment.

LELIO.

Oh ! Ne vous genez pas, prenez tout le tems dont vous avez beſoin. Peut-on avoir la patience de ſoutenir un pareil entretien. J'aimerois mieux encore eſſuyer les injures de la fille, que la converſation du pere.

SCENE VII.

ARLEQUIN *qui entre pendant que Pantalon ſort & veut s'enfuir.* LELIO.

LELIO.

Viensça toi, approche ; hé bien à qui parle-je donc ?

ARLEQUIN.

A un homme qui n'a pas envie de se faire tuer sitôt.

LELIO.

Je ne te tuerai point, & je t'ay pardonné.

ARLEQUIN.

Quelque sot qui s'y fie.

LELIO.

Approche, te dis-je ; veux-tu que j'aille te chercher ?

ARLEQUIN.

Vous m'irez encore parler de cette maudite lettre.

LELIO.

Voila qui est fini, je ne t'en parlerai plus.

ARLEQUIN.

Jettez donc votre épée à cent pas delà. Tenez, Monsieur, je ne suis pas encore revenu de ma frayeur.

LELIO.

Viens-ça encore une fois, & ne crains rien.

ARLEQUIN.

J'ay l'oreille merveilleuse ; j'entend parfaitement de loin ; *il approche en tremblant.* Usez-en donc modestement.

LELIO.

Ecoute, tu as la liberté de voir Colombine quand tu veux, & Silvia ne le trouve point étrange.

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur, j'ai dans cette Maison la même liberté que le chat & le chien, je vas & je viens en bas en haut, du haut en bas, sans que qui ce soit me dise mot.

LELIO.

Va-t-en voir si Colombine n'est point occupée au tour de sa Maîtresse, & si elle ne l'est pas, dit lui que je souhaiterois lui parler, & que je l'attends; mais sur tout prends bien garde que Silvia s'en aperçoive.

ARLEQUIN.

J'y vais. Aussi bien faut-il que je rende réponse à M. Pantalon.

LELIO.

Ecoute, si M. Pantalon te demande si je suis encore ici, tu lui diras que non.

ARLEQUIN.

Mais si par hazard Colombine étoit occupée après le tignon de sa Maîtresse; car en ce cas elle en a au moins pour quatre heures, attendriez-vous tout ce tems?

LELIO.

J'attendrai plûtôt jusqu'à demain : je veux pendant que j'y suis en avoir le cœur net.

ARLEQUIN.

Monsieur, est-ce que vous voudriez encore parler à Mademoiselle Silvia ?

LELIO.

Je ne crois pas que de mes jours pareille extravagance me passe par la tête. Nous avons pris pour jamais congé l'un de l'autre.

ARLEQUIN.

Mais si vous ne voulez plus avoir de communication avec la Maîtresse, qu'avez-vous à faire avec la Femme de chambre ?

LELIO.

Non parbleu, elle courroit presentement après moi, pour me demander pardon de tous les outrages qu'elle m'a fait, que je ne daignerois pas l'écouter.

ARLEQUIN *à part.*

Ce Compere cy aime les femmes, & ne se fait pas une affaire d'en compter en même tems à la Baronne & à Silvia ; ne voudroit-il point aussi en dire deux mots à Colombine ? ce ne seroit pas mon compte à moi,

LELIO.

J'avoue que j'ay eu un ſecret plaiſir en la revoyant. Elle a des graces & des charmes juſques dans ſes bruſqueries ; mais fut-elle encore cent mille fois plus aimable, elle ne me ſera plus de rien, voila qui eſt fini. *Il ſe retourne.* Ah, te voila dejà de retour ; hé bien ?

ARLEQUIN.

De retour. Je n'y ai pas encore été.

LELIO.

Et pourquoy ?

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ay fait attention que la Campagne donne de l'apetit, & que je vous vois quelque fois manger par fantaiſie du pain bis d'auſſi bon cœur que les mets les plus exquis ; & Colombine, quoiqu'elle ne ſoit pas. . . . . .

LELIO.

Hé bien ſi tu as faim, tu mangeras au retour de ton meſſage, je ne t'en empêche pas ; va donc, dépêche.

ARLEQUIN.

Tenez, Mr. la voila qui vient avec Mademoiſelle Silvia.

LELIO.

Oh pour Mademoiſelle Silvia elle eſt de trop. Toi reſte ici, écoute bien tout

ce qu'elles diront pour m'en rendre compte.

Lelio & Silvia s'apercevant, se tournent le dos, & Silvia voyant que Lelio s'en va, revient sur ses pas.

SCENE VIII.

SILVIA, COLOMBINE ARLEQUIN.

COLOMBINE.

TOn Maître, à ce que je vois, ne demande pas son reste.

ARLEQUIN.

Non certainement, & il renonce, à ce qu'il dit, pour le reste de ses jours à Mademoiselle.

SILVIA.

La menace est terrible; mais que vient-il chercher ici? & pourquoy n'est-il pas auprès de Madame la Baronne.

COLOMBINE.

Effectivement pour un homme qui touche au moment d'être marié, s'il ne l'est pas déjà, il me paroist peu assi-

du ; & si j'étois à la place de Madame la Baronne, je ne prendrois pas la chose si fort en douceur.

SILVIA.

Bon, ces gens-là tant l'homme que la femme ne sentent rien ; ce sont des amis de bouë qu'un vil interest unit. Arlequin, toi qui les voit souvent ensemble, quelle façon ont-ils entre eux?

ARLEQUIN.

Ils rient, ils badinent, mais je ne les ay jamais vû se quereller.

SILVIA.

Le traître, le scelerat ! venir me faire des protestations de tendresse dans le temps qu'il vient de se marier, ou qu'il va se marier avec une autre. Elle ne peut tarder à venir cette charmante Baronne, & je l'attends ; j'auray la satisfaction de lui conter tout au long le dernier entretien que j'ay èu avec son cher Epoux ; nous verrons comment ces deux petits cœurs si bien unis prendront la chose. Crois-tu Colombine qu'un portrait bien ressemblant du caractere perfide de Lelio soit capable de rompre leur mariage, s'il n'étoit pas encore fait ? oh assurement je le ferai &de la bonne maniere. Il me prenoit

aparemment pour une Dupe, l'indigne qu'il eſt. Tu as entendu les termes affectueux, tu as vû l'air paſſioné avec lequel il exprimoit ſon amour. Eſt-il poſſible d'être Comedien à ce point? je ne m'étonne plus qu'une femme raiſonnable prenne de l'enteſtement pour un pareil ſcelerat. As-tu fait attention à ſes diſcours, ſes graces, ſes emportemens! qui eſt-ce qui n'y ſeroit pas trompé! moi-même quoique convaincuë de ſa perfidie, j'étois prête à me rendre comme une imbecile, ſi le deſeſpoir de voir qu'un homme ſi aimable me trompoit, n'étoit venu à mon ſecours. Je prenois du plaiſir à l'entendre, je me ſentois touchée. Ma pauvre Colombine, nous nous y prenons trop tard, nous ne reuſſirons pas, & la Baronne qui connoît ſon merite, n'a exigé le ſecret, & ne mene l'affaire avec tant de précipitation que par la crainte qu'elle a que quelque jalouſe ne le lui enleve. Auſſi c'eſt ma faute; ſi dans les commencemens j'avois eu pour lui les mêmes égards que j'ai eu pour les autres, ſi par une bizarerie étrange & contraire à ce que je ſentois pour lui, je n'avois pas eu des

airs de hauteur mal placez, il ne m'auroit pas quitté, il n'auroit pas pris d'engagement ailleurs. Arlequin, tu étois toute à l'heure avec lui, te parloit-il de moi ? que disoit il ? étoit-il bien fâché ? a-t-il senti ce que je lui ai dit ?

ARLEQUIN.

Je ne sçais pas s'il l'a senti, mais il me semble qu'en parlant entre ses dents il a marmoté qu'il ne s'en soucioit pas.

SILVIA.

Oui, je devisagerois à belles mains dans la colere où je suis un homme comme celui-là, qui de propos déliberé vient tromper une fille qui ne pense point à lui, & lui jure par des sermens execrables qu'il l'adore. Oh je veux le dire à la Baronne.

COLOMBINE.

Mais Mademoiselle je fais une reflexion.

SILVIA.

Et quelle est-elle cette belle reflexion.

COLOMBINE.

Si ce mariage étoit fait ou prêt à faire, Mr. Lelio qui est si maître de lui-même au lieu de venir dans ces bois rever & perdre son tems, n'auroit-il pas-la poli-

tique de l'employer auprès de Madame la Baronne, quand bien même il ne l'aimeroit pas ? je jurerois moi que repentant & peut être au desespoir de l'engagement qu'il est prest de prendre avec elle, il n'est venu ici que pour sonder vos derniers sentimens à son égard, voir comment vous le recevriez, & de depit finir avec elle. *A Arlequin.* Mais toi butord qui demeure avec eux, qui voit tout ce qu'ils font, tu ne sçaurois nous dire au juste ce qui en est !

ARLEQUIN.

Moi ! je ne me mesle point des affaires des Grands, & pour un mauvais quarré de papier auquel j'ay touché par hazard, tu as vû que peu s'en est fallu qu'il ne m'en ait couté la vie ; mais puisque tu es si habile, que ne lui demandes-tu ?

SILVIA.

Oh je ne veux pas qu'elle lui parle il s'imagineroit peut-être que je me repens de ce que je lui ai dit, & je serois au desespoir qu'il me soupçonnât de la moindre foiblesse.

ARLEQUIN.

Si Mademoiselle n'étoit pas ici, je dirois bien quelque chose à Colombine,

mais il m'a deffendu de parler devant elle.

SILVIA.

Va mon pauvre Arlequin tu peux parler ſans crainte, tu ſçais bien que nous ne nous verrons plus.

ARLEQUIN.

Ouy, l'on m'en avoit dit tantôt de même au ſujet de la lettre ; vous la lui avez cependant bien proprement jetté à la tête, de peur qu'il ne la vît.

SILVIA.

Tiens, voila ce que je te donne, & ſois certain de mon ſecret.

ARLEQUIN.

Hé bien, il m'a ordonné de dire à Colombine de faire enſorte de ſe dérober d'auprès de vous pour lui venir parler, parce qu'il veut ſçavoir quelque choſe qu'il ne m'a pas dit.

SILVIA.

Colombine, je m'en vais, reſtez ici. Je vous donne la permiſſion de lui parler ; écoutez-bien tout ce qu'il vous dira ; voyez en quel état eſt ſon mariage ; n'allez pas me compromettre au moins. *Elle ſe retire*, Examinez bien ſi il y a encore moyen de le rompre.

SCENE IX.

ARLEQUIN, COLOMBINE,

COLOMBINE.

DOnne-moi tout à l'heure cet argent à garder.

ARLEQUIN.

Ne le garderay-je pas bien moi-même?

COLOMBINE.

Non, les femmes sont faites pour garder & dépenser l'argent, & les hommes pour le gagner ; & je prétends que cela soit ainsi, quand nous serons à notre menage.

ARLEQUIN.

Et tu prétends mal, car quoi qu'entre mary & femme il ne doive y avoir qu'une bourse, c'est à l'homme à l'avoir de son côté, & cela est constant suivant toutes les regles de la societé conjugale.

COLOMBINE.

Toutes les coquettes de Paris en auront menti avec moi, & tu ne sortira pas d'ici que tu ne m'aye donné jus-

qu'au dernier sou ; & je le veux absolument, absolument.

ARLEQUIN.

Absolument, absolument tu ne l'aura pas.

COLOMBINE.

Et je l'auray, ou point de mariage.

ARLEQUIN.

Ah, tu le prends sur ce ton, & bien soit, point de mariage ; pardy Monsieur vaut bien Madame.

COLOMBINE.

Voila donc comme tu m'aime. Les femmes sont bien sottes d'attacher leur amitié à ces animaux là qui n'ont nulle complaisance pour elles, & ne les prennent que pour en faire leurs servantes; & moi je suis bien malheureuse d'avoir pris de l'attachement pour un aussi vilain petit merle.

ARLEQUIN.

Colombine, tu pleure, tu m'aime donc bien ?

COLOMBINE.

Que trop, petit ingrat.

ARLEQUIN.

O le bon petit caractere ! quelle douceur ! tiens, voila mon argent, je te le donne, je ne sçaurois non plus

tenir contre une femme qui pleure, que contre une bouteille de vin. As-tu eu grande peur tantôt, quand mon Maître a voulu me tuer avec ſon épée nuë.

COLOMBINE.

N'as-tu pas vû que j'ay accouru comme une effarée à ton ſecours.

ARLEQUIN.

Dame il ne s'en eſt pas fallu l'épaiſſeur de quatre doigts, que tu n'aye été veuve avant que de tater du mariage. Si tu voulois pour prevenir cet accident pendant que nous ſommes ſeuls préluder un peu ſur l'herbette, prendre des plaiſirs poëtiques ſur cette fougere, Colombine mon amourêuſe.

COLOMBINE.

Allons paix; je n'ai pas de temps à perdre. Ne vois-tu pas que ma Maîtreſſe qui ſeche d'impatience de ſçavoir ce que Mr. Lelio veut me dire, me fera le ſabat, ſi je n'ay rien à lui répondre. Va t en vîte le chercher.

ARLEQUIN.

Tu me donneras donc un petit baiſer au retour.

COLOMBINE.

Nous verrons, va toûjours.

ARLEQUIN.

Je trouve du plaisir jusqu'à souffrir. *Il va jusqu'au bout du Théatre.* Je l'aperçois là bas entre ses arbres. Monsieur, Monsieur . . . . Colombine je t'en prie, viens-t'en voir comme il s'excrime tout seul.

COLOMBINE.

Il nous a aperçû, & vient à nous.

ARLEQUIN.

Au moins qu'il ne t'échape pas de lui dire que j'ay parlé devant ta Maîtresse.

COLOMBINE.

Je m'en donneray bien de garde.

SCENE X.

ARLEQUIN, COLOMBINE, LELIO.

ARLEQUIN.

MOnsieur voilà Colombine.

LELIO.

Je la vois bien. Ma chere Colombine que j'avois d'impatience de te

parler. *A Arlequin.* Retire-toy d'ici, & laiſſe-nous en liberté.

ARLEQUIN.

Monſieur, elle doit être ma femme.

LELIO.

Hé bien nigaud, parcequ'elle doit être ta femme, il ne me ſera pas permis de lui parler en particulier ; as-tu peur que je lui conte fleurette ?

ARLEQUIN.

Vous ne ſeriez pas le premier qui fatigué des cruautez de ſa Maîtreſſe, ou ennuyé de ſes faveurs, vous ſeriez vangé ſur ſa femme de chambre.

LELIO.

Elle n'eſt pas encore ta femme.

ARLEQUIN.

C'eſt à cauſe de cela même ; peut-être que ſi elle l'étoit, je ferois comme bien d'autres, je n'y prendrois pas garde de ſi près.

LELIO.

Retire-toy, te dis-je, & point de replique.

SCENE XI.

COLOMBINE, LELIO.

LELIO.

MA pauvre Colombine, tu ne sçaurois croire combien je t'ay d'obligation de t'être ainsi derobée d'auprès de ta Maîtresse pour me venir parler.

COLOMBINE.

Ah Monsieur, vous m'en auriez bien d'avantage si vous sçaviez les peines que j'ay eu à m'échaper, & les risques ausquels je m'expose en vous venant trouver ici. Si ma Maîtresse en avoit le moindre soupçon, je serois une fille perduë, non seulement elle m'a deffendu de vous parler, mais même de prononcer votre nom devant elle.

LELIO.

Je la reconnois bien à ce langage; mais Colombine, je vois bien que quelque chose que je fasse je ne la forceray jamais à m'aimer; aussi ay-je renoncé à toutes les prétentions que je pouvois

avoir fur fon cœur ; j'ay pris mon party là deffus, voila qui eft fini, je n'y penfe plus. Il me refte cependant encore une curiofité que je veux fatisfaire en rompant pour toûjours avec elle, & c'eft pour cette effet que j'ay recours à toy. Tu étois prefente, lorfque ta Maîtreffe avec une fureur fans égale, puifqu'elle a derangé fa fanté, m'a jetté ce papier à la tête ; explique-moy un peu ce myftere.

COLOMBINE.

De myftere ? il n'y en a point.

LELIO.

Il faut donc qu'elle foit devenuë folle de m'avoir traité ainfi à propos de rien.

COLOMBINE.

Je vous admire, à propos de rien. Tenez Monfieur, fans tant de paroles inutiles, vous voyez bien que nous devons être inftruites par cette lettre du fujet qui vous a fait prendre la pofte pour venir ici, & que nous n'ignorons pas que le mariage de la Baronne. . . . .

LELIO.

Hé bien Colombine.

COLOMBINE.

Laiffez-moi dire, je vous prie, car on m'attend, & je n'ay pas de tems à perdre ;

perdre ; ce mariage eſt-il fait, ou n'eſt-il pas fait ?

LELIO.

Il n'eſt pas encore fait, mais indubitablement il ſe fera ce ſoir.

COLOMBINE.

Si ma Maîtreſſe vous tient ſi fort au cœur, j'ay à vous ſignifier que pour vous racommoder il n'y a qu'un ſeul moyen.

LELIO.

Qui eſt.

COLOMBINE.

De le rompre.

LELIO.

De le rompre, & en ſuis-je le maître? mais quand cela ſeroit en mon pouvoir, la propoſition eſt honnête. Il ne manquoit aux offenſes que l'on m'a dejà fait que de me croire capable d'une pareille indignité ; Silvia veut apparemment me faire meriter tous les noms exécrables qu'elle m'a déja donné.

COLOMBINE.

Sans tant de déclamations déterminez-vous, car on m'attend.

LELIO.

Je ſuis tout determiné, & n'ay point l'ame aſſez noire pour commettre une

pareille infamie ; & quelle raison a-t-elle pour me faire une semblable proposition ?

COLOMBINE.

La raison est toute claire ; quand une femme aime un homme, elle ne veut pas qu'il se marie avec un autre.

LELIO.

Colombine, tu es une fille d'esprit ; tu as voulu me menager ; je t'entends, mes soupçons n'étoient que trop bien fondés ; le doute où j'étois de mon malheur m'agitoit, la certitude m'accable ; elle aime, & Mario heureux sans le sçavoir & sans se soucier de sa fortune, est cause de tous les mauvais traitemens qu'elle me fait, parce qu'elle s'imagine que ce mariage ne se fait que par mon entremise. Ah je n'en puis plus.

COLOMBINE.

Mais vous extravaguez ; quelle chimere vous mettez-vous dans la tête, quelle imagination ?

SCENE XII.

PANTALON, SILVIA, LELIO, COLOMBINE.

PANTALON *à* SILVIA *du fonds du Théatre.*

JE demande ce qu'une fille plantée comme un piquet sur un siege peut faire toute seule dans sa Chambre pendant douze heures d'horloge que le jour dure. Oh puisque nous avons ici des promenades, je vous obligeray bien à faire de l'exercice. *A Lelio.* Je vous fais excuse, si j'ay tant tardé à vous rejoindre.

COLOMBINE *à part à* SILVIA.

Le mariage n'est pas encore fait; mais il n'apartient qu'à vous de détruire un ouvrage si avancé.

LELIO *à* PANTALON.

Vous êtes tout excusé; je sçais que les aprêts que vous faites pour Madame la Baronne.....

PANTALON.

Mais elle tarde, & je suis d'avis que

nous allions en nous promenant au devant d'elle.

LELIO.

Pardonnez-moi si je ne vous accompagne pas, une extrême lassitude ne me permet pas de profiter de l'honneur que vous me faites.

PANTALON.

Hé bien, je vous laisse, & je vous prie de faire compagnie à ma fille, pour l'empêcher de s'aller renfermer dans sa chambre, d'où l'on ne peut la tirer.

SCENE XIII.

LELIO, SILVIA, COLOMBINE.

SILVIA.

MOn pere en vous priant de me faire compagnie, nous fait à tous deux également tort; je vais troubler par ma presence vos douces reveries, & ce n'est pas mon intention.

LELIO.

Mes douces reveries. Le ton railleur presentement ne vous convient pas plus qu'à moi. L'amour, si j'en crois Co-

lombine, fait ici plus d'un malheureux; il me feroit aifé de m'égayer à mon tour. La confideration que j'ay pour vous m'en empêche; tout ce que je puis faire eft de vous plaindre, je fens par moi-même combien il eft douloureux de prendre du gouft pour des perfonnes qui ne peuvent être à nous.

SILVIA.

Qui ne peuvent être à nous traître, ce n'étoit donc que pour me joüer.

LELIO.

Doucement, s'il vous plaît, ces termes ne me conviennent point. J'ay tout fouffert tant que je vous ay crû le cœur libre, & que ma paffion a été foutenu de quelque efperance; à prefent ma patience eft à bout, & je fuis las d'être la victime d'une mauvaife humeur dont je ne fuis pas la caufe. Je pourrois comme vous évaporer ma bile, vous traiter d'ingrate, mais dans l'état où font les chofes, le plus fage party que nous ayons à prendre l'un & l'autre, eft d'aller chacun de notre côté tâcher d'oublier le fujet de nos peines.

SILVIA.

Ah doucement à votre tour, s'il vous

plaît, j'ignore & je desavouë tout ce qu'un domestique sans cervele a pû vous faire entendre, & ne veux pas même d'explication à ce sujet.

LELIO.

Ma foi, vous faites fort bien, car elle ne feroit pas honneur à votre noble fierté; elle doit être un peu humiliée.

SILVIA.

L'indigne me faire une déclaration d'amour, dans le tems qu'il a un engagement avec la Baronne, & qu'il est prest à l'épouser, juste Ciel!

LELIO.

Cela est vrai, mais vos beaux yeux tournez cent fois vers le Ciel ont beau lui demander raison de l'injustice de Mario, il n'en épousera pas moins la Baronne, & vous me permettrez de ne point exécuter la proposition que Colombine m'a fait de votre part.

SILVIA.

Monsieur, reprenez vos esprits, vous êtes si troublé que vous ne sçavez plus ce que vous dites. Vous substituez sans y prendre garde Mr. Mario à votre place, vous parlez de son mariage avec la Baronne, & des propositions que Colombine vous a fait de ma part.

LELIO.

Oüi Mademoiſelle, dans deux heures au plûtard il l'épouſera, je ſuis bien fâché que cela ne s'accorde pas avec le penchant que vous avez pour lui. J'étois une grande dupe.

SILVIA.

La récrimination eſt un peu groſſiere; moy, du penchant pour Mr. Mario, à qui je n'ay pas parlé quatre fois en ma vie! ah, ah, ah, ah.

LELIO.

Riez, riez, je ne vois pourtant pas qu'il y ait trop à rire pour vous; & pourquoy donc Colombine vient-elle de votre part me propoſer de mettre obſtacle à ſon mariage, la voilà heureuſement, qu'elle parle.

COLOMBINE.

Moi, Monſieur, je ne vous ay point parlé du mariage de Mr. Mario; je vous ay parlé de votre mariage à vous; ne confondons point je vous prie.

LELIO.

Eſt-ce que je me marie moi avec la Baronne.

SILVIA.

Et qui donc ?

LELIO.

Parbleu la lettre que vous m'avez tantôt jetté au visage, vous dit assez clairement que c'est Mario.

COLOMBINE.

Mademoiselle, je crois que nous nous sommes trompez.

SILVIA.

Ce que vous dites est-il bien vray ? j'ay peine à le croire.

LELIO.

Quels sermens faut-il faire ?

SILVIA.

Que vous me soulagez ! & que ne parliez-vous plûtôt, mon cher Lelio.

LELIO.

Belle Silvia ouvrez enfin les yeux, & rendez-moy justice une fois en la vie.

SILVIA.

J'ay tort, j'en conviens, épargnez-moi la confusion de vous dire que je suis au desespoir de tous les traitemens que je vous ay fait, & si pour vous consoler du passé, il faut vous laisser croire que je ne vous trouve que trop aimable, je vous en laisse la liberté. Vous avez par vos airs de reserve donné lieu à tous mes caprices ; si vous n'en connoissez pas la cause, dévinez-là,

ce

ce n'eſt point à une fille à la dire, & en ne diſant mot j'en dis peut-être trop. Le dépit de vous avoir perdu m'a confiné dans ces triſtes lieux & fait renoncer à toutes mes connoiſſances. J'ay payé comme vous voyez bien cherement les dédains & mépris que vous me reprochez.

LELIO *aux genoux de* SILVIA. SILVIA, PANTALON *au bout du Théatre.*

LELIO.

Quoy belle Silvia, je ne les dois imputer qu'à une ſi belle cauſe; ſouffrez qu'à vos genoux je renouvelle un hommage que mon cœur en ſecret vous rendoit depuis longtemps; recevez les adorations de l'amant le plus tendre & le plus paſſionné.

PANTALON.

Prenez garde, Monſieur, vous êtes dans une attitude tout-à-fait contrainte, & du ton dont vous parlez vous courrez riſque de vous alterer la poitrine;

voilà donc Monfieur & Mademoifelle les raifons qui vous empêchent de vous promener ? effectivement dans cette pofture on ne peut pas faire beaucoup de chemin.

LELIO.

Puifque vous êtes informé de mes fentimens pour Mademoifelle votre fille, foyez-le de mes intentions ; vous connoiffez ma naiffance, mon bien, mes mœurs, je fuis à elle fi cela vous convient.

PANTALON.

Un pere eft trop heureux quand il trouve à fe défaire d'un pareil embaras, puifque vous la voulez pour femme, vous pouvez à ce prix refter à fes genoux tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Voilà la compagnie qui arrive du côté du Jardin.

PANTALON.

Allons la joindre, & faifons deux mariages en même temps.

COLOMBINE.

Monfieur, il ne tiendra qu'à vous d'en faire trois en me mariant avec Arlequin.

PANTALON.

J'en ferois quatre, si il y avoit quelque Dame ici, qui voulût m'épouser.

ARLEQUIN.

Qui auroit jamais cru que le dédain fût une preuve d'amour.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux une Comedie intitulée, *le Dedain affecté*, dans laquelle je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Ce 12 Avril 1725.

SECOUSSE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Grand-Conseil Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justi-

ciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé HENRY SIMON-PIERRE GISSEY, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'*Arlequin Pluton, le Dedain Affecté, la Fausse Suivante, Comedies*, offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ou faire imprimer lesdits Ouvrages cy-dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractéres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desd. Présentes; faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les exposer en vente les manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très cher & féal Chevalier

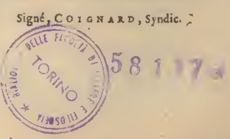
Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettre à ce contraire : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Fontainebleau le troisiéme jour du mois de Septembre l'an de grace mil sept cens vingt huit ; & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roy en son Conseil, NOBLET.

Je cede à Monsieur Briasson mon droit au présent Privilege, suivant les conventions faites entre nous. A Paris ce 14 Septembre 1728.

GISSEY.

Registré ensemble la Cession sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris n°. 212. fol. 186. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 14 Septembre 1728.

Signé, COIGNARD, Syndic.


BIBLIOTECA NAZIONALE TORINO
581174